

L'ATTAQUE DE LORIENT

PAR LES ANGLAIS (1746)

TROISIÈME PARTIE

ATTAQUE DE LORIENT

I. — L'Escadrille du Commodore Cotes.

Le vendredi 5 septembre (16 septembre), le commodore Cotes avait pris à Plymouth le commandement de l'escadrille composée du *Ruby*, du *Hastings*, du *Tavistock* et du *Royal George*. Le lendemain 6 septembre (17 septembre), ces navires levaient l'ancre à sept heures du matin et mettaient à la voile. Il ventait grand frais et la brise, mal établie, variait constamment entre le sud-ouest et le nord-ouest. On prit deux ris dans les huniers et la pointe de Ramehead doublée, les bâtiments mirent le cap sur le Lizard. Le 7 septembre (18 septembre), la division passa au large de la pointe de Blackhead, et le jour suivant 8 septembre (19 septembre), on aperçut dans le nord le cap Lizard. Des vents modérés mais soufflant entre le sud-ouest et l'ouest-quart-sud-ouest, obligèrent l'escadrille à louvoyer du 8 au 11 (du 19 au 22), de sorte que le vendredi 12 (23 septembre) elle se trouvait seulement à une vingtaine de lieues¹ dans le sud-est des Sorlingues. Dans l'après-midi de ce jour le temps changea et, comme il arrive fréquemment dans ces parages avec des vents de sud-ouest, le ciel se couvrit, devint brumeux, puis une pluie fine se mit à tomber. Malgré cela, la brise ayant passé à l'ouest-sud-ouest, la division acheva rapidement la

1. Il s'agit de la lieue marine de 5.555 mètres.

traversée de la Manche, et le samedi 13 septembre (24 septembre) les vigies signalaient l'île d'Ouessant à cinq lieues dans le sud-est². Ce fut alors que le commodore Cotes ouvrit le pli que lui avait au départ remis l'amiral.

Sur l'enveloppe se lisait la suscription suivante :

« Instructions cachetées pour Thomas Cotes, Esq., etc..., à n'ouvrir que quand il relèvera l'île d'Ouessant à une distance de dix lieues dans le sud-est. »

D'après ces ordres, le commodore devait avec ses navires, se rendre immédiatement « à l'île de Groix ou Groa, à l'entrée de la rade du Port-Louis ou Port-Lorient sur la côte occidentale de France ». Il avait à son bord les pilotes qui lui étaient nécessaires ainsi que des cartes marines « copiées sur un original fait à Paris », dans lesquelles on pouvait avoir confiance. Une fois arrivée à Groix, la division passerait entre l'île et la terre ferme puis viendrait reconnaître, d'aussi près que possible, la force des ouvrages qui pouvaient exister sur l'île ainsi qu'à l'entrée de la rade du Port-Louis, plus particulièrement au nord-ouest. Le commodore devait aussi faire son possible pour s'informer de la situation et de la force du Port-Lorient, tant du côté de la mer que du côté de la terre, reconnaître les environs et employer tous les moyens possibles pour savoir si la place était ou non trop forte pour être attaquée par l'armée du général Saint-Clair. L'amiral ayant reçu des renseignements d'après lesquels Port-Lorient très bien fortifié du côté de la mer l'était beaucoup moins du côté de la terre, il faudrait reconnaître la côte au nord-ouest de la place, tout particulièrement à l'embouchure de la rivière de Quimperlé, dans le but d'y découvrir un endroit propice au débarquement. Il était particulièrement recommandé au chef de l'expédition de reconnaître avec soin, entre l'île de Groix et la terre, tous les bas-fonds, toutes les baies et toutes les passes de façon à permettre aux vaisseaux et aux transports de naviguer en

2. Journaux de bord des navires de Sa Majesté *Ruby* et *Hastings*.

sûreté. Il s'attacherait surtout à trouver un mouillage capable de recevoir toute la flotte, bien abrité, permettant de débarquer aisément les troupes en vue d'attaquer la ville avec les plus grandes chances de succès, offrant à l'escadre et aux transports la meilleure situation possible pour ravitailler le corps expéditionnaire, lui prêter assistance dans toutes les opérations qu'il entreprendrait et lui permettre de se rembarquer facilement et rapidement. Il serait aussi nécessaire d'étudier soigneusement la côte sud de l'île de Groix, afin d'y découvrir un mouillage capable de recevoir commodément l'escadre et la flotte de transports si le vent venait à souffler de la terre.

L'amiral ne pouvant, faute de renseignements suffisants, donner des instructions plus détaillées, laissait au commodore toute liberté et toute initiative pour agir au mieux des circonstances. Il ajoutait aussi qu'afin d'éviter toute perte de temps il profiterait du premier vent favorable pour mettre à la voile avec son escadre et fixait comme rendez-vous les parages de l'île de Groix. Quand l'escadre de l'amiral Lestock serait en vue, le commodore Cotes devrait hisser un guidon de commandement de couleur bleue et il continuerait, selon les instructions qui lui seraient données, à le faire porter par tous les navires sur lesquels il pourrait être envoyé ultérieurement.

Dès qu'il aurait pris connaissance de ces ordres, il devait immédiatement communiquer à tous les capitaines des navires mis sous ses ordres, le rendez-vous secret dans les parages de l'île de Groix³.

Le commodore ne communiqua cependant ces ordres que le lendemain dimanche 14 septembre (25 septembre), à six heures du soir, au moment où l'escadrille se trouvait à une distance d'environ cinq ou six lieues dans l'ouest-quart-nord-ouest de la pointe du Raz. Il fit alors signaler aux capitaines des autres navires de venir à son bord et les mit au

3. Instructions secrètes de l'amiral Lestock au commodore Cotes, datées de 6 septembre (17 septembre) 1746. — P. R. O., S. P. Dom. Naval, 42/98, ff. 174-177.

courant des instructions de l'amiral, puis donna la route à suivre. Le *Hasting* était sans doute meilleur marcheur que le *Ruby*, car ayant passé Penmarc'h le lundi 15 (26 sept.), vers quatre heures du matin, il aperçut l'île de Groix à environ sept lieues dans le nord-est, vers deux heures de l'après-midi⁴. A ce moment-là, le *Ruby* n'avait pas encore passé Penmarc'h qu'il ne doubla qu'à quatre heures du soir et ses vigies ne signalèrent l'île de Groix que le mardi 16 septembre (27 septembre). A six heures du soir ce jour-là, les navires de l'escadrille se rejoignaient au rendez-vous, à quatre lieues marines dans l'ouest-quart-sud-ouest de la pointe ouest de Groix⁵.

Le mercredi 17 (28 septembre), le commodore Cotes se rendit à bord du *Tavistock*, puis, avec ce navire et le *Royal George*, il se rapprocha de la côte pour sonder pendant que le *Hastings* et le *Ruby* croisaient au large. Le sloop et le cutter continuèrent leurs sondages toute la journée du jeudi et, s'étant un peu trop approchés de Groix, essayèrent plusieurs coups de canon qui ne leur firent du reste aucun mal⁶. A la fin de la journée ils rejoignirent les deux frégates, le *Royal George* ramenant deux bateaux de pêche dont il s'était emparé.

Le lendemain jeudi 18 (29 septembre), les premiers navires de la flotte de l'amiral Lestock étaient signalés à l'horizon⁷.

II. — L'Escadre de l'amiral Lestock.

Le lundi 15 septembre (26 septembre) 1746, à sept heures du matin, l'amiral Lestock donna le signal de l'appareillage. A huit heures, la flotte levait l'ancre, mettait à la voile, et, poussée par une brise régulière soufflant du nord-ouest, sortait de la rade de Plymouth cap au sud-ouest.

4. Journal de bord du *Hastings*.

5. Journal de bord du *Ruby*.

6. Probablement de la batterie du Grognon.

7. Journaux de bord du *Hastings* et du *Ruby*.

La traversée fut très rapide, car les vents étaient bons. Le mardi 16 (27 septembre), la flotte se trouvait à midi à huit lieues au sud du cap Lizard. Le mercredi 17 (28 septembre) elle passait de bonne heure au large et hors de vue d'Ouessant que l'amiral faisait reconnaître par le sloop *Fly* détaché dans ce but. A huit heures du matin, quelques navires moins bons marcheurs restant à la traîne, Lestock signala au *York*, au *Pool* et au *Tilbury* de leur donner la remorque. Le jeudi vers midi, la flotte doublait la pointe de Penmarc'h et le vendredi 19 (30 septembre) elle faisait sa jonction entre huit et neuf heures du soir avec l'escadrille du commodore Cotes, au large de la pointe ouest de Groix⁸.

La flotte anglaise, maintenant au complet, comprenait environ cinquante-quatre voiles⁹. Elle se composait de bâtiments de commerce employés comme transports, pour les troupes, l'artillerie, les approvisionnements divers, et de vaisseaux de guerre. Voici du reste la liste de ses unités de combat¹⁰ :

NAVIRES	CANONS	EQUIPAGE ¹¹	COMMANDANTS
<i>Princessa</i>	74	650	Richard Lestock, Esq. Amiral de la flotte bleue. Cap ^{no} John Cockburn.

8. Journal de bord de la *Princessa*. — Le rapport officiel contient ici une petite erreur facilement explicable. Il dit que la flotte de Lestock rejoignit la division Cotes le jeudi soir tandis que si les journaux de bord nous apprennent que les premières voiles furent bien aperçues le jeudi soir, ils nous affirment que la jonction n'eut lieu que le vendredi dans la soirée, date confirmée par D. Hume. Comme le jeudi à midi le navire amiral *Princessa* passait au large de Penmarc'h, on peut semble-t-il comprendre que les premiers navires de la flotte arrivèrent au rendez-vous le jeudi soir tandis que le gros et les transports qui retardaient la marche ne rejoignirent que vingt-quatre heures plus tard.

9. Le nombre exact est impossible à fixer, car on n'a pas la liste des transports. Les relations françaises parlent de cinquante à cinquante-quatre voiles. Le journal de la *Princessa* dit cinquante voiles, mais comme à ce moment les quatre navires de l'escadrille du commodore Cotes étaient absents cela porterait bien le chiffre total à cinquante-quatre.

10. D'après SCHOMBERG, *Naval Chronology*.

11. Ces chiffres ne sont qu'approximatifs, les effectifs des équipages n'étant donnés nulle part.

NAVIRES	CANONS	EQUIPAGE	COMMANDANTS
<i>Edinburgh</i>	70	650	{ Thomas Cotes, Esq. Commodore. Cap ^{ne} James Peers.
<i>Devonshire</i>	70	520	Cap ^{ne} J. Pritchard.
<i>Exeter</i>	60	400	Cap ^{ne} T. Lake.
<i>Superb</i>	60	400	Cap ^{ne} T. Fowke.
<i>Tilbury</i>	60	400	Cap ^{ne} R. Harland.
<i>York</i>	60	400	Cap ^{ne} T. Nucella.
<i>Ruby</i>	50	300	Cap ^{ne} I. Knight.
<i>Hastings</i>	44	250	Cap ^{ne} Hon. A. Stuart.
<i>Pool</i>	44	250	Cap ^{ne} O. Thomson.
<i>Saphire</i>	44	250	Cap ^{ne} S. Masterson.
<i>Tavistock</i>	10	100	Cap ^{ne} G. Mackenzie.
<i>Fly</i>	8	60	Cap ^{ne} P. Baird.
<i>Martin</i> (galiote à bombes).	8	60	Cap ^{ne} C. Upton.
<i>Vulcan</i> (brûlot).....	3	45	Cap ^{ne} W. Pettigrew.
<i>Scipio</i> (ibid.).....	8	45	Cap ^{ne} Warren Belitha.
<i>Royal George</i>	?	?	Cap ^{ne} ?

Plus un certain nombre navires annexes.

Quant aux troupes du corps expéditionnaire, leur ordre de bataille, d'après les documents anglais, était approximativement le suivant.

Commandant en chef : Lieutenant-Général J. St-Clair.

Brigadiers Généraux : Graham, O'Farell, Richbell.

Quartier-mattre Général : Lieutenant-Colonel Erskine.

Majors de brigades : Bagshaw, Dalrymple, Forbes.

RÉGIMENTS :

Royals (1^{er} d'infanterie, aujourd'hui : Royal Scots)¹².

Harrison's (15^e d'infanterie, aujourd'hui : East Yorkshire Regiment).

Bragg's (28^e d'infanterie, aujourd'hui : 1^{er} bataillon Gloucestershire Reg^t).

Frampton's (30^e d'infanterie, aujourd'hui : 1^{er} bataillon East Lancashire Reg^t).

Richbell's (Ce régiment, débandé depuis, n'a plus de représentant dans l'armée britannique.)

¹². Les renseignements entre parenthèses sont dus à l'extrême obligeance de Sir John Fortescue.

Lord John Murray's (42^e d'infanterie, aujourd'hui, 1^{er} bataillon du Royal Highlander, encore appelé Black Watch.)

Troupes de Marine. — 600 hommes commandés par le Colonel Holmes.

Artillerie et Ingénieurs ¹³. — Thomas Armstrong, Directeur général de l'Artillerie et Ingénieur en chef; John Armstrong, Capitaine Watson, ingénieurs; Chalmers, Capitaine d'Artillerie.

200 hommes du régiment de Royal Artillery ¹⁴.

Dès que l'escadrille des éclaireurs eut rejoint le gros de la flotte, le commodore Cotes et le capitaine Stuart vinrent rendre compte de leur mission à l'amiral Lestock et le mirent au courant du succès qu'ils avaient rencontré dans le relevé de la côte et leurs sondages près de Lorient. Le point qu'ils avaient choisi pour y débarquer, était situé à dix milles environ de la ville, à l'embouchure de la rivière de Quimperlé. Ils le représentaient comme une grève plate et ouverte avec du fond, donc un bon endroit pour y mettre les troupes à terre, mais dangereux pour les vaisseaux à cause des rochers qui l'entouraient et des grandes houles qui y pénétraient venant de la baie de Biscaïe quand les vents soufflaient de l'ouest et du sud-ouest. Sur la question de savoir si l'escadre devait profiter du beau temps qu'il faisait à ce moment et de la lumière de la lune qui était presque dans son plein, afin de se rendre de suite au mouillage choisi, les deux officiers furent d'opinion différente. L'un penchait pour l'affirmative, l'autre au contraire représentant les dangers de la baie, mal connus des pilotes, croyait préférable d'attendre au lendemain. Comme il semblait dans tous les cas impossible de débarquer les troupes avant le

13. Officiers du génie.

14. A ces troupes dont l'effectif se montait à environ 5 ou 6.000 hommes, il faut encore ajouter les fameux renforts du général Fuller qui, partis de Plymouth quelque temps après la flotte de l'amiral Lestock, revinrent par erreur en Angleterre et ne rejoignirent jamais le général Saint-Clair. Ils comprenaient :

Huske's Regiment (23^e d'infanterie, aujourd'hui Royal Welsh Fusiliers).

1st Guards (aujourd'hui Grenadier Guards).

2nd Guards (aujourd'hui Coldstream Guards).

lendemain, peut-être aussi à cause de son grand âge qui le rendait moins audacieux, l'amiral, considérant que, d'une part, sa flotte serait plus en sûreté s'il passait la nuit au large, que, d'autre part, l'opération du débarquement ne serait, s'il attendait, que retardée de quatre ou cinq heures, décida de remettre au lendemain matin son entrée dans la baie ¹⁵. Il s'en vint donc mouiller par des fonds de vingt-trois à vingt-quatre mètres, à environ quatre kilomètres à l'ouest du fort Bloqué ¹⁶.

Dès que la flotte eut jeté l'ancre, le général Saint-Clair se fit conduire à bord de la *Princessa* pour arrêter, de concert avec l'amiral Lestock, le plan d'opérations qui répondrait le mieux au but de l'expédition, sans toutefois courir le risque de hasarder outre mesure les navires et les troupes ¹⁷.

Ainsi que l'avait fait remarquer dans son rapport le commodore Cotes, la rade du Pouldu sans protection à l'ouest et surtout au sud-ouest, n'offrirait à la flotte aucun abri en cas de gros temps. Les pilotes anglais et quelques prisonniers, sans doute les pêcheurs des deux bateaux capturés par le *Royal George*, confirmaient cette opinion et ajoutaient que quand les vents soufflaient des aires comprises entre l'ouest-nord-ouest et le sud, la mer était très dure dans la baie et la rendaient extrêmement dangereuse pour une flotte à l'ancre. Les instructions du duc de Newcastle ne permettaient pas à l'amiral Lestock d'entreprendre des opérations là où les dangers de la navigation feraient courir trop de risques aux navires de l'escadre et aux transports. Il hésitait donc à demeurer longtemps sur une rade foraine aussi exposée que l'était la baie du Pouldu, surtout à une époque aussi avancée de l'année. Il ne fallait pas non plus oublier que, pendant toute la durée du séjour des troupes à terre, il serait indispensable de débarquer à chaque instant

15. BURTON, *Life of David Hume*, vol. 1, p. 447.

16. Journal de bord de la *Princessa*. — Ce mouillage correspond à celui indiqué sur la carte du gouvernement du Port-Louis en ma possession.

17. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

des munitions et des approvisionnements de toute sorte ce qui nécessiterait un va-et-vient constant entre la flotte et la côte. Or, un tel service ne pouvait s'exécuter que par une mer relativement calme. D'un autre côté, le cabinet britannique désirait vivement la destruction des établissements de la Compagnie des Indes; en conséquence, soucieux de donner satisfaction à leur Gouvernement, l'amiral Lescock et le général Saint-Clair s'arrêtèrent au compromis suivant.

Les troupes seraient débarquées dans le plus bref délai possible, puis on pousserait une reconnaissance sur Lorient. Si une attaque offrait quelque chance de succès, on tenterait de s'emparer de la ville et il suffirait de très peu de temps, pensaient les officiers du génie, pour se rendre compte des possibilités de l'entreprise. Une fois cette opération terminée, ou abandonnée, les troupes marcheraient sur Pont-Scorff, puis de là sur Hennebont d'où elle gagneraient la région de Carnac. Pendant ce temps, la flotte irait les attendre dans la baie de Quiberon où elle trouverait un excellent mouillage bien abrité des vents dangereux. Une fois renforcé par l'arrivée des deux bataillons de la Garde et du régiment de Huske, le corps expéditionnaire aurait, de cette nouvelle base, toutes les facilités voulues pour se livrer à des opérations d'une plus grande envergure et créer dans la région une alarme suffisante qui obligerait le gouvernement français à retirer des troupes de Flandre. Quand ces renforts arriveraient en Bretagne, il serait facile aux troupes anglaises de se retrancher dans la presqu'île de Quiberon où elles pourraient se défendre avec succès contre un ennemi bien supérieur en nombre. Si la retraite était jugée préférable, le rembarquement de l'armée pourrait s'exécuter en toute sécurité. La question de l'artillerie nécessaire à l'attaque contre Lorient soulevait cependant une difficulté. Pourrait-on se procurer les chevaux nécessaires pour traîner les pièces? Les Anglais n'en étaient nullement

certain, car ils décidèrent que si les chevaux manquaient, les pièces seraient tirées à bras, et que les marins de l'escadre fourniraient les équipes nécessaires. Mais, si une semblable opération était exécutable sur une courte distance comme celle qui séparait la baie du Pouldu de Lorient, elle devenait plus difficile sur l'itinéraire que devaient suivre les troupes pour se rendre à Quiberon. La longueur de la route rendrait en effet le traînage plus pénible et d'un autre côté, la flotte ne pourrait guère fournir les marins nécessaires à ce travail sans courir le risque de manquer d'hommes pour la manœuvre des bâtiments. On pensa donc qu'une fois l'attaque de Lorient terminée, il serait préférable d'abandonner les pièces débarquées, après les avoir enclouées ou en avoir brisé les tourillons¹⁸.

Ces décisions ayant été prises, ordre fut donné aux transports de se rapprocher de la côte et aux bâtiments légers, les sloops, les galiotes à bombes et les annexes pourvues de canons, de venir mouiller dès le lendemain matin aussi près que possible de la plage, afin de couvrir le débarquement.

III. — L'alarme à Lorient.

On avait appris en France que l'Angleterre préparait une expédition pour les pays d'outre-mer, mais on pensait qu'il s'agissait d'une attaque contre le cap Breton. La sécurité était si grande que la garde-côtes avait été licenciée le 15 septembre. On considérait en effet que la côte bretonne était trop dangereuse à l'époque des équinoxes pour permettre à une flotte ennemie de risquer une attaque sérieuse. C'est pourquoi quand le mercredi 28 septembre, on reçut au Port-Louis l'avis que des patrons de barques avaient aperçu au large, entre Groix et Belle-Ile, quatre vaisseaux de guerre¹⁹, on y prêta d'autant moins d'attention, qu'on

18. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

19. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 420. — C'étaient les navires de la division Cotes.

attendait à ce moment d'un jour à l'autre, l'arrivée de la flotte de Macnemara qui venait désarmer dans ce port ²⁰.

Mais le même jour arriva une lettre de M. de Maurepas écrite à M. Clairambault, dans laquelle le ministre le prévenait que d'après les nouvelles reçues d'Angleterre, datées du 13 du même mois, l'escadre de l'amiral Lestock avait mis à la voile pour le cap Breton avec 5.000 hommes de troupes de débarquement sous le commandement du lieutenant général Saint-Clair. Cette flotte avait relâché à Torbay où elle se trouvait encore. D'un autre côté, le général Folliot ²¹ marchait vers Portsmouth avec plus de 2.000 hommes et devait, disait-on, s'embarquer pour rejoindre, avec l'escadre de l'amiral Anson, celle de l'amiral Lestock à Torbay. Le fait que ces troupes n'avaient point de chevaux, laissait croire qu'elle étaient destinées à une descente sur un point quelconque des côtes de France afin d'opérer une diversion. La saison avancée avait fait penser que l'ennemi ne ferait cette année-là aucune tentative et c'est pour cela que le Roi avait ordonné de licencier les camps de la garde-côtes et de cesser le service aux batteries. L'incertitude dans laquelle on était des futurs mouvements de ces troupes demandait de ne point négliger de se tenir sur ses gardes, et le Ministre priait M. de Ravenel de faire continuer le service aux batteries de l'île de Groix et des environs du Port-Louis, en s'en remettant aux dispositions que cet officier prendrait d'accord avec M. de Clairambault. Il n'était pas nécessaire de reformer les camps de garde-côtes, mais

20. Relation de Pontvallon-Hervouet. — Le 27 août, M. de Maurepas avait informé M. de Clairambault que deux vaisseaux de guerre, l'*Invincible* de 74 canons, capitaine Macnemara et le *Jason* de 50 canons, capitaine de Conteneuil, allaient venir désarmer au Port-Louis. Il recommandait de garder cette affaire secrète. Le 21 septembre, le Ministre confirma la nouvelle, ajoutant que ces deux vaisseaux, ainsi que le *Lys* de 64 canons, étaient accordés par le Roi à la Compagnie des Indes, pour escorter un convoi de vaisseaux qu'elle allait expédier en décembre. C'était la raison pour laquelle ces trois navires étaient envoyés désarmer au Port-Louis. Ils n'y arrivèrent du reste jamais. L'*Invincible* et le *Jason* allèrent désarmer à Rochefort (Archives du Port de Lorient, *Lettres du Ministre*, 1746, pp. 311, 333, 379).

21. Il s'agit évidemment du général Fuller.

M. le comte de Volvire donnerait des instructions dans toutes les capitaineries qui étaient sous ses ordres pour que les services de guet et de garde fussent faits avec le plus grand soin. M. le comte de Volvire pourrait aussi envoyer des renforts à l'île de Groix et devrait s'entendre à ce sujet avec M. de Clairambault ²².

M. de Ravenel répondit aussitôt que M. de Clairambault et lui feraient tout leur possible pour exécuter au mieux les ordres du ministre, mais les canonniers chargés de l'entretien des batteries étaient très peu nombreux, quant aux milices gardes-côtes, chargées de suppléer à ce manque d'effectifs, elles avaient été licenciées le 15 du même mois suivant les ordres reçus. Néanmoins, il ferait tout ce qui dépendait de lui pour que les choses soient dans le meilleur état possible ²³.

Cette lettre de M. de Maurepas eut probablement pour effet d'inquiéter M. de Ravenel, car il envoya immédiatement M. de Kercavili, capitaine d'une compagnie de Marine à la batterie de Locquetas et M. Le Gouandour, lieutenant de

²². Lettre de M. de Maurepas à M. de Clairambault, datée : Versailles, le 24 septembre 1746 (Archives du Port de Lorient, *Lettres du Ministre*, 1746, p. 353). — Chose étrange, en dépit de cet avertissement, le Ministre écrivait encore à M. de Clairambault, le 30 septembre, c'est-à-dire le jour même où l'escadre anglaise venait mouiller au Pouldu :

« M. le comte d'Argenson m'informe, M., qu'il a donné des ordres pour faire
 » cesser la solde et renvoyer chez eux, à commencer du 1^{er} du mois prochain,
 » les canonniers de marine qui sont employés dans les places de la côte pour
 » le service de terre. Il me marque en même temps que M. Gréaume, Commis-
 » saire provincial d'Artillerie à Belle-Isle, observe que les quatre maîtres ca-
 » nonniers qui y sont pourraient être employés utilement à instruire pendant
 » l'hiver ceux qui sont destinés pour servir sur les batteries de la côte. Comme
 » je pense que la destination qu'il propose de donner à ces canonniers ne peut
 » être que très avantageuse pour le service, je mande au Sieur Sommereau
 » d'établir des écoles et de tenir la main à ce qu'elles se fassent exactement
 » et d'obliger les matelots et gens de mer à s'y trouver, en observant cependant
 » de les détourner le moins qu'il sera possible de la pêche. Il fera délivrer au
 » surplus des magasins des batteries les ustensiles qui seront nécessaires pour
 » cet établissement. » (Archives du Port de Lorient, *Lettres du Ministre*, 1746, p. 359).

²³. Lettre de M. de Ravenel à M. de Maurepas, datée du Port-Louis le 28 septembre 1746 (Archives du Ministère de la Marine B 58, communiquée par M. Dalbernet).

la même compagnie à la batterie de Discot²⁴ pour mettre ces ouvrages en état de défense.

Le lendemain, jeudi 29 septembre, on aperçut du rivage les navires du commodore Cotes louvoyer au large de la pointe ouest de Groix. Cependant la nuit se passa sans incident, mais de bonne heure le matin du vendredi 30 septembre, on distingua du haut de la tour du port²⁵, la flotte anglaise dont les premières voiles se montraient du côté des Glénans. Vers midi, on pouvait compter de cinquante-deux à cinquante-quatre voiles, tant vaisseaux de ligne que frégates et transports²⁶. On remarqua même des navires qui effectuaient des sondages le long de la côte. Ce fut seulement alors qu'on ne douta plus à Lorient des desseins des Anglais. On commença donc à donner des ordres pour se précautionner contre cette entreprise inattendue. M. Deschamps, au Port-Louis, fit porter dans plusieurs paroisses une lettre appelant les milices aux armes; M. Duvelaer expédia des courriers dans toutes les agglomérations d'où l'on pouvait attendre des secours, on sonna le tocsin tant en ville qu'à la campagne²⁷ et des feux de signaux brûlèrent pendant la nuit tout le long de la côte²⁸. Les troupes qui se trouvaient en ville, c'est-à-dire la milice bourgeoise, la compagnie de Bessan et le bataillon des ouvriers du port

24. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 421.

25. Tour des signaux, dite Tour de la Découverte : primitivement destinée à servir de phare. Elevée en 1737, terminée en 1744. Elle avait 27 pieds de diamètre à la base et 110 pieds de hauteur. Foudroyée et renversée en partie en 1751, réédifiée et frappée de nouveau en 1782 et 1784, reconstruite et terminée en 1786 (HÉBERT, *Lorient*, p. 73).

26. Relation de Barbarin.

27. Relations de Barbarin et de Pontvallon-Hervouet. — M. Deschamps au Port-Louis se servit « du sénéchal d'Hennebont, d'Auray et de Vannes et du syndic de Quimperlé qui sont les plus honnêtes gens du royaume et qui méritent les bontés du Roy » (Lettre de M. Deschamps au Ministre de la Guerre, datée du Port-Louis, 7 oct. 1746). Le courrier qui portait les nouvelles à Vannes y arriva le lendemain samedi 1^{er} octobre à une heure du matin. La milice bourgeoise immédiatement mobilisée, se mit en route à la pointe du jour pour le Port-Louis (*Journal d'un Milicien de Vannes*). — Voir la lettre de M. Deschamps à M. Le Milloch d'Hennebont dans : Mss. JÉGOU, *Histoire de Lorient, Preuves*, vol. iii. — Voir aussi Lieutenant BINET, *La défense des côtes de Bretagne au XVIII^e siècle*, loc. cit.).

28. P. DIVERRES, *Le siège de Lorient*, p. 7-8.

priront les armes. Elles se rassemblèrent dans l'Enclos de la Compagnie où elles passèrent la nuit et c'est là qu'elles furent rejointes par les milices d'Hennebont²⁹. En même temps, les dragons du régiment de l'Hôpital, en garnison à Quimperlé³⁰, arrivaient avec leur colonel et se rendaient immédiatement à la côte pour se joindre aux milices et aux paysans qui se concentraient du côté du Loc. Là, ils furent rejoints le lendemain matin par une compagnie de cavalerie du régiment d'Heudicourt arrivée en ville à huit heures.

IV. — Le débarquement.

Le samedi 1^{er} octobre 1746, à 9 heures du matin, on apprit à Lorient que les Anglais avaient mis à la mer plusieurs chaloupes qui allaient et venaient le long de la côte, pratiquant des sondages, puis, le bruit de la canonnade parvint jusqu'en ville; sur quoi les gens commencèrent à déménager et à mettre en sûreté leurs effets les plus précieux, pendant que, d'autre part, on travaillait fiévreusement à renforcer les fortifications et à placer des canons³¹. Pendant ce temps, les Anglais opéraient leur débarquement au Loc.

Dès l'aube, l'amiral avait fait signaler à tous les navires de la flotte de se tenir prêts pour coopérer à la mise à terre des troupes, mais quand le jour fut levé, on distingua des miliciens et de la cavalerie qui prenaient position le long de la côte pour s'opposer au débarquement. Aussi, Lestock jugea-t-il prudent d'adjoindre ses trois frégates, le *Hastings*, le *Pool* et le *Saphire* aux navires légers déjà désignés la veille au soir pour canonner la plage. Toute cette flottille, sous les ordres du commodore Cotes, vint s'emboîser vers huit heures du matin à environ un kilomètre du rivage,

29. Relation de Barbarin, Pontvallon-Hervouet et Lieutenant BINET, *Journal*.

30. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 421. — Il est impossible de savoir quels furent les effectifs de l'Hôpital-dragons et d'Heudicourt-cavalerie qui prirent part au siège de Lorient, car les chiffres varient avec chaque relation.

31. Relation de Barbarin.

c'est-à-dire aussi près que le permettait la profondeur de la mer ³².

La côte sur laquelle les Anglais se préparaient à débarquer, s'étend du fort Bloqué à l'embouchure de la Laïta. Elle est divisée en deux par le déversoir de l'étang du Loc, déversoir qui, à cette époque, était suffisamment large et profond pour être rendu impassable à marée haute. De l'étang du Loc à la Laïta, la plage se trouve encore coupée à peu près en son milieu par un promontoire rocheux sur lequel s'élevait le corps de garde de Guidel, protégé par un retranchement derrière lequel étaient en batterie deux pièces de six. La côte présentait donc trois plages favorables au débarquement. La première s'étendant de la Laïta au corps de garde de Guidel, la seconde de ce corps de garde à l'étang du Loc, la troisième de cet étang à celui de Lannennec.

De la Laïta au corps de garde de Guidel, le rivage était sans défenseurs, mais les milices avaient occupé le corps de garde et sa batterie, ainsi que la plage de ce point à l'étang du Loc. Un autre groupe de milices défendait la troisième plage entre le Loc et Lannennec, soutenu par la cavalerie qui s'était rangée en bataille derrière une butte à environ un quart de lieue en arrière ³³.

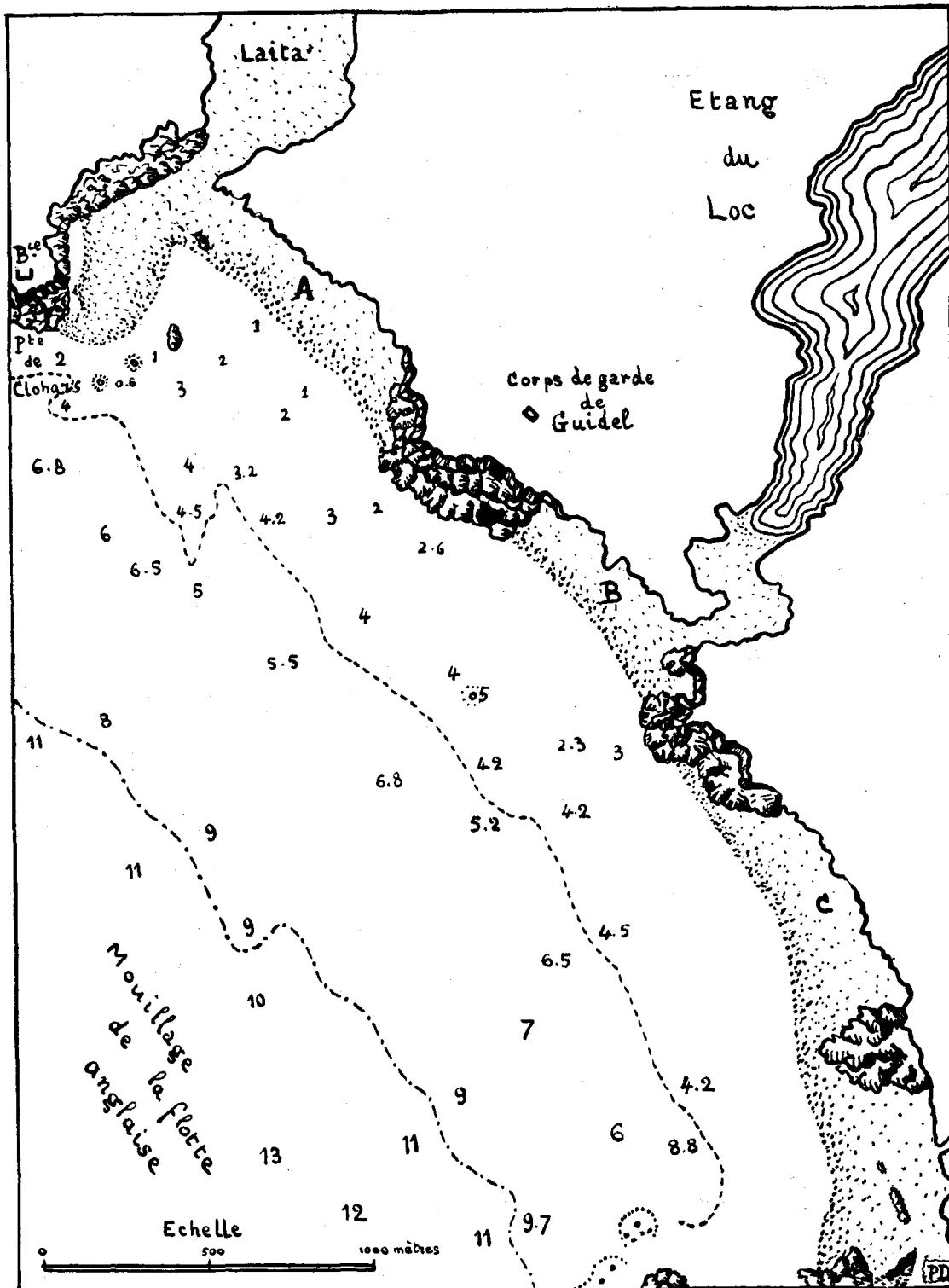
Vers huit heures du matin, la division Cotes ouvrit le feu ³⁴. La canonnade se poursuivit pendant plusieurs heures, mais comme à la première décharge, les milices s'étaient empressées d'aller s'abriter derrière un mouvement de terrain, elles n'eurent guère à souffrir du bombardement. Seuls les deux canons de six du corps de garde tentèrent

32. MAC DONALD, *Journal*.

33. *Relation de Pontvallon-Hervouet*. — Il y aurait eu d'après cet auteur trois compagnies du régiment de l'Hôpital-dragons et un détachement du régiment d'Heudicourt-cavalerie.

34. MAC DONALD, *Journal*. — L'auteur ajoute que les Anglais prirent pour but « un retranchement de sable hâtivement construit ». C'était peut-être l'épaule qui abritait les deux canons du corps de garde.

35. P. DIVERRES, *Le siège de Lorient*, p. 8, col. 1.



Débarquement des Anglais

- A - Plage vers laquelle ils se dirigèrent d'abord.
- B - Plage sur laquelle ils effectuèrent leur débarquement.
- C - Plage sur laquelle se termina le débarquement et où le corps expéditionnaire vint se rembarquer.

Nota. - Les profondeurs de la mer sont indiquées en mètres.

de répondre au tir des Anglais³⁵. Ainsi protégées par l'artillerie de leurs navires, les embarcations des vaisseaux vinrent se ranger le long des transports et les troupes désignées pour le débarquement purent y prendre place. Mais un vent d'ouest assez violent³⁶ gênait les manœuvres, et ce fut seulement vers la fin de la matinée que ces chaloupes chargées de troupes réussirent à se rassembler à l'abri de la flottille de bombardement afin d'attendre le moment propice pour commencer l'attaque³⁷.

Le cutter *Royal George* était venu jeter l'ancre devant la plage la plus proche de l'embouchure de la Laïta, et c'était près de lui que rendez-vous avait été donné aux chaloupes³⁸. Vers midi, les embarcations chargées de soldats au nombre de cinq ou six cents, se rendirent, non sans difficulté, près du cutter, car il leur fallait nager contre le vent; elles étaient en effet propulsées à l'aviron, la manœuvre des voiles étant rendue impossible par l'encombrement résultant de la présence des troupes à bord. Quand les milices qui se trouvaient sur la plage du milieu³⁹ s'aperçurent que les Anglais semblaient manifester l'intention de débarquer sur la plage la plus proche de la Laïta, elles se décidèrent à changer leurs dispositions primitives et toutes les troupes de la seconde plage contournant par le nord le corps de garde de Guidel, vinrent prendre position entre le corps de garde et la rivière de Quimperlé, afin de repousser la tentative de débarquement qui menaçait de s'y produire, ce qui eut pour conséquence de laisser inoccupée la seconde plage. Les troupes postées entre le Loc et Lannennec voulurent donc venir prendre possession de ce point sans défense, malheureusement la mer déjà trop haute rendait impossible le passage à gué et il fallait contourner l'étang du Loc ce qui demandait un certain temps.

36. Relation de Jefferys.

37. BURTON, *Life of David Hume*, vol. i, p. 448.

38. Relation de Jefferys.

39. C'est-à-dire entre l'étang du Loc et le corps de garde de Guidel. — C'est la plage marquée B sur le plan.

Le général Saint-Clair ayant remarqué ces mouvements, résolut de saisir l'opportunité qui lui était offerte, Il fit donc signaler aux chaloupes réunies auprès du *Royal George* de s'avancer dans la direction de la première plage jusqu'à une portée de mousquet, puis de filer le plus rapidement possible le long de la côte vers la plage du milieu entièrement dépourvue de défenseurs et d'y jeter à terre les troupes de débarquement. Cette manœuvre eut tout le résultat désiré. Malgré le feu des deux canons du corps de garde, dont les servants furent d'ailleurs bien vite chassés de leurs pièces par le tir du *Royal George*, les embarcations atteignirent sans aucune perte le point fixé et les troupes de la défense, entièrement surprises, n'eurent pas le temps de venir réoccuper le poste qu'elles avaient si inconsidérément abandonné⁴⁰. Quand la chaloupe anglaise qui marchait en tête arriva près du rivage, les quarante soldats qu'elle portait sautèrent à l'eau et marchèrent vers la plage en tenant leurs fusils au-dessus de leur tête pour les empêcher d'être mouillés⁴¹. Les autres suivirent, se rangeant en bataille à mesure qu'ils débarquaient, et bientôt il y eut sur la plage un corps de cinq à six cents hommes prêts à repousser une attaque de la part des milices.

Pendant que trente « Royals », sous les ordres d'un officier subalterne, s'en allaient prendre possession du corps de garde de Guidel et de ses deux canons, le gros des troupes en formation de combat sous le commandement du général Saint-Clair⁴², gagnait la crête des premiers mouvements de terrain en faisant prisonniers quelques miliciens retardataires. Ceux-ci furent désarmés⁴³ puis on les renvoya

40. BURTON, *Life of David Hume*, vol. 1, p. 449; *Relation de Jefferies*; MAC DONALD, *Journal*; *Rapport officiel Saint-Clair-Lestock*. — D'après le *Journal* de bord de la *Princessa*, les premiers soldats anglais débarquèrent à une heure de l'après-midi.

41. *Relation de De Luynes*.

42. La présence du général Saint-Clair avec cette avant-garde se déduit du fait qu'un peu plus tard, quand le général O'Farrell eut débarqué, Saint-Clair lui remit le commandement de l'avant-garde avec l'ordre de marcher sur Guidel et revint lui-même au rivage pour surveiller le débarquement.

43. MAC DONALD, *Journal*.

en les chargeant de faire savoir dans tout le pays que si les habitants restaient tranquilles, ils ne seraient ni molestés ni pillés.

Voici le texte de cette proclamation que le général Saint-Clair fit distribuer dans le pays à son débarquement :

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL EN CHEF DES TROUPES BRITANNIQUES,
MILOR SINCLAIR ⁴⁴.

Nous, Jacques de Saint-Clair, lieutenant-général des armées du roi de la Grande Bretagne, commandant en chef des troupes britanniques en France,

A tous Gouverneurs, Intendants de provinces et autres Officiers, de quelque qualité qu'ils puissent être, à tous magistrats et autres habitants de Villes, bourgs et villages, faisons savoir

Que le roi notre maître, dans la poursuite de la guerre si juste et si nécessaire de sa part, nous a ordonné de faire une descente en France, nous jugeons à propos à notre premier abord ici, de déclarer que notre ferme intention est de faire sentir en particulier, le moins qu'il nous sera possible, les malheurs de la guerre que vous pouvez sentir (*sic*). A cet effet nous ferons rigoureusement observer à nos troupes la plus exacte discipline, en sorte que la maraude ni le pillage ne leur sera aucunement permis, que, non obstant que nous sommes inévitablement obligés de nous servir, pour le présent, des chevaux, bestiaux et charriots du pays pour la commodité de l'armée les habitants doivent se rassurer dans la confiance entière que les vivres et les provisions de toute espèce que l'on apportera au camp leur seront régulièrement payées par les troupes, à l'exception cependant de ce qui se fournira en conséquence des conventions qui se pourront faire ci après entre nous et les magistrats et autres... des provinces par lesquelles l'armée prendra sa route.

Mais si aucun des habitants négligeait la présente déclaration de nos bonnes intentions à leur égard et prenait les armes dans la vaine espérance de nous faire opposition, ou, si en secret on nous assassinait quelques soldats de S. M. Britannique, et abandonnait sa maison ou manquait d'apporter journallement des vivres pour vendre au camp, que l'on sache qu'alors nous ne manquerions pas de les châtier de la manière convenable en les passant au fil

44. Mss. LEGRAND, *Ville de Lorient, Correspondance 1736-1790. Siège de 1746*, pp. 353-355. — Le David dont il est ici question, est David Hume, secrétaire du général. — Remarquer aussi la date nouveau style, indiquant que cette proclamation avait été préparée deux jours avant le débarquement des Anglais.

de l'épée et en faisant désoler leur pays et réduire leurs villes bourgs et villages et maisons de campagne en cendres.

En foi de quoi nous avons signé le présent de notre main et y avons apposé le cachet de nos armes.

Donné au camp de l'embouchure de Quimperlé le 29 septembre 1746.

Signé : Jacques de Saint Clair.

Par ordre de son excellence : David.

Autour du cachet : *Fight and Faith.*

Sur une pente, à droite, se trouvait rangée en bataille, une troupe de miliciens avec un étendard. Un des prisonniers fut envoyé vers eux, porteur de la proclamation et chargé de dire aux paysans que s'ils voulaient rentrer chez eux, ils auraient droit à toute l'indulgence et toute la protection des soldats de Sa Majesté Britannique. Les Anglais firent halte jusqu'au retour du parlementaire, et après quelques pourparlers ils virent la troupe avec son étendard descendre vers eux dans l'intention, pensaient-ils, de se rendre. Mais dès que les envahisseurs se furent mis en marche pour venir à sa rencontre, cette troupe battit précipitamment en retraite dans les bois ⁴⁵.

Tous les autres corps de miliciens s'étaient d'ailleurs débandés à l'arrivée de l'ennemi ⁴⁶, et les officiers, avec ce qu'il leur restait d'hommes, s'étaient repliés sur la cavalerie qui, on se le rappelle, avait cherché à contourner l'étang du Loc, mais arrivait trop tard. Les officiers de la garde-côtes proposèrent à plusieurs reprises à M. de l'Hôpital de rallier suffisamment de miliciens pour faire une contre-attaque si la cavalerie voulait les soutenir, mais, en dépit de leurs supplications réitérées, le colonel refusant avec persistance déclara « que Lorient étant son objet, il allait se retirer » ⁴⁷. Comme pendant ce temps les Anglais avaient continué à débarquer des troupes et que leur nombre aug-

45. MAC DONALD, *Journal*.

46. D'après la relation de Barbier, les milices auraient pris la fuite parce qu'elles manquaient de munitions.

47. *Relation de Pontvallou-Hervouet*.

mentait de minute en minute, les milices abandonnées à elles-mêmes et, ne se sentant pas capables de lutter contre des forces régulières, suivirent la cavalerie dans sa retraite⁴⁸. Un grand nombre d'habitants des environs les accompagnèrent⁴⁹.

La route que choisirent la cavalerie et les miliciens pour rentrer à Lorient n'est indiquée nulle part. Il est cependant permis de penser que la retraite s'effectua par Guidel puisque les Anglais qui poursuivaient les fugitifs arrivèrent à ce bourg. Peut-être aussi ces derniers obliquèrent-ils à droite avant d'atteindre Guidel, pour gagner par les chemins de traverse la route de Quimperlé à Lorient. Quoi qu'il en soit, l'avant-garde anglaise les poursuivit dans l'intérieur des terres sur une distance d'environ deux milles⁵⁰. Elle fut alors rejointe par un nouveau contingent de quatre cents hommes qui venaient de débarquer avec le général O'Farell, renfort qui porta l'effectif à un millier d'hommes. Le général Saint-Clair en remit le commandement au général O'Farell et lui donna l'ordre de pousser jusqu'à Guidel, en se faisant guider par des prisonniers⁵¹. Puis Saint-Clair revint sur la plage pour surveiller la mise à terre des troupes et du matériel⁵².

Comme les milices s'étaient retirées de toutes parts, le reste du débarquement put s'effectuer sans difficulté entre le Loc et l'étang de Lannennec. Les troupes une fois mises à terre, ce fut le tour des provisions, des munitions et de l'artillerie de campagne, pièces de bronze de trois livres de balle. Le parc fut formé sur une hauteur et les canons placés sous la protection d'un corps de troupes de marine⁵³.

Ces opérations qui se continuèrent pendant toute la nuit,

48. Relations de Barbarin et de Pontvallou-Hervouet.

49. MANCEL, *Chronique Lorientaise*, p. 102.

50. Trois kilomètres deux cent vingt.

51. Un officier de milices qu'ils emmenèrent lié et garotté d'après De Luynes.

52. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

53. P. DIVERRÈS, *Le Siège de Lorient*, p. 8, col. 2. — Les troupes de marine étaient commandées par le colonel Holmes.

ne prirent fin que dans la matinée du lendemain dimanche 2 octobre ⁵⁴.

V. — Prise de Guidel.

Pendant que le débarquement se continuait à l'étang du Loc, la troupe du général O'Farell se dirigeait sur Guidel. Devant elle se retirait un détachement d'environ trois cents hommes de la garde-côtes de Concarneau et, si cette troupe trop faible ne put offrir d'opposition sérieuse, elle harcela pourtant la colonne anglaise le long de la route ⁵⁵. Les paysans, embusqués derrière les fossés, saluaient les Anglais à coups de fusil, puis détalèrent quand les patrouilles venaient les déloger pour s'en aller attendre l'ennemi un peu plus loin.

Ces escarmouches se continuèrent jusqu'à l'arrivée des Anglais à environ sept ou huit cents mètres du bourg. Là, sur le flanc d'une colline, ils aperçurent rangés en bataille, des miliciens dont ils estimèrent l'effectif à deux cents hommes environ. A ce moment, comme la colonne traversait un marais, elle reçut des coups de fusil tirés de derrière les haies. Les troupes prirent aussitôt leur formation de combat sur un terrain couvert de bruyère où elles essuyèrent la fusillade de l'ennemi. Déloger celui-ci était indispensable, car si la colonne continuait sa marche, elle serait prise de flanc par cette fusillade. Le général O'Farell ordonna donc à deux compagnies de grenadiers de marcher à l'attaque, mais dès qu'ils virent ceux-ci s'approcher, miliciens et paysans prirent la fuite ⁵⁶.

54. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

55. Relation de Pontvallon-Hervouet.

56. Quelle fut la route suivie par l'avant-garde anglaise ? Ils en avaient deux à leur disposition. La première traversant le village de Saint-Fiacre, passait au nord d'un étang aujourd'hui desséché et appelé étang de Golme sur les anciennes cartes. Cette route existe encore; c'est le chemin vicinal de Guidel à Cruguel. La seconde partant aussi de Cruguel passait au sud de l'étang de Golme et rejoignait, près de la hauteur sur laquelle s'élevait le moulin de Guidel, le chemin allant du Menez au bourg. La description donnée par le major Mac Donald montre que ce fut cette seconde route qu'emprunta l'avant-

Ce fut alors que la colonne déboucha sur la grand'route, mais afin d'éviter désormais toute surprise, le général fit protéger ses flancs par les deux compagnies de grenadiers jusqu'à l'arrivée au bourg qui fut trouvé abandonné. Les Anglais prirent immédiatement possession du cimetière, puis O'Farell, de crainte d'une surprise fit placer des grand-gardes sur toutes les routes et ordonna aux troupes de se loger dans les maisons⁵⁷. Les pertes anglaises au cours de cette marche, ne furent pas élevées. Le major Mac Donald, dans son rapport, les estime à six ou sept blessés dont un sergent. Le lieutenant-colonel Erskine, quartier-maître général, fut aussi dangereusement atteint⁵⁸.

Cependant la nouvelle du débarquement des Anglais au Loc était parvenue à Lorient vers trois heures de l'après-midi. Aussitôt les troupes de la garnison, milice bourgeoise, garde-côtes, compagnie de Besson et bataillon des ouvriers du port étaient sorties de l'Enclos de la Compagnie pour aller prendre position derrière le mur d'enceinte qui, on se le rappelle, n'était pas encore achevé. La compagnie des volontaires du bataillon des ouvriers avait reçu l'ordre de se porter sur les bords de la lagune se trouvant derrière l'hospice civil actuel, car on était alors en train de construire une digue pour transformer cette lagune en dépôt de bois de construction, et, pour cette raison, la mer la laissait à sec. Comme, entre le chemin de Kerentrec'h et la rivière, le mur d'enceinte n'était pas encore terminé, on s'était mis en hâte à construire un retranchement à cet endroit⁵⁹. Vers les cinq heures ou six heures du soir, les

garde et la rencontre entre celle-ci et la troupe des milices, eut lieu au carrefour à sept cents mètres au sud de Guidel. Les milices devaient être postées sur la colline à l'est de la route près du moulin à vent.

57. MAC DONALD, *Journal*. — Ce rapport ajoute qu'il ne restait à Guidel que le curé et une vieille femme. Le rapport Saint-Clair-Lestock mentionne seulement « un prêtre boiteux ». Le curé de Guidel, sauf erreur était M. Y. J. Le Gal. Ce qui est certain c'est que celui-ci occupait la cure en 1745.

58. Relations de Mac Donald et de D. Hume. — Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

59. Relations de Pontvallon-Hervouet, de Barbarin, de De Luynes.

troupes qui avaient assisté au débarquement étaient rentrées en ville extrêmement découragées⁶⁰; cependant, d'un côté comme de l'autre, la nuit se passa sans alerte.

Le lendemain dimanche 2 octobre, vers sept heures du matin, O'Farell fut rejoint à Guidel par le reste des troupes sous les ordres de Saint-Clair. Ce dernier avait passé la nuit au château de Coador⁶¹ et l'avait quitté ce matin-là dès le lever du jour⁶². C'est alors seulement que les Anglais se rendirent compte que, trompés par la fuite des milices, ils s'étaient engagés dans une fausse direction. Un interrogatoire des prisonniers, principalement du curé, leur apprit que deux routes partant de Guidel se dirigeaient sur Lorient. L'une, la plus courte, rejoignait la grand'route de Quimperlé, l'autre, plus longue, passait par Plœmeur.

Dans ces conditions, le général décida que les troupes marcheraient sur deux colonnes, dont la première, sous les ordres du général O'Farell, s'avancerait par la route de Quimperlé, tandis que la seconde, commandée par Saint-Clair lui-même, prendrait la route de Plœmeur.

On laissait à Guidel un détachement de soixante hommes et deux subalternes, sous les ordres du capitaine Edmons-

60. M. de Montigny dans sa relation ajoute que le samedi à sept heures du soir, peu après le retour des troupes qui avaient été au Loc, un conseil de guerre fut convoqué à l'Hôtel de la Compagnie. Il aurait été composé de Messieurs de Villeneuve, Mercier, (capitaine des Invalides), de Montaran, Duvelaer, Godeheu et plusieurs autres au nombre desquels se trouvaient le Maire, M. de Montigny et un autre échevin de la ville. La résolution y aurait été prise de rendre Lorient et dès ce moment la cavalerie et les dragons auraient décidé de quitter la ville. Cependant ils seraient restés à la prière des habitants afin de leur faire obtenir de meilleures conditions. Il est permis de se demander si M. de Montigny n'a pas commis une erreur de date. Ce qui semble certain, c'est que M. de Villeneuve ne pouvait assister à ce conseil, s'il eut lieu, car il ne quitta le Port-Louis que le lundi 3 octobre pour venir à Lorient où il arriva vers cinq heures du matin.

61. Deux mois auparavant, le 1^{er} août 1746, avait eu lieu le mariage de François-Jacques-Fortuné Bahuno, chef de nom et d'armes, chevalier seigneur de Kerolain, de Kermadoue, Bresseant et autres lieux... et demoiselle Jeanne-Françoise Jourdain, dame du Couëtdor, Chefdubois... La messe de mariage avait été célébrée par Messire Louis-Guillaume Blanchard, recteur de la ville du Faouet, dans la chapelle de Saint-Mathieu. Parmi les signataires : G. Le Bail, prêtre de Lanninoch (G. L. AUGUSTIN, *Etudes sur... la Vénétie armoricaine, Commune de Guidel*, Lorient, sans date, in-16, p. 42).

62. MAC DONALD, *Journal*. — Rapport officiel Saint-Clair-Lestock

ton⁶³, pour garder le bourg et s'occuper aussi des malades et des blessés. Une attaque venant du nord et chassant les Anglais de Guidel, aurait en effet gravement menacé les communications du corps expéditionnaire avec la flotte, aussi était-il nécessaire de mettre ce point stratégique en état de défense, ce que le capitaine Edmonston s'empressa de faire immédiatement. Bien lui en prit, comme on le verra plus loin.

VI. — Marche sur Lorient.

Les Anglais quittèrent Guidel vers onze heures du matin. La première colonne, composée des « Royals », des Highlanders et du régiment de Bragg⁶⁴ prit, sous les ordres du général Saint-Clair, la route de Plœmeur. La seconde, formée des régiments de Harrison, Richbell et Frampton, sous les ordres du général O'Farell, rejoignit, par le Mane Guen et Kermabon, la grand'route de Quimperlé à Lorient⁶⁵.

La colonne Saint-Clair passa par le Coatdor, les villages de Hanvot, de Cosqueric⁶⁶, et arriva devant Plœmeur sans rencontrer d'opposition. Le drapeau blanc, au dire des Anglais flottant sur le bourg⁶⁷, ils s'approchèrent sans défiance. Mais en arrivant auprès du cimetière, ils furent accueillis par des coups de fusil que leur tirèrent quelques paysans embusqués derrière le mur. Pour venger cet outrage, Saint-Clair laissa ses troupes piller Plœmeur pen-

63. Capitaine dans les « Royal Scots » (D. Hume). Le détachement de Guidel appartenait peut-être à ce régiment. Cependant, le capitaine Edmonston devait avoir aussi des Highlanders, puisqu'il en envoya trois prévenir le colonel Holmes quand le bourg fut attaqué par les milices.

64. Une relation publiée dans le *Gentleman's Magazine* (voyez P. DIVERRÈS, *Siège de Lorient*, p. 14, col. 1) dit que le régiment de Bragg faisait partie de la colonne O'Farell. Les documents officiels contredisent formellement cette assertion.

65. Carte du Gouvernement de Port-Louis (voyez *Sources*, III, *Cartes*, 12).

66. *Ibid.*

67. Relation de Mac Donald. — Remarquer que le Major Mac Donald marchait avec la colonne O'Farell. Ce n'est donc que par ouï-dire qu'il a pu avoir connaissance de ce fait.

dant cinq heures. Les églises furent dépouillées, les approvisionnements de blé détruits et, ajoute une relation : « on fit un si bon emploi du temps, que rien de valeur ne fut laissé »⁶⁸.

Tous les habitants s'étaient enfuis à Lorient et les Anglais ne trouvèrent dans le village qu'un M. Cadux (Cadic ?), capitaine de milice à cheval et un autre homme⁶⁹. A cinq heures du soir, Saint-Clair mit fin au pillage et donna l'ordre à ses troupes de se rapprocher de Lorient. Les Anglais traversèrent le Ter, au passage de Saint-Mathurin, et vinrent prendre position au moulin de Kerabus où ils se rangèrent en bataille, pendant que les officiers du génie s'en allaient examiner les abords immédiats de la place⁷⁰.

De son côté, la colonne O' Farell s'était avancée assez lentement, sans doute de peur d'une surprise. Ce fut donc seulement après deux heures de marche, sans avoir rencontré personne, qu'elle arriva en face du village de Saint-Nicodème où les Anglais aperçurent une troupe d'hommes dissimulée derrière des murs et des haies⁷¹. La colonne prit immédiatement sa formation de combat.

En tête marchait le régiment de Richbell avec, à l'aile droite, la compagnie de grenadiers. Ils s'emparèrent de la route et s'avancèrent sur le village dans lequel les attendaient environ deux cents paysans qui les reçurent avec une décharge de mousqueterie. Aux premiers coups de feu, la panique se mit dans les rangs anglais. Elle débuta parmi les

68. P. DIVERRES, *Le siège de Lorient*, p. 14, col. 1-2. — Le Ms. d'extraits des archives de Plœmeur ajoute : « L'Anglois pendant son séjour à Plœmeur y commit beaucoup de désordres. Il vola et pilla partout où il put. L'église n'était pas plus respectée que les maisons des particuliers. Le coffre-fort fut forcé et pillé, les archives bouleversées et les papiers dispersés et déchirés. Aussi depuis ce temps l'église de Plœmeur a à regretter plusieurs titres précieux dont elle n'a jamais pu réparer la perte ».

69. MAC DONALD, *Journal*.

70. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

71. MAC DONALD, *Journal*. — Cette relation l'appelle Deux-Chastel. Je n'ai pu jusqu'à présent, malgré toutes mes recherches, retrouver un village ou une ferme de ce nom. Les cartes du XVIII^e siècle, même celle de M. de Saint-Pierre, ne le donnent pas. Mais la description du combat montre bien qu'il s'agit de l'embuscade de Saint-Nicodème (voy. Relation de Barbarin).

grenadiers de Richbell, puis se communiqua au reste du régiment. Les hommes commencèrent à tirer dans toutes les directions et soudain se débandèrent honteusement. Aussitôt, les grenadiers de Frampton prirent leur formation de combat et marchèrent sans tirer sur le village⁷², mais le reste de ce régiment, au lieu de suivre le bon exemple des grenadiers, se joignit aux Richbell, et tous ces fuyards tombèrent au milieu du régiment de Harrison qui, en queue, n'avait pas encore achevé son changement de formation.

Le désordre fut à son comble. Les uns tiraient au hasard, les autres jetaient leurs armes, et tous, abandonnant l'ordre serré, couraient s'abriter derrière les haies. Le général O'Farell fit tout son possible pour rallier son monde. Il réussit à remettre de l'ordre dans le régiment de Harrison et le fit marcher à l'attaque pour soutenir les grenadiers de Frampton et ceux de Richbell, pendant que lui-même essayait de reformer les régiments débandés.

D'ailleurs, l'affaire était terminée. Les Frampton avaient pénétré sans coup férir dans le village, car les paysans qui le défendaient, voyant les Anglais s'avancer, s'étaient retirés dans les bois. Un capitaine fut alors détaché avec quelques hommes pour aller ramasser les armes et les capotes jetées par les fuyards et qui gisaient sur le terrain en avant du village. Les Anglais avouèrent avoir perdu dans cette échauffourée une vingtaine d'hommes tués ou blessés et estimèrent les pertes des paysans à seize tués et trente blessés.

Le général O'Farell réussit enfin à rallier un certain nombre des soldats qui s'étaient débandés, mais d'autres se réfugièrent dans les bois et ne reparurent plus, tandis que quelques-uns, après avoir surmonté leur frayeur, retournaient sans armes à Guidel où ils firent au capitaine Edmonston un rapport tellement exagéré que celui-ci, craignant d'être surpris par des troupes de beaucoup supé-

⁷² Les grenadiers de Richbell se remirent rapidement de leur panique, à l'encontre du reste de ce régiment, et vinrent rejoindre les grenadiers de Frampton qui attaquaient le village (MAC DONALD, *Journal*).

rieures aux siennes, ordonna de renforcer immédiatement les défenses du bourg. Il fit entre autres barricader le cimetière ainsi que plusieurs maisons dont le presbytère ⁷³.

Cette escarmouche eut pour résultat d'ébranler fortement la confiance des Anglais, et il persista dans les régiments de Richbell et de Frampton une certaine nervosité qui, se communiquant plus ou moins aux autres unités, laissa le corps de débarquement dans un état constant d'anxiété ⁷⁴.

Après avoir pris soin d'évacuer ses blessés sur Guidel, le général O'Farell continua sa marche sur Lorient avec les troupes parmi lesquelles il avait pu rétablir l'ordre. Les Anglais s'avancèrent d'abord sans rencontrer aucune opposition, mais au bout d'une heure environ, ils aperçurent un corps de cavalerie qu'ils estimèrent fort de quatre escadrons, stationné sur une éminence ⁷⁵.

A la vue de l'ennemi, le général O'Farell fit avancer un bataillon soutenu à chaque aile par cent grenadiers, ayant pour mission d'attaquer l'adversaire sur ses deux flancs. pendant que le bataillon l'aborderait de front. Mais la cavalerie, voyant se dessiner l'attaque anglaise, jugea plus prudent de se retirer en bon ordre. Cette reconnaissance des Lorientais n'eut, dit-on, pour résultat de leur côté qu'une altercation entre le chevalier de Kermain et un officier qui commandait la cavalerie ⁷⁶. Cette dernière ne voulant pas s'exposer ⁷⁷, il fallut se borner à quelques décharges de

73. MAC DONALD, *Journal*.

74. BURTON, *Life of D. Hume*, vol. i, p. 450.

75. MAC DONALD, *Journal*. — Il y aurait eu cent paysans soutenus par un régiment de dragons et de cavalerie (Relation Pontvallon-Hervouet). Les indications données par les différentes relations sont bien vagues pour permettre d'identifier le lieu de cette rencontre. Mais en tenant compte du fait que la colonne O'Farell mit deux heures à parcourir la distance de Guidel à Saint-Nicodème, on peut conclure que les Anglais marchaient approximativement à raison de trois kilomètres à l'heure. D'autre part une relation française (Lieutenant BINET, *loc. cit.*, *Journal*) nous dit que l'ennemi fut rencontré sur la route de Quimperlé à un tiers de lieue de Lorient (la lieue commune valait 4 kil. 444). La hauteur au sommet de laquelle fut aperçue la reconnaissance se trouverait donc quelque part du côté de Keryado, peut-être de Calvin,

76. MANCEL, *Chronique lorientaise*, p. 105.

77. Relation Pontvallon-Hervouet.

mousqueterie, qui ne firent de mal à personne, puis rentrer en ville ⁷⁸.

Craignant de s'avancer plus loin et de poursuivre l'ennemi avant d'avoir reçu des nouvelles du général Saint-Clair, le général O'Farell donna l'ordre à ses troupes de faire halte « pour observer les haies qui se trouvaient de chaque côté ». Il croyait du reste que la route de Plœmeur à Lorient rejoignait celle de Quimperlé bien avant la ville, et espérait que la colonne du général Saint-Clair pourrait couper la retraite aux escadrons ennemis. Ce fut seulement plus tard qu'il apprit le véritable état des choses.

Il n'y avait pas longtemps que les troupes étaient ainsi arrêtées quand arrivèrent quatre éclaireurs des Highlanders envoyés par le général Saint-Clair, puis survint un aide de camp apportant au général O'Farell l'ordre de rejoindre l'autre colonne au moulin de Kerabus. Cet aide de camp était accompagné d'un guide qui conduisit les Anglais au lieu indiqué où ils arrivèrent vers sept heures du soir ⁷⁹.

Les troupes restèrent pendant un certain temps sous les armes sur la lande de Lannveur, après quoi elles furent cantonnées pour la nuit dans les villages voisins, avec ordre de se rassembler le lendemain matin au lever du jour près du moulin ⁸⁰.

Les officiers du génie qui accompagnaient la colonne Saint-Clair et qui, on s'en souvient, étaient partis en reconnaissance, purent accomplir leur mission et s'approcher à quelques centaines de mètres de l'enceinte sans être le moindrement inquiétés. A leur retour, ils firent savoir que la place était seulement défendue par un mur assez mince percé de meurtrières, que cette défense n'était pas entourée d'un fossé et qu'ils avaient trouvé, à flanc de coteau, une position favorable pour y construire une batterie. Ils se croyaient certains de pouvoir de là ouvrir dans la muraille

78. Relation de Barbarin.

79. MAC DONALD, *Journal*.

80. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

une brèche suffisante pour permettre de donner l'assaut, ou tout au moins de réduire la ville en cendres dans un délai de vingt-quatre heures⁸¹. On est vraiment stupéfié de constater que les Lorientais laissèrent ainsi des officiers ennemis venir examiner de près les fortifications de leur ville sans essayer de les capturer ou seulement de les mettre en fuite. D'un autre côté, il n'est pas moins étonnant de noter le peu de soin avec lequel les Anglais effectuèrent leur reconnaissance, puisqu'ils ne semblèrent pas remarquer que le point faible des fortifications était la partie comprise entre l'étang du Faouédic et le Scorff, d'autant que la partie du mur, de la porte du Marais⁸² à la lagune, n'était pas encore terminée.

Dès le matin du même jour, des représentations avaient du reste été faites à ce sujet, particulièrement en ce qui concernait la digue de la vasière. C'est pourquoi, pendant cette journée du dimanche, cent paysans avaient-ils été occupés à se retrancher sur le bord du quai de la boulangerie. On avait décidé d'abandonner le bord de la lagune, mais on fit mettre en batterie sept pièces de canon, tant pour battre en plein cette lagune que pour enfilez les deux côtés de la digue. La garde de ces défenses fut confiée à une compagnie de milice de cent hommes⁸³.

Au cours de la journée, un certain nombre de renforts arrivèrent à Lorient, entre autres les milices d'Hennebont, qui entrèrent en ville de bonne heure ce matin-là, et quatre cents hommes des milices de Rennes détachées au Port-Louis, qui pénétrèrent par le port vers neuf heures du soir. A mesure que ces troupes se présentaient, leurs armes étaient immédiatement visitées, et, à ceux qui en manquaient, on en fournissait des magasins de la Compagnie⁸⁴. Des munitions étaient aussi distribuées⁸⁵.

81. Relation de Jefferys.

82. Devenue plus tard : Porte du Morbihan.

83. Relation Pontvallon-Hervouet.

84. Voir aux Appendices, la liste des armes fournies.

85. Relation Pontvallon-Hervouet. — D'après ce même auteur, il y aurait eu ce soir-là à Lorient de cinq à six mille hommes. Il signale aussi l'arrivée de deux compagnies d'Heudicourt-cavalerie.

Pendant que se passaient ces événements, l'amiral Lestock n'était pas resté inactif. Le *York*, le *Saphire* et le *Fly*, sous les ordres du capitaine Nucella, furent envoyés croiser entre les Glénans et l'île de Groix, afin de guetter l'arrivée des renforts promis par le duc de Newcastle, et de plus, pour intercepter les bâtiments de commerce, surtout ceux à destination du Port-Louis. Ils devaient particulièrement faire leur possible pour obtenir des renseignements sur les mouvements des Français par mer, ainsi que sur les mesures qui pourraient être prises dans le but de contre-carrer l'attaque de Lorient par les troupes de Sa Majesté Britannique. Une seconde escadrille composée de l'*Exeter*, du *Pool*, du *Tavistock* et du *Royal George*, sous le commandement du capitaine Lake, fut expédiée à Quiberon pour opérer des sondages dans la baie, puis croiser ensuite entre Belle-Ile et les Cardinaux, afin d'obtenir elle aussi des renseignements sur les mouvements ennemis, d'intercepter les navires de commerce et d'empêcher tout mouvement de troupes entre Belle-Ile et la terre ferme. L'amiral fit encore débarquer le lieutenant Osborne avec soixante-dix canoniers. parmi lesquels un maître canonier de chacun des navires de l'escadre, avec instruction de se mettre lui et ses hommes sous les ordres du général Saint-Clair pour faire le service des pièces de campagne.

Pendant cette journée, il se produisit une alerte. D'une pointe rocheuse située à l'ouest de l'embouchure de la Laïta et qui, d'après les descriptions qu'en donnent différentes relations semble bien être la pointe de Clohars, les Français se mirent à tirer d'une batterie de un canon, afin de gêner les transports et le va-et-vient des chaloupes entre la flotte et la côte. En même temps, on apercevait une troupe, très probablement des milices de la région, qui essayait de se retrancher non loin de là. Cette troupe, d'après l'estimation des Anglais, était forte d'environ cinq cents hommes. Le *Saphire*, qui n'avait pas encore appareillé pour les Glénans,

s'embossa en faisant croupiat⁸⁶ sur son ancre et répondit vivement au feu de la batterie⁸⁷. De son côté, l'amiral Lestock fit immédiatement partir les chaloupes de l'escadre, ayant à bord cent-soixante marins armés, sous les ordres du capitaine Maisterson. Les Anglais débarquèrent sans difficulté et montèrent par un sentier abrupt sur le sommet de la pointe où ils trouvèrent la batterie abandonnée. A leur arrivée, les servants s'étaient enfuis. Le canon fut immédiatement tourné contre les troupes ennemies en retraite, puis, celles-ci s'étant retirées dans l'intérieur du pays où il semblait y avoir des rassemblements importants, les Anglais cessèrent le feu, cassèrent les tourillons de la pièce, la jetèrent ensuite avec son affût au pied de la falaise, et se rembarquèrent. Mais au lieu de retourner immédiatement à l'escadre, ils pénétrèrent dans la Laïta et remontèrent cette rivière presque jusqu'à Quimperlé sans rencontrer d'opposition. Non loin de cette ville, ils brûlèrent plusieurs navires qui se trouvaient là et ramenèrent un senau chargé de grains, un bateau de pêche et un sloop qui furent ensuite employés à faire le service entre l'escadre et la côte⁸⁸.

C'est aussi ce jour-là que M. de Kercavili, qui commandait la batterie de Locqueltas, pris de peur à la nouvelle de la descente des Anglais, fit jeter ses poudres à la mer, enclouer les canons et abandonnant son poste, se retira au Port-Louis. Cet exemple déplorable fut suivi par M. Le Gouandour qui commandait à Discot⁸⁹. Ces deux ouvrages

86. On s'embosse pour présenter le travers à l'ennemi. Pour faire croupiat, on frappe une aussière sur la chaîne de l'ancre. Cette aussière revient à bord par l'écubier d'embossage, on la garnit au cabestan et l'on vire en filant quelques brasses de chaîne, de manière que le navire soit tenu par une sorte de patte d'oie. (voy. *Manuel du Manœuvrier*, 3^e éd., Paris 1903, vol. II, p. 186).

87. Journal de bord du *Hastings*.

88. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock. — Journal de bord de la *Princessa*.

89. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*. — Lettre de M. Deschamps au Ministre de la Guerre. — D'après le récit de Des Milleries, M. Le Gouandour n'aurait abandonné Discot que le lendemain (lundi 3 octobre), ce qui est évidemment une erreur, car M. Le Gouandour chargé par M. Deschamps de porter à Paris une lettre au Ministre, quitta Port-Louis le dimanche 2 octobre à cinq heures du soir (Col. JUGE, *Les Anglais à Quiberon*, p. 8, note 16). La batterie de Discot fut donc abandonnée au plus tard ce jour-là.

qui auraient pu rendre, comme centres de résistance, de grands services à une troupe mobile bien commandée agissant sur les lignes de communication de l'armée anglaise, restèrent donc momentanément sans défenseurs, à la merci des patrouilles britanniques.

VII. — L'ultimatum anglais.

La nuit du dimanche au lundi se passa de part et d'autre sans incident. Le lundi matin, M. de Villeneuve, quittant le Port-Louis à quatre heures, arriva à Lorient à cinq heures⁹⁰. Son premier soin fut de visiter les défenses de la ville et de prendre les dispositions suivantes.

Il fit d'abord mettre le feu au village situé au delà de la chaussée du moulin et connu sous le nom de faubourg de Keroman. Les maisons dont la plupart étaient couvertes en chaume, furent vite consumées. Au coin du mur de la ville, près du moulin du Faouédic, se trouvait un endroit facilement attaquable à marée basse, car les vases y avaient « bon fond » et il était possible d'y passer en bataille sur un espace d'environ vingt toises de largeur. Sur son ordre, on garnit immédiatement cette face de troupes, puis on commença la construction d'un retranchement avec des barriques remplies de terre, retranchement que l'on conduisit jusqu'à la première maison de la ville. Dans le jardin de cette maison, qui donnait sur les vases et qui était muré « à dix toises de hauteur du rez-de-chaussée », il fit poster cent fusilliers et mettre en batterie, « dans cette partie d'épaulement », quatre pièces « chargées à cartouches ». Sur la terrasse de M. de Saint-Pierre « joignante aux magasins de la Compagnie », d'où l'on voyait à plein le camp

90. Le jour précédent, il avait sollicité de M. Deschamps la permission de venir à Lorient. Sur une réponse favorable de celui-ci, M. de Villeneuve écrivit à M. Duvelaer pour lui demander s'il jugeait sa présence nécessaire, M. Duvelaer répondit par « des remerciements obligeants » à M. de Villeneuve qui se décida à venir d'urgence.

des ennemis et qui battait à revers sur une péninsule qui vient du camp des ennemis jusqu'aux vases de la mer », il fit mettre en batterie des pièces de 24⁹¹. Une autre batterie de deux pièces du même calibre fut commencée « sur le bord d'un petit ruisseau qui coule dudit moulin du Faouédic jusqu'à la mer et par devant les magasins de la Compagnie⁹². On établit aussi des échafaudages le long des murs pour avoir deux étages de feux⁹³. Tous ces travaux furent exécutés sous la direction de M. de Tinténiac, « homme rempli de valeur et de capacité »⁹⁴.

Au camp anglais des Montagnes, les troupes avaient pris les armes au lever du jour et s'étaient rangées en bataille, celles du général O'Farell sur la lande de Lannveur face au nord, les « Royals », le régiment de Bragg et les Highlanders sur leur droite, en avant du moulin de Kerabus, face à la ville⁹⁵. Quant au général Saint-Clair, accompagné de M. Armstrong, directeur général, et du capitaine du génie Watson, il s'en était allé en personne, opérer une nouvelle reconnaissance de la place. Il ne fut pas plus inquiété par les Lorientais que ne l'avaient été ses officiers le soir précédent, et, comme les assurances qui lui avaient été déjà données, lui furent encore une fois répétées, persuadé qu'il pourrait facilement venir à bout de la ville en quelques heures de bombardement, il envoya un officier

91. Relation de M. de Villeneuve. — La maison de M. de Saint-Pierre est maintenant englobée dans les bâtiments occupés par la Direction des Travaux Hydrauliques de l'Arsenal.

92. *Ibid.* — C'est le ruisseau du Faouédic, qu'on a plus tard transformé en port de commerce. L'érection de ces batteries fut suggérée à M. de Villeneuve par M. de Saint-Pierre, ingénieur de la Compagnie et de la ville, qui dirigeait avec activité tous ces travaux; il était secondé par MM. Guillois et Vignon, architectes; à chaque batterie était préposé un capitaine de vaisseau qui la faisait exécuter en attendant qu'il pût la défendre. Les habitants et les matelots travaillaient à l'envie à préparer ces moyens de défense (MANCEL, *Chronique lorientaise*, p. 103-104).

93. Relation de Pontvallon-Hervouet.

94. Relation de M. de Villeneuve. — M. de Tinténiac entré dans la ville dès le premier jour, « a travaillé en vray soldat et fait des sorties continuelles, également que MM. de Kerenfec, Penvern, Tortay, Kermain et plusieurs autres officiers » (Relation de Montigny).

95. MAC DONALD, *Journal*.

parlementaire avec un tambour, porter aux Lorientais l'ultimatum suivant ⁹⁶.

« Monsieur, ayant reçu les ordres du roy de la Grande Bretagne mon maître de faire descente en France, j'ay trouvé à propos de débarquer l'armée britannique avant hier 22^e septembre 1746 et d'en faire avancer un corps près du port de L'Orient dans le dessein d'entrer dans la ville, et l'ayant un peu considérée de près j'ay trouvé que cette ville n'est pas en état de résister ny de soutenir un siège; c'est pourquoy je vous écris la présente lettre pour vous déclarer que si vous ne m'envoyez pas des députés avec les clefs de la ville, je la brûleray et je feray passer tous les habitants au fil de l'épée. »

Au reste, je sui

Mr., Vostre tres humble et
très o(béissant) s(erviteur)

Signé : St. CLAIR,

Lieutenant Général des armées du Roy de la Grande Bretagne
et commandant en chef des troupes du Roy en France ⁹⁷.

L'officier porteur de cette sommation, un nommé Barbot ou Barbault, aide de camp du général Saint-Clair ⁹⁸ se présenta à la petite porte de la ville demandant à parler au commandant de la place. On lui banda les yeux, on le fit entrer par la grande porte et on le conduisit devant M. de l'Hôpital ⁹⁹. Un conseil de guerre fut immédiatement convoqué, au cours duquel eurent lieu des discussions assez violentes. M. de Villeneuve voulait résister, mais la majorité se décida pour la capitulation s'il était possible d'obtenir des conditions qui ne fussent pas trop dures ¹⁰⁰. On nomma donc trois députés : M. de Boussiguel, major de l'Hôpital-Dragons, pour le Roi, M. de Godeheu pour la Compagnie

⁹⁶. MAC DONALD, *Journal*. — Rapport Saint-Clair-Lestock.

⁹⁷. Archives du Finistère, Fonds du Dresnay des Roches, Série E 238² *Marine*. — Voir aussi : ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, dont le texte contient quelques variantes insignifiantes et ajoute : « Fait au quartier général à Plemur, le 3^e octobre 1746 ».

⁹⁸. Relation de Montigny. — Le nom n'est probablement pas orthographié correctement, mais il n'est donné par aucune relation anglaise. S'agirait-il du major Bagshaw ?

⁹⁹. Relation de Barbarin. — Dans sa relation, M. de Villeneuve parle comme si ce fut lui et non M. de l'Hôpital qui reçut le parlementaire anglais.

¹⁰⁰. Relation de Villeneuve.

des Indes et M. de Montigny, procureur du roi et subdélégué pour les habitants. Ces messieurs se rendirent au camp anglais, mais le général Saint-Clair était absent; ils furent reçus par le major général. Celui-ci les pria de vouloir bien revenir le lendemain, à sept heures du matin, et on convint d'une suspension d'armes pendant ce temps »¹⁰¹. Quand les députés furent rentrés en ville, M. de l'Hôpital fit défendre à tous les postes de tirer sur l'ennemi¹⁰² sous peine de mort¹⁰³, quand bien même on le verrait à portée de mousquet.

La raison pour laquelle les députés lorientais n'avaient pas rencontré le général Saint-Clair au camp des Montagnes, était que celui-ci, une fois son ultimatum envoyé à Lorient, s'était immédiatement rendu à la côte du Loc en compagnie du général O'Farell, du directeur général Armstrong et de l'officier du génie Watson¹⁰⁴. Il désirait en effet découvrir une route plus courte que celle suivie par sa colonne le jour précédent et se concerter avec l'amiral Lestock sur les moyens à employer pour amener l'artillerie de siège devant Lorient, car les paysans des environs ayant fait disparaître tous les chevaux, on ne pouvait compter sur ce moyen de traction.

Les officiers anglais découvrirent, d'après Hume, un chemin qui, bien que moins long, représentait encore un parcours de dix milles (environ seize kilomètres). Cette nouvelle route en meilleur état que la précédente, fut cependant peu après rendue impraticable par la pluie qui ne cessa de tomber pendant la durée du siège¹⁰⁵.

En arrivant à la plage, le général Saint-Clair rencontra le capitaine d'artillerie Chalmers et lui demanda de l'accom-

101. Relation de Montigny.

102. Relation de Barbarin.

103. Relation Pontvallon-Hervouet.

104. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

105. BURTON, *Life of David Hume*, vol. i, p. 451. — Il doit s'agir de la route passant par Kervergant.

pagner sur le navire amiral *Princessa*, à bord duquel se tint un conseil de guerre.

Etaient présents : l'amiral Lestock, le général Saint-Clair, le brigadier général O'Farell et le commodore Cotes.

Les officiers du génie et de l'artillerie furent appelés et interrogés sur ce qu'ils pensaient de la force de la place.

Le directeur général Armstrong et le capitaine Watson répondirent que les défenses du corps de place n'avaient aucune valeur. Elles se composaient seulement d'un mur assez mince percé de meurtrières et sans fossé. Il leur fut ensuite demandé s'ils croyaient possible de brûler la ville ou de faire brèche dans la muraille; quelle artillerie serait nécessaire et combien de temps réclameraient selon eux pareilles opérations. Ils répondirent qu'avec deux canons de 12 livres et un mortier de 10 pouces mis en position sur l'emplacement qu'ils avaient choisi pour y construire une batterie, ils s'engageaient soit à faire brèche, soit, avec des carcasses des bombes et des boulets rouges, à réduire la ville en cendres dans les vingt-quatre heures. Le capitaine d'artillerie Chalmers qui n'avait pas encore vu les défenses de la ville, exprima la même opinion, à la condition toutefois que la batterie fût placée à distance convenable ¹⁰⁶.

L'attaque ayant été résolue à l'unanimité, le commodore Cotes reçut de l'amiral l'ordre de débarquer l'artillerie et ce que réclameraient les officiers du génie. Il lui fut recommandé d'apporter à l'exécution de cet ordre toute la promp-

106. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock. — Voici, à titre de renseignement, quelles étaient les portées des pièces du calibre mentionné ci-dessus :

Pièces en bronze de 12 livres de balle.

POUDRE	ÉLEVATION	PREMIER CONTACT DU BOULET	PORTÉE AVEC ÉLEVATION EXTRÊME
8 onces.	8°	781 yards.	800 à 1.200 yards.
12 onces.	7°	1.020 yards.	1.100 à 1.300 yards.
1 lb, 8 oz.	7°	1.300 yards.	1.400 à 1.600 yards.

Mortiers de 10 pouces en bronze : Portée extrême, 1.211 yards.

Mortiers de 10 pouces en fer : Portée extrême, 2.536 yards.

(Communiqué par le brigadier général W. Evans, secrétaire de la *Royal Artillery Institution*, Arsenal de Woolwich.)

titude possible, afin de pouvoir le lendemain faire traîner les canons par les marins jusqu'au camp des Montagnes. En même temps, il fut ordonné au colonel Holmes, qui commandait les soldats de marine, de laisser cent hommes sur la côte et avec le reste de sa troupe de rejoindre le corps expéditionnaire, en amenant avec lui trois pièces de campagne de 3 livres de balle¹⁰⁷. Cette troupe, avec son artillerie, atteignit le moulin de Kerabus vers midi¹⁰⁸. Les cent soldats laissés en arrière, joints à une vingtaine d'hommes sous le commandement du lieutenant Osborne, furent chargés de garder le reste des canons de campagne, en position dans un retranchement élevé sur la hauteur de Cleach¹⁰⁹.

Le conseil de guerre terminé, le général Saint-Clair, accompagné du brigadier O'Farell, rentra à Plœmeur où il apprit de l'officier envoyé en parlementaire à Lorient, que les députés de cette ville le rencontreraient le lendemain matin au moulin de Kerabus. Vers trois heures de l'après-midi, les troupes rangées en bataille sur la lande de Lannueur, reçurent l'ordre de rentrer au cantonnement, mais d'être de nouveau sous les armes à la même place le lendemain à sept heures. Les Highlanders prirent possession de quelques maisons plus rapprochées de Lorient d'un demi-mille¹¹⁰ que les positions occupées par les autres régiments¹¹¹.

Le reste de la journée avait été employé par les Lorientais à perfectionner leurs moyens de défense. De nombreux renforts avaient aussi pénétré en ville; à midi était arrivé M. d'Heudicourt, puis deux compagnies de son régiment, une du régiment de l'Hôpital-dragons et M. de la Beraye, capitaine général de la garde-côte. Un détachement des

107. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

108. MAC DONALD, *Journal*.

109. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 15, col. 2. — Les restes de ce retranchement se voyaient encore il y a quelques années (communiqué par le colonel LE GOÏC).

110. Environ huit cents mètres.

111. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

milices de Vannes venant du Port-Louis, avait passé à Lorient dans l'après-midi. Il fut immédiatement posté dans l'enclos près de la boulangerie où il demeura sous la pluie le reste de la journée et la nuit suivante, « sans aucun rafraîchissement » ¹¹². Le commandant, M. le comte de Rochefort, donna l'exemple en partageant le sort de ses hommes ¹¹³. Le soir du même jour, M. de Kercavily ayant été renvoyé à Locqueltas par M. Deschamps, afin de réoccuper la batterie, « fit éprouver quelques canons qui se trouvoient en état et fit faire une décharge de mousqueterie pour vider les armes et les faire charger de frais. Mais la citadelle du Port-Louis qui n'étoit point avertie, croyant que le fort étoit attaqué, envoya deux boulets qui ne firent heureusement d'autre mal que de blesser un soldat au bras » ¹¹⁴. M. Deschamps étoit d'ailleurs si peu satisfait de la conduite de MM. de Kercavily et Le Gouandour, qu'il pria M. de Ravenel de leur retirer leur commandement. Celui-ci fut donc confié à deux enseignes de vaisseau « très sûrs et très bons », MM. de Kervasdoué et de Saint-Paul, auxquels on adjoignit huit cents hommes pour remettre les ouvrages en état ¹¹⁵.

VIII. — Affaire de Guidel.

Pendant que devant Lorient tout restait calme, une troupe de trois à quatre cents paysans se présenta vers quatre heures de l'après-midi devant Guidel et donna de toutes

112. Relations de Barbarin et de Pontvallon-Hervouet.

113. *Journal d'un Milicien de Vannes*. — D'après la relation de Pontvallon-Hervouet, ceci ne se serait passé que le lendemain 4 octobre, de neuf heures à onze heures du soir.

114. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*. — La citadelle du Port-Louis n'avait que dix-huit canons en batterie lors de l'attaque des Anglais. M. Deschamps s'occupa d'en placer d'autres en position, mais le nombre n'en est pas donné. Il fit aussi barrer l'entrée de la rade avec des cables pour empêcher la flotte anglaise de forcer la passe (voy. ANNEIX DES MILLERIES, *loc. cit.* et *Lettre de M. Deschamps au Ministre*).

115. *Lettre de M. Deschamps au Ministre de la Guerre*. — M. de Kervasdoué prit le commandement du fort de Locqueltas et M. de Saint-Paul eut celui de Discot (Lettre de M. de Ravenel à M. de Maurepas, datée du Port-Louis, le 19 octobre 1746).

parts l'assaut au village. Le capitaine Edmonston résista de son mieux et réussit à empêcher ses ennemis de mettre le feu avec des fascines¹¹⁶. Les paysans continuèrent à tirer pendant toute la nuit et renouvelèrent leurs attaques, s'efforçant surtout de renverser le mur du presbytère et d'arriver jusqu'à l'habitation. Le feu des Anglais les fit y renoncer, mais ils continuèrent à tirer quoique moins violemment, jusqu'à sept heures le mardi matin. La partie la plus chaude de l'action ne dura que quatre heures. Dans toute cette affaire, les Anglais n'avouèrent qu'un homme tué et trois ou quatre blessés. Ils attribuèrent ces pertes légères au soin qu'avait eu le capitaine Edmonston de se barricader en prévision d'une attaque, de sorte que ses hommes étaient à couvert. Les pertes des paysans, toujours d'après les Anglais, étaient incertaines. Ils abandonnèrent sur le terrain six ou sept tués ainsi qu'un homme dangereusement blessé qui fut transporté dans l'église pour y être pansé.

Ce fut le mardi, à deux heures du matin, que les premières nouvelles de cette affaire parvinrent au général Saint-Clair, mais celui-ci, jugeant qu'il s'agissait seulement d'une escarmouche, n'y prêta aucune attention. Un peu plus tard, à sept heures du matin, les troupes étaient encore une fois sous les armes, rangées en bataille sur la lande de Lann-Veur et devant le moulin de Kerabus. Sans doute, de nouveaux émissaires avaient rejoint le général, car à huit heures, quand il passa les troupes en revue, il ordonna aux trois compagnies de grenadiers des régiments de Harrison, Richbell et Frampton de marcher sur Guidel, sous les ordres du colonel Cotes, afin de dégager le capitaine Edmonston, de faire évacuer ce poste qui n'était plus nécessaire à la sûreté des communications entre l'armée et la flotte, et de trans-

116. Le capitaine Edmonston envoya immédiatement un Highlander déguisé avec des vêtements de paysan, trouver le colonel Holmes; ensuite, il en expédia un second, puis un troisième pour lui faire connaître la situation (MAC DONALD, *Journal*). D'après le récit dont s'est servi Mancel, les Anglais auraient été refoulés dans l'église et ne durent leur salut qu'au refus des paysans de brûler l'édifice (MANCÉL, *Chronique lorientaise*, p. 108).

porter les blessés à la côte. Il persistait pourtant dans son opinion que ce n'était qu'une fausse alarme. Ces troupes partirent immédiatement et arrivèrent en vue de Guidel vers midi. En approchant, les Anglais firent jouer les tambours pour annoncer leur venue, mais ils ne rencontrèrent aucune résistance, car les assaillants s'étaient évanouis.

Comme il fallait des chariots pour procéder à l'évacuation du bourg, les Anglais y demeurèrent jusqu'à trois heures et demie, puis le matériel nécessaire étant arrivé, ils se mirent en route, avec armes et bagages, pour la côte qu'ils atteignirent avant que la nuit ne fût complètement tombée. Les blessés furent aussitôt transportés à bord des navires de l'escadre, la petite colonne de secours reçut trois jours de pain et de fromage par homme et, après être restée sous les armes jusqu'à dix heures et demie du soir, elle se remit en route avec l'intention d'atteindre Plœmeur. Les Anglais marchèrent pendant trois heures sous la pluie, en suivant des chemins détremés, mais s'apercevant enfin qu'ils s'étaient égarés, ils renoncèrent à gagner Plœmeur et s'établirent pour le reste de la nuit dans un village abandonné dont le nom n'est pas cité. Le lendemain mercredi, à l'aube, la colonne repartit pour Plœmeur d'où elle rejoignit le corps expéditionnaire à Kerabus et à Lann-Veur¹¹⁷.

IX. — Négociations.

Nous avons laissé le général Saint-Clair au moment où, le mardi matin 4 octobre, il venait d'expédier trois compagnies au secours du capitaine Edmonston à Guidel. Pendant que cette petite colonne accomplissait la mission racontée plus haut, les députés de la ville¹¹⁸ arrivèrent au camp anglais sous la protection du drapeau blanc et ils furent aussitôt amenés au général qui les reçut à la tête de son

117. MAC DONALD, *Journal*.

118. C'étaient les mêmes députés que la veille (voy. *Relation de Montigny*).

armée. Comme ils faisaient remarquer que chacun d'eux était chargé de discuter des conditions particulières pour le corps qu'il représentait, le général répondit ne pouvoir traiter qu'avec l'officier commandant la place au nom de Sa Majesté Très Chrétienne et, qu'en conséquence, il ne recevrait que les propositions présentées par cet officier. M. de Boussiguel lui remit donc les articles de capitulation suivants.

ARTICLES PROPOSÉS DE LA PART DES TROUPES DE SA MAJESTÉ ACTUELLEMENT A L'ORIENT TANT TROUPES RÉGLÉES QUE TROUPES GARDES-CÔTES ET MILICES BOURGEOISES.

I. — Il sera accordé aux dites troupes la liberté de se retirer où bon leur semblera par le chemin qu'il leur sera le plus convenable. Et, à cet effet, il leur sera délivré des passeports de sécurité pour la durée de quatre jours en cas de rencontre des troupes de Sa Majesté Britannique.

II. — Ces troupes sortiront de la ville de Lorient avec armes, chevaux, bagages, tambours battans, drapeaux déployés, mèche allumée, et tous les honneurs de la guerre; avec des chariots si elles en ont besoin.

III. — A l'égard des troupes gardes-côtes et milices bourgeoises, il leur sera également accordé de se retirer dans leurs villages et paroisses, campagne; ou enfin où bon leur semblera avec la même sécurité ¹¹⁹.

Se fiant aux promesses des officiers du génie de faire brèche ou de réduire la ville en cendres dans les vingt-quatre heures, le général anglais déclara que ces propositions lui semblaient déraisonnables. Il fit remarquer au parlementaire que le Roi de France avait exigé la reddition sans condition des villes de Flandre, Gand et Bruges, et que, par conséquent, il ne pouvait offrir à Lorient qu'un traitement identique ¹²⁰. Il ne consentirait donc à d'autres termes que la reddition à discrétion au Roi de Grande-Bretagne, son

¹¹⁹. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

¹²⁰. MAC DONALD, *Journal*. — Voir aussi : P. DIVERREZ, *Le siège de Lorient*, p. 14, col. 2.

maître ¹²¹. La ville aurait à payer une contribution de guerre de deux millions de livres, les troupes régulières et la garde-côtes seraient prisonnières de guerre, enfin la ville serait pillée pendant quatre heures ¹²².

M. de Godeheu semblait prêt à tout accepter, sauf les quatre heures de pillage ¹²³. Il offrit, dit-on, deux millions cinq cent mille livres de contribution et l'ouverture de la ville au général Saint-Clair, « à la condition qu'il n'y ferait aucun degast non plus que dans le port, et que tout resterait dans le même état, quand même le Roy la reprenant, ils seroient obligés de l'évacuer » ¹²⁴. Le général refusa.

M. de Boussiguel se plaignit que les termes des Anglais étaient très durs et qu'il n'avait pas le pouvoir de les accepter, mais qu'il les ferait connaître au gouverneur et rapporterait le soir même la réponse de ce dernier au commandant en chef des forces anglaises ¹²⁵. Le général lui répondit qu'il ne pouvait accorder qu'un délai de trois heures et que si, au bout de ce temps, la ville ne capitulait pas et « qu'on lui donnait la peine de faire tirer le canon, il mettrait tout à feu et à sang » ¹²⁶.

Les députés s'en revinrent à Lorient et aussitôt leur arrivée, se tint un conseil de guerre « des officiers de troupe, de la noblesse et des magistrats où assista M. de Ville-neuve » ¹²⁷. Après discussion, les conditions anglaises furent repoussées. Il fut décidé que la ville se défendrait jusqu'à la dernière extrémité et qu'on disputerait pied à pied le terrain à l'ennemi.

M. de Boussiguel retourna donc au camp anglais et au nom du gouverneur, répondit au général Saint-Clair que ses conditions étant trop dures, la ville avait décidé de

121. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

122. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 28, col. 1.

123. Relation de Barachin.

124. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*.

125. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

126. Relation anonyme de la Section Technique du Génie.

127. Relation anonyme de la Section Technique du Génie.

résister à moins que les premières propositions lorientaises ne fussent acceptées. Le général ayant refusé de rien modifier et conclu qu'il aurait « le plaisir de donner à souper à ces Messieurs le lendemain à Lorient »¹²⁸, M. de Boussiguel prit le parti de se retirer. Les régiments anglais qui étaient restés toute la journée sous les armes, furent renvoyés dans leurs cantonnements et seuls les piquets reçurent l'ordre de camper au moulin¹²⁹.

Pendant que ces négociations suivaient leur cours, quelques déserteurs étaient entrés en ville. C'étaient, a-t-on dit, des cavaliers du régiment de Fitz James faits prisonniers en Ecosse. Ils auraient été conduits à la citadelle du Port-Louis et auraient révélé la force réelle des assaillants que les Lorientais s'exagéraient grandement. Ceci aurait poussé les habitants à résister aux prétentions de leurs ennemis¹³⁰.

M. de Volvire était arrivé du Port-Louis vers midi, accompagné de M. Fontfaye, lieutenant général d'artillerie. Aussitôt à Lorient, il visita les postes, les dispositions prises¹³¹, donna les ordres nécessaires pour qu'il fût pro-

128. Relation de Barbarin.

129. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

130. *Relations de D. Hume et d'Anneix des Milleries*. — Il se peut en effet que des partisans de Charles Stuart faits prisonniers en Ecosse, aient été incorporés de force dans les régiments anglais. On sait que la bataille de Culloden qui mit fin à l'insurrection jacobite, fut livrée en avril 1746. — La relation de Barbarin dit que « dans l'après-midi on fit une sortie d'environ cent cinquante paysans soutenus des grenadiers de Bessan et d'une compagnie de dragons à pied; il y eut une légère escarmouche dans laquelle nous perdîmes trois hommes et les Anglais vingt. L'action eût été plus vive si les paysans qui tournèrent le dos n'eussent pas forcé les dragons et les grenadiers de rentrer en bon ordre dans la ville ». Les relations officielles anglaises ne signalent rien de semblable et il se pourrait que cette sortie ne se soit réellement produite que le jour suivant. D'après le *Journal du Milicien de Vannes*, les Anglais profitèrent de la suspension d'armes pour venir occuper le bois de Keroman. Les relations officielles anglaises disent que cette occupation n'eut lieu que le lendemain, mais quelques patrouilles anglaises poussèrent peut-être jusque-là. Serait-ce contre elles que fut dirigée la sortie dont parle la relation de Barbarin ?

131. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*. — *Lettre de M. de Villeneuve*. Selon Pontvallou-Hervouet, M. de Volvire arriva au Port-Louis le lundi 3 et se rendit à Lorient le même jour vers six heures du soir, mais les autres relations, spécialement celle de M. de Villeneuve, le contredisent formellement.

cédé au dégagement des abords de la place¹³², puis tint un conseil de guerre¹³³.

Ce fut dans le courant de cette journée que M. de Villeneuve élabora un plan d'attaque. Il pensait sortir de la place avec sept cents paysans après avoir garni les remparts de cavalerie, d'infanterie et de dragons. « Je comptais, dit-il, joindre à ces sept cents paysans, deux cents dragons pour leur prêcher d'exemple et ensuite distribuer ma cavalerie et mes dragons dans les intervalles ». Comme on lui avait assuré qu'il se trouvait deux mille hommes à Quimperlé, il écrivit à leur chef de les faire marcher sur Guidel pour couper les communications ennemies¹³⁴. Le commandant de ces troupes devait attaquer les Anglais s'il le croyait praticable, dans le cas contraire il occuperait les positions les plus avantageuses pour venir au devant de M. de Villeneuve « quand il entendrait son feu ». M. de Villeneuve écrivit aussi à M. Deschamps, au Port-Louis, pour lui demander de faire marcher contre Plœmeur les douze à quinze cents hommes qu'il avait de disponible. Le signal de l'attaque serait donné par « trois coups de canon de la patache de la Compagnie ». Les troupes qui sortiraient de Lorient devaient attaquer sur la droite, en formant « une demi-potence avec les troupes de la place »¹³⁵. Ceci semble indi-

132. *Archives du Port de Lorient*, Série IP2, liasse 48, pièce 18 : « 4 8bre 1746. » Nous commandant pour le Roy dans la province de Bretagne, attendu » l'approche de l'ennemi sur la ville de Lorient et le danger pressant dont » cette ville est menacée, ordonnons au Sr de Saint-Pierre, Ingénieur du Roy » et de la Compagnie des Indes, de brûler et faire abatre [sic] les maisons » qui sont au dehors de la ville de Lorient à 4 ou 500 toises dans tout » l'arrondissement pour mieux découvrir l'ennemy. Le Sr de Saint-Pierre » fera aussi raser les fossés et abatre les bois qui se trouvent dans le même » arrondissement et aura attention de faire prendre les bois et fers provenant » de la démolition des dites maisons et des abatis d'arbres pour servir tant » aux chevaux de frise qu'aux autres ouvrages ordonnés pour la deffence de » la ville de Lorient. — Fait à Lorient, le 4 8bre 1746 et signé : M. le comte de » Volvire ».

133. *Relation de Montigny*. — L'auteur ajoute : « Je n'y fus point appelé ni dans aucun autre depuis ».

134. Il ignorait encore sans doute la tentative du soir précédent, tentative exécutée peut-être par les milices de Quimperlé.

135. Lettre de M. de Villeneuve au Ministre de la Guerre. — Il ajoute qu'il avait fait se concentrer à Pont-Scorff toutes les troupes qui arrivaient de

quer que la petite colonne commandée par M. de Villeneuve, contournerait l'étang du Faouédic et attaquerait les Anglais par Merville et Kerfontaniou. Le plan était donc préparé pour n'être mis à exécution que quand l'ennemi serait établi sous les murs de la ville.

Dans la soirée, M. Deschamps, voulant avoir des renseignements sur les forces anglaises, fit passer au Kernevel un détachement de quatorze cents hommes, gardes-côtes, milices et détachements de paroisses, sous le commandement de M. de Penhouët¹³⁶. Cette troupe s'avança sans être découverte jusqu'à une chapelle située à cinq cents pas de Plœmeur¹³⁷, mais l'indiscipline qui régnait parmi les milices fit que quelques coups de fusil furent tirés malgré les ordres donnés. Cette mousqueterie donna l'éveil aux Anglais qui se mirent à sonner le tocsin. M. de Penhouët avait compté surprendre l'ennemi faire quelques prisonniers et se retirer ensuite sur Locquetas, mais se voyant découvert, il battit en retraite avec sa troupe qu'il ramena sans avoir subi une seule perte¹³⁸.

Les Lorientais passèrent la nuit sur le qui-vive et il y eut nombre de fausses alertes, car on craignait une surprise¹³⁹. Il paraîtrait même, que sur les minuit, Messieurs les directeurs de la Compagnie pris de peur, « décampèrent avec

Quimper, de Quimperlé et d'Audierne, puis qu'il leur avait donné l'ordre de venir occuper Queven. Elles étaient commandées par le comte de Kersalo (MANCEL, *Chronique Lorientaise*, p. 104).

136. Lettre de M. Deschamps au Ministre de la Guerre.

137. Sans doute la chapelle Sainte-Anne. Celle de la Vraie-Croix est trop éloignée pour qu'il puisse s'agir d'elle.

138. Lettre de M. Deschamps au Ministre de la Guerre. — ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*. — Cette dernière relation place l'épisode au jeudi matin 6 octobre. Il se serait donc produit dans la nuit du mercredi au jeudi, mais il eut lieu avant l'attaque de la garnison de Port-Louis conduite par M. de Fontfaye. Des Milleries parle bien de cette attaque le jeudi après-midi, mais les relations officielles anglaises qui, au point de vue chronologique semblent des guides plus sûrs, disent formellement qu'elle eut lieu le mercredi après-midi. La reconnaissance de M. de Penhouët se fit donc dans la soirée puisqu'il en revint à minuit, peut-être dans celle du lundi, mais au plus tard dans celle du mardi.

139. Relation de Barbarin.

femme et enfants », emportant avec eux, à Vannes, le trésor de la dite Compagnie qui s'élevait à 3.700.000 livres, et que depuis ce moment on ne les revit plus jusqu'à la levée du siège ¹⁴⁰.

A leur base du Loc, les Anglais s'étaient occupés toute la journée du débarquement et du transport de leur artillerie de siège. La veille au soir, un lieutenant fourni par chaque navire de l'escadre avec un certain nombre d'hommes prélevés eux aussi sur chacun des bâtiments, s'étaient employés à bord des transports sur lesquels était embarquée l'artillerie, à tout préparer pendant la nuit, de façon à pouvoir mettre à terre dès le lendemain matin deux canons de 12 livres de balle et le mortier avec les approvisionnements demandés par le général en chef. Au lever du jour, le mardi 4 octobre, deux cents hommes de renfort avec leurs officiers, sous le commandement du commodore Cotes, opérèrent le débarquement et amenèrent les pièces sur le haut d'une colline prêtes à être transportées au camp devant Lorient, par un plus grand nombre d'hommes commandés de service dans ce but. Le transport commença dans la journée sous les ordres du capitaine Knight. Les canons traînés à bras d'hommes par trois cents marins, n'avancèrent qu'avec difficulté par des chemins défoncés, et ce fut seulement le lendemain mercredi 5 octobre, qu'ils arrivèrent à destination.

Après la rupture des négociations, le général Saint-Clair, voulant hâter l'arrivée de l'artillerie, se rendit à la côte dans la soirée et envoya un aide de camp à l'amiral Lestock pour lui demander de faire débarquer immédiatement deux nouvelles pièces de 12 livres de balle avec les approvisionnements et munitions portés sur la liste que le directeur général Armstrong avait fait remettre au commissaire du train et de

140. Relations de Barachin et de De Luynes. — Une relation anonyme dit que les deux fuyards furent MM. Dantard et Montaran (Archives du Finistère, *Relation anonyme*, Fonds du Dresnay des Roches, Série E. 238², *Marine*).

les expédier devant Lorient avec toute la diligence possible. Puis il revint au camp des Montagnes.

En conséquence, chaque navire de l'escadre fournit encore un lieutenant avec un nombre suffisant de marins, et tous ces hommes passèrent la nuit à charger canons, stores et munitions sur les embarcations de la flotte, afin de les conduire à terre. Cette opération fut effectuée de bonne heure le mercredi matin 5 octobre et les pièces traînées sur la colline par une autre troupe de marins commandée par le capitaine Pritchard. Ensuite, comme les marins employés au trainage du premier groupe d'artillerie n'étaient pas encore rentrés, une nouvelle troupe sous les ordres du capitaine Upton fut commandée de service pour amener les deux pièces devant Lorient. Pour cette raison, il se trouva que de chaque navire sur rade plus d'un tiers de l'équipage était absent, ainsi que les soldats de marine et les équipages des chaloupes continuellement occupées à faire le va-et-vient entre la flotte et la terre¹⁴¹. Pareille situation ne laissa pas d'inquiéter sérieusement l'amiral Lestock qui craignait de ne pas avoir assez d'hommes à bord pour assurer la sécurité de ses navires si le vent se mettait à souffler.

X. — Attaque par la garnison du Port-Louis.

Le mercredi matin, 5 octobre, une rumeur se répandit que des vaisseaux anglais avaient débarqué ou cherchaient à débarquer des troupes du côté de Rhuys ou de Locmariaquer¹⁴². M. Deschamps venait d'en être prévenu à deux heures du matin par un courrier que lui avait expédié M. de Sénant, président et sénéchal de Vannes¹⁴³.

141. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

142. Lettre de M. de Villeneuve; *Journal d'un Milicien de Vannes; Relations de Barbarin et de Pontvallon-Hervouet*. — Ces navires étaient l'*Exeter*, le *Pool*, le *Tavistock* et le *Royal-George*, sous les ordres du capitaine Lake, que l'amiral Lestock avait envoyé croiser dans la baie de Quiberon.

143. *Relation de M. Deschamps*.

Cette nouvelle décida M. de Volvire à rentrer au Port-Louis. Il quitta donc Lorient vers six heures du matin, ramenant avec lui la compagnie franche de Vannes qu'il renvoya vers sept heures sur Landévant¹⁴⁴. Mais avant son départ, il avait donné à M. de Saint-Pierre un nouvel ordre concernant la destruction du bois taillis du Faouédic, s'étendant du Blanc à la lagune de l'Hôpital¹⁴⁵. Cette destruction fut effectuée le jour même.

Chez les Anglais, les troupes avaient, pendant la soirée de la veille, préparé des fascines en vue de la construction d'une batterie, et la nuit s'était passée sans incident. Le mercredi matin de bonne heure, le général Saint-Clair fut rejoint par les troupes du colonel Cotes¹⁴⁶. Celui-ci, on s'en souvient, avait été expédié au secours du capitaine Edmonston, à Guidel, et après l'évacuation du bourg, avait accompagné cet officier et sa petite troupe jusqu'à la base anglaise sur la côte, puis au retour, s'était égaré et avait passé la nuit dans un village abandonné. Le général Saint-Clair ayant donc maintenant ses troupes au complet, donna l'ordre du départ et le corps expéditionnaire se rapprocha de Lorient par Kerilio¹⁴⁷ et Kerivalan pour venir s'établir

144. *Relations de M. Deschamps, de M. de Montigny, Journal d'un Milicien de Vannes.* — Ce dernier ajoute : « Le véritable motif c'est que cette compagnie était composée de plusieurs gentilshommes qu'on n'aurait pu s'empêcher d'admettre au conseil de guerre et dont on pensait avec justice que les avis n'auraient pas été favorables au projet que l'on avait formé depuis longtemps ». C'est-à-dire, au projet de capituler.

145. Voici le texte de cet ordre :

« Nous commandant pour le Roy dans la ville de Lorient, vu la nécessité » indispensable d'ôter à l'ennemi tout l'avantage qu'il pourrait tirer du petit » bois situé sur la petite hauteur du faouedic où il pourrait se loger pour » attaquer, battre et bombarder la ville et Port de Lorient, Nous prions Mrs. de » Morogue, cap^{ne} de Veau du Roy et directeur de l'artillerie et de St-Pierre, » ingénieur de la Marine du Roy de faire abatre dans l'instant avec des char- » pentiers du port tout ledit bois tant pour faire des palissades pour la deffense » des portes de la ville que pour faire des fascines pour les Epaulements des » Bateriaes. A Lorient le 5 octobre 1746, et signé : M. le Comte de Volvire. » (*Archives du Port de Lorient*, Série I P², Liasse 48, pièce 18).

146. MAC DONALD, *Journal*.

147. Village appelé sur la carte d'Etat-Major : Quehello-Sachoy. J'ai adopté la forme *Kerilio* parce qu'elle est donnée sur une carte de l'époque. *Quehello* ferait plutôt supposer qu'il faut corriger en *Kerhelio* pour un plus ancien *Kerhaellou*.

à une demi-portée de canon de la ville¹⁴⁸, sur un front s'étendant de Kerfontaniou à Kergroise¹⁴⁹. D'après la lettre d'un soldat anglais, ce mouvement s'opéra sous le feu violent de l'artillerie de la place¹⁵⁰, mais s'il n'y a pas là d'exagération, il est probable que cette canonnade ne causa guère de pertes aux Anglais. Aussitôt arrivés, sur l'ordre du général, ils établirent leur camp près du village de Kerhole, à peu près sur l'emplacement actuel du quartier Frébault.

Il semble qu'alors M. de Villeneuve ait voulu mettre son plan à exécution et faire la sortie qu'il avait projetée. Le signal convenu fut même donné de la patache de la Compagnie, car les Anglais déclarèrent que vers neuf heures du matin, au moment où ils approchaient de la ville, ils entendirent deux coups de canon qu'ils prirent pour des signaux¹⁵¹. Ils aperçurent alors une troupe considérable avec des drapeaux¹⁵², troupe qu'ils supposèrent avoir été transportée du Port-Louis, et qui se glissait le long de la côte avec l'intention évidente de couper les communications entre le corps expéditionnaire anglais et sa base du Loc¹⁵³. Mais si du Port-Louis on répondit à l'appel, à Lorient M. de Villeneuve fut impuissant. Quand il essaya de sortir, on lui représenta « que c'était vouloir sacrifier les troupes du Roy ». Il regarda, dit-il, ce raisonnement « comme un demi-refus qui tendaient à une désobéissance totale », ce qui l'obligea à faire rentrer sa petite colonne. Il expédia aussitôt M. de Boussiguel à M. de Volvire au Port-Louis pour le

148. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock. — P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 9, col. 2.

149. Colonel LE GOÏC, *Nouvelliste du Morbihan*, 23 avril 1927. — Pendant leur séjour devant Lorient, les Anglais venaient puiser de l'eau à une fontaine dite : Fontaine des Anglais, située entre Kerhole et Kerivalan, au bord de la route actuelle de Lorient à Larmor. D'après le Ms. d'extraits des archives de Plœmeur, un habitant de cette paroisse ayant trouvé un Anglais en train de boire à la fontaine, l'y noya et « c'est de là que le nom de Fontaine des Anglois lui vient ».

150. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 14, col. 2.

151. *Ibid.* — Remarquer cependant que le signal devait être, d'après M. de Villeneuve, trois coups de canon et non deux.

152. Son effectif est estimé à 1.000 hommes environ par le major Mac Donald.

153. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

mettre au courant de la situation et le prévenir que la ville cherchait à capituler. Presque au même moment les clameurs recommencèrent : les uns disant qu'il fallait attaquer, les autres qu'il fallait évacuer ¹⁵⁴. Quoi qu'il en soit, le temps se passa en discussions et en disputes.

Les troupes du Port-Louis qui s'avançaient contre les Anglais étaient commandées par M. de Fontfaye, lieutenant-général d'artillerie. Cet officier, arrivé en même temps que M. de Volvire, était allé à Lorient où il avait entendu de nombreuses plaintes contre la pusillanimité des milices et de la garde-côtes. Ne pouvant y croire, il s'était offert à M. Deschamps pour conduire l'attaque projetée contre Plœmeur, ce qui avait été accepté ¹⁵⁵. La colonne avait été débarquée au Kernevel et se mettait en marche sur Plœmeur quand elle avait été découverte par les Anglais qui venaient d'arriver à Keroman ¹⁵⁶. La menace était sérieuse, car, d'une part, cette colonne pouvait avoir l'intention d'aller attaquer la base du Loc et le parc d'artillerie des ennemis, d'autre part, elle pouvait surprendre et enlever le convoi, alors en route sans protection, qui amenait devant Lorient les canons sur lesquels on comptait pour réduire la ville. Il fallait donc arrêter ce mouvement d'urgence. A cet effet, Saint-Clair détacha le général O'Farell avec les régiments de Harrison et de Bragg, les grenadiers des « Royals » et des Highlanders et une pièce de campagne, pour l'envoyer protéger la base du Loc ¹⁵⁷. Puis il prit avec les troupes qui lui res-

154. Lettre de M. de Villeneuve.

155. Lettre de M. de Fontfaye au Ministre de la Guerre (Archives historiques de la Guerre, vol. 3188, p. 90). — Même difficulté à dater cet événement que pour l'attaque de Guidel. Le seul témoin oculaire du côté français qui en ait conservé le souvenir est M. de Fontfaye, mais il ne donne aucune date. D'après le *Journal* de Anneix des Milleries, l'affaire se passa le jeudi 6 octobre, mais il n'était pas à Lorient au moment de cette tentative et peut fort bien se tromper. Or le récit britannique est formel. Les troupes du Port-Louis furent aperçues au moment où Saint-Clair arrivait à Keroman. Pour cette raison, il semble bien qu'il faille adopter la date anglaise et placer l'opération dans la matinée du mercredi 5 octobre.

156. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

157. MAC DONALD, *Journal*.

taient des dispositions qui ne sont indiquées dans aucune relation. Il est vraisemblable de supposer qu'il fit marcher par Plœmeur un corps de troupes à la rencontre des milices, car celles-ci, prises de panique à la vue des Anglais, se débandèrent¹⁵⁸.

O'Farell de son côté s'était mis en marche avec ses troupes, mais en arrivant aux moulins de Cleach il y laissa les Harrison, leurs grenadiers et les Bragg, ainsi que la pièce de canon, car ces troupes étaient fatiguées, puis, avec les grenadiers des Bragg, des « Royals » et des Highlanders, il poussa jusqu'à la côte où cette force resta sous les armes pendant environ une heure, au bout de laquelle, l'ennemi ne se montrant pas, il reprit la route de Plœmeur où il arriva avant la nuit. Régiments et grenadiers prirent alors position dans le cimetière du bourg, mais, la déroute des milices ayant écarté tout danger, le général Saint-Clair

158. Lettre de M. de Fontfaye au Ministre de la Guerre (Archives historiques de la Guerre, vol. 3188, p. 90). — ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*. — Il est impossible de savoir où eut lieu cette rencontre entre les troupes anglaises et les milices. Une tradition locale raconte qu'un combat fut livré aux environs de la chapelle de la Vraie-Croix, au cours duquel fut tué un certain Guegan, milicien de Plouhinec. Ce Guegan aurait été enterré près de la chapelle, au pignon donnant sur le levant; une brousse d'épines blanches marquerait sa tombe (D'après un Ms. d'extraits des Archives de Plœmeur, communiqué par M. l'abbé LE CAM). Il s'agit peut-être d'un autre épisode, car ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 426), dit que les milices s'avancèrent seulement « jusqu'au moulin qui se trouve sur la route de Plœmeur et ne se voiant pas soutenues, se replièrent sur la batterie de Loqueltas ». Ce moulin se trouvait entre Kercaves et la Vraie-Croix à cinq cents mètres environ du village et à sept cents mètres de la chapelle, à droite de la route en allant vers Plœmeur. Ce serait peut-être au cours de cette incursion que furent brûlés Larmor et Lomener. Si Anneix des Milleries ne se trompe pas en disant que les milices se replièrent sur Loqueltas, leur présence n'aurait pas été bien gênante pour les Anglais. Voici en effet le jugement que porta sur elles M. Deschamps. « Les gens que nous avons ici (c'est-à-dire au Port-Louis) sont des machines et il est triste que des gens de condition soient sacrifiés à leur tête » Lettre de M. Deschamps au Ministre de la Guerre). D'ailleurs mal entraînées et mal armées, elles ne pouvaient avoir aucune chance de succès contre des troupes de métier. Une relation anglaise (P. DIVERRE, *Le siège de Lorient*, p. 21, col. 2) signale l'incendie de Larmor et d'un autre village appelé Dovelair. Je m'étais demandé si Dovelair n'était pas une faute pour Douelan, mais je crois cette explication par trop fantaisiste. La situation du village sur la carte jointe à cette relation, le fait que Larmor et Dovelair, sont cités ensemble et devaient sans doute être voisins montrent bien il me semble, qu'il s'agit de Lomener. Il se peut encore que ces villages aient été brûlés par des marins anglais pendant l'abandon momentané des forts de Discot et de Loqueltas.

rappela bientôt devant Lorient les Harrison et les Bragg, qui, laissant les grenadiers à Plœmeur, s'en vinrent à Keroman où ils restèrent toute la nuit sous les armes, servant de réserve aux troupes de soutien qui couvraient les travailleurs occupés à la construction d'une batterie. Les grenadiers demeurés à Plœmeur rejoignirent le camp le lendemain ¹⁵⁹.

Devant Lorient, la journée fut assez calme. Il y eut bien quelques escarmouches, mais qui ne produisirent aucun résultat sérieux. Dans l'après-midi, M. de Villeneuve fit d'abord sortir trente dragons et trente paysans commandés par M. de La Plagne, lieutenant de dragons, qui remplit sa mission à merveille. Cette patrouille échangea quelques coups de fusil avec les Anglais et se retira ¹⁶⁰. Une heure plus tard, nouvelle sortie de trois cents paysans, commandés par M. Tortays de Pont-Scorff, « beau garçon qui s'acquitte bien de sa mission ». Cette troupe s'avança à une portée de pistolet du camp ennemi et attaqua un détachement du régiment de Richbell qui avait été envoyé à sa rencontre. Il y eut un échange de mousqueterie pendant une demi-heure environ, puis les paysans rentrèrent en ville. Les Anglais n'accusèrent aucune perte mais avouèrent qu'un de leurs officiers fut légèrement blessé ¹⁶¹. Ces sorties ne produisirent aucun résultat tangible, parce que les dragons et les cavaliers ne voulaient pas s'exposer ¹⁶². La nuit se passa sans incident à Lorient ¹⁶³, mais chez les Anglais, on travailla fiévreusement à construire une batterie pour bombarder la ville.

Dès qu'il fit sombre, les officiers du génie et une compagnie d'artillerie furent commandés de service pour édifier cette batterie avec les fascines préparées pendant la journée. Un détachement de sept cents hommes fut désigné pour

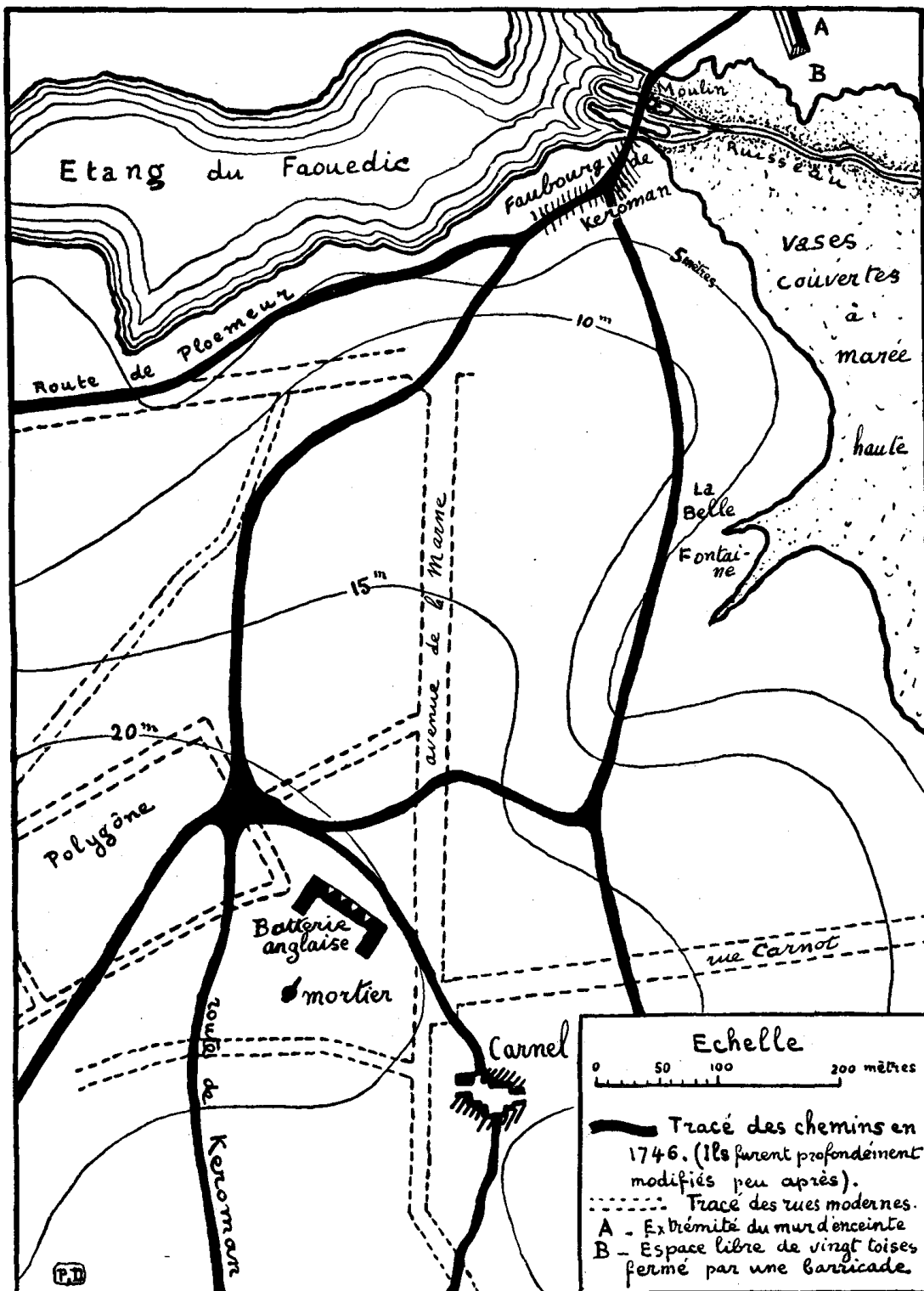
¹⁵⁹. MAC DONALD, *Journal*.

¹⁶⁰. Relation de Villeneuve.

¹⁶¹. Relation de Villeneuve. — MAC DONALD, *Journal*.

¹⁶². Relation de Pontvallou-Hervouet.

¹⁶³. Relation de Barbarin.



Position de la batterie anglaise.

servir de soutien aux travailleurs et les autres régiments furent conduits par leurs majors respectifs à des postes d'où ils pourraient facilement, en cas de sortie de l'ennemi, venir renforcer ces troupes de soutien. La batterie fut terminée avant le lever du jour et les deux pièces de 12 mises en position par les soixante-dix marins que le capitaine Knight avait laissés à la disposition du général pour exécuter ce travail¹⁶⁴. Le mortier fut placé un peu en arrière.

XI. — Le bombardement.

Le lendemain, jeudi 6 octobre, les Anglais ouvrirent le feu dès la pointe du jour. Leur mortier lança sur la ville quelques bombes et quelques carcasses, mais les deux pièces de 12 restèrent muettes. Le commandant de l'artillerie avait en effet oublié de donner l'ordre d'apporter la fournaise à chauffer les boulets. Or, les ingénieurs désespéraient de faire brèche à cause de la distance de la batterie aux murs de la ville, et quoique les officiers d'artillerie eussent affirmé pouvoir chauffer les boulets sans fournaise, le général leur défendit d'ouvrir le feu. Il avait en effet remarqué que par la négligence soit du commandant de l'artillerie, soit d'un officier subalterne, l'approvisionnement en munitions n'était pas suffisant pour maintenir un feu continu¹⁶⁵.

164. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock. — La position de cette batterie serait assez difficile à déterminer si l'on n'avait pour se guider que les relations anglaises et françaises. Il existe heureusement plusieurs cartes du XVIII^e siècle par la comparaison desquelles il est possible d'arriver à une assez grande précision. Elle fut élevée près d'un chemin allant du village de Carnel à un carrefour situé à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'entrée du polygone. Elle se trouvait donc sur le terrain du couvent de la Providence, non loin de la corne sud-est du polygone, ce qui confirme une suggestion du colonel Le Goïc. Le mortier était en position à quelques quatre-vingts mètres en arrière de la batterie, toujours sur le même terrain. Une portion du chemin dont il est question plus haut se voit encore aujourd'hui. C'est une ruelle du vieux Carnel qui débouche à la jonction de la rue Carnot avec l'avenue de la Marne.

165. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock. — MAC DONALD, *Journal*.

Les deux autres canons de 12 livres et la fournaise arrivèrent au camp avant midi, amenés par les cent cinquante marins du capitaine Upton, protégés par un corps de soldats de marine. Le bombardement put donc commencer dans l'après-midi ¹⁶⁶.

Les Lorientais n'étaient pas de leur côté restés inactifs. Ils répondirent à la canonnade anglaise en ouvrant le feu avec quatre batteries armées de pièces de 12 et de 24 lançant un grand nombre de boulets ramés, de grappes, etc. ¹⁶⁷. Cette riposte déconcerta beaucoup les Anglais qui ne s'y attendaient pas, semble-t-il, car ils admirèrent que cette canonnade leur causa autant de surprise que de mortification ¹⁶⁸. Les batteries lorientaises étaient servies avec une vivacité étonnante et elles démontèrent la batterie anglaise deux ou trois fois au cours de cette journée ¹⁶⁹. La ville ne souffrit elle-même que fort peu de ce bombardement qui dura tout le jour.

Dans la matinée, M. le comte de Volvire revint à Lorient et, à onze heures, lui ayant cédé le commandement, M. de Villeneuve avec son approbation retournait au Port-Louis ¹⁷⁰.

Dans l'après-midi, la garnison tenta deux sorties. La première eut lieu à trois heures et ne fut qu'une simple démonstration. En voyant les Lorientais s'avancer, le brigadier Graham envoya les « Royals » et le régiment de Harrison

166. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock. — P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 14, col. 2. — Les deux nouvelles pièces de 12 livres qui venaient d'arriver, ne furent mises en batterie que la nuit suivante.

167. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 14, col. 2. — La relation ajoute même « des vieux clous rouillés » à la liste des projectiles lancés par les Lorientais.

168. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 10, col. 1.

169. Relation de Pontvallon-Hervouet. — Lieut. BINET, *Lettre de Perrault*, *loc. cit.* — Peut-être des navires prirent-ils part au combat. D'après De Luynes, il y avait à Lorient sept vaisseaux appartenant à la Compagnie des Indes. Deux frégates, l'*Aurore* et le *Castor* étaient arrivées au Port-Louis avec une prise anglaise, *The Duck* (le Canard) (Lettre de M. de Maurepas à M. de Clairambault, 21 septembre 1746 — Archives du Port de Lorient, *Lettres du Ministre*, 1746, p. 349). Une relation anglaise mentionne une intervention de ce genre. Mac Donald, dans son *Journal* dit que dans l'après-midi du vendredi 7 octobre, la batterie anglaise fut bombardée par un navire mouillé en rade

170. Relations de M. de Montigny et de M. de Villeneuve.

soutenir la garde de batterie et les avant-postes, mais les assaillants étant rentrés en ville, il ordonna aux troupes de regagner le camp ¹⁷¹. La seconde fut plus sérieuse. Dans la soirée, on fit sortir de Lorient trois cents miliciens, dragons et grenadiers de Bessan qui se rencontrèrent avec les Anglais sur la lande de Keroman. De part et d'autre il y eut une décharge de mousqueterie, mais à ce moment la batterie de M. de Saint-Pierre ainsi que les batteries des quais ouvrirent sur les troupes anglaises un feu si bien ajusté que celles-ci furent obligées de se retirer à l'abri de leur artillerie. Profitant de cet avantage, les troupes lorientaises avancèrent en faisant plusieurs décharges, mais, n'étant pas en nombre suffisant pour forcer les retranchements anglais, elles rentrèrent en ville n'ayant perdu qu'un seul homme. De leur côté, les Anglais n'avouèrent qu'un blessé, le capitaine Bagshaw, major de brigade, qui fut si dangereusement atteint à la jambe par un boulet, qu'il fallut de suite pratiquer l'amputation du membre au-dessus du genou ¹⁷².

A cinq heures du soir, le général Saint-Clair réunit un conseil de guerre. Etaient présents : le lieutenant-général Saint-Clair, le brigadier-général O'Farell, les brigadiers Graham et Richbell, Thomas Armstrong, chef ingénieur, commandant de l'artillerie, les ingénieurs Justly Watson et John Armstrong et le capitaine d'artillerie John Chalmers. Ces quatre derniers étaient venus ensemble, vers cinq heures, faire un rapport qui décida le général en chef à convoquer le conseil.

M. Thomas Armstrong se plaignit que les approvisionnements et les munitions arrivaient si lentement qu'il ne

171. MAC DONALD, *Journal*.

172. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock, MAC DONALD, *Journal*, Relations de Barbarin et de De Luynes. — Anneix des Milleries relate le fait mais le date du vendredi 7. Il ajoute que le major mourut et fut enterré à Plœmeur. Peut-être confond-il ici avec le major Forbes qui se suicida au camp des Montagnes (Relation de David Hume). — Il dit encore qu'un boulet coupa en deux le neveu du général Saint-Clair (ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 427).

voyait pas comment il pourrait entretenir un feu suffisamment soutenu pour faire bon usage de la batterie. Il craignait que les résultats qu'on en attendait ne puissent pas être obtenus aussi vite qu'on l'avait pensé d'abord. Il n'avait que trente-quatre coups par pièce sans bombes ni carcasses pour le mortier. Considérant le nombre de batteries opposées par les assiégés et celles que ceux-ci allaient encore faire entrer bientôt en action, il pensait qu'il était de son devoir d'exposer cette situation au général et au conseil de guerre.

John Armstrong souffrant beaucoup d'une attaque de goutte, n'avait pas été en état d'accompagner le directeur général Thomas Armstrong et l'ingénieur Watson au moment où ceux-ci avaient effectué leur reconnaissance de la place. Pour cette raison, il n'avait pas été consulté pendant le conseil de guerre tenu à bord de la *Princessa*. Ce soir-là, comme on lui demandait son opinion, il fit remarquer qu'il n'y avait pas de chevaux pour traîner l'artillerie du lieu du débarquement jusqu'à la ville, et que les routes étaient si défoncées par la pluie, qu'il y était à peine possible d'amener en temps utile des canons lourds. Il ajouta que l'ennemi avait sur l'assaillant plusieurs avantages. D'abord la possibilité d'obtenir constamment des secours du Port-Louis, puis celle de pouvoir mettre en batterie plus de canons que les Anglais¹⁷³. Il était donc d'avis que rien de sérieux ne pouvait être tenté en temps utile contre Lorient à pareille époque de l'année et dans des circonstances aussi défavorables.

Comme les travailleurs commandés de service et les troupes de soutien avaient reçu l'ordre de se tenir prêts à être passés en revue vers la même heure et que les délibérations du conseil de guerre devaient encore prendre pas mal de temps, il fut alors décidé de remettre ces délibérations jusqu'au lendemain matin sept heures et de sus-

173. Dans la proportion de six contre un.

pendre la séance. On ne voulait pas en effet garder trop longtemps le détachement sous les armes afin de ne pas inquiéter les troupes, car on craignait qu'un contre-ordre ne donnât lieu à des soupçons dont les conséquences auraient pu être graves. Ce détachement fort de trois cents hommes, devait être employé à construire une tranchée qui s'étendrait à droite et à gauche de la batterie pour mettre à couvert les troupes de soutien de cette batterie. En vue de ce travail, tous les bataillons qui n'étaient pas de garde, avaient passé l'après-midi à faire des fascines ¹⁷⁴.

Le vendredi matin 7 octobre, le général Saint-Clair fut informé de très bonne heure que la plus grande partie des travailleurs n'avait pas été occupée la nuit précédente. Ils avaient bien surélevé la batterie jusqu'à lui donner un relief de sept pieds, les marins avaient bien mis en position les deux nouveaux canons de 12 amenés le jour précédent, ce qui portait maintenant à quatre pièces l'armement de ladite batterie, mais les tranchées projetées pour abriter les troupes de soutien n'avaient pas été construites ¹⁷⁵. David Hume en rend responsable le directeur général Thomas Armstrong qui, d'après lui, laissait souvent la plupart des travailleurs inactifs, « ne sachant pas à quelle besogne il pouvait les occuper » ¹⁷⁶.

A sept heures du matin, ainsi qu'il avait été décidé la veille au soir, le conseil de guerre fut réuni par le général Saint-Clair et reprit la discussion de la situation. La parole fut donnée au capitaine Justly Watson.

La première impression de cet officier avait été qu'un mortier de 10 pouces et deux canons de 12 livres de balle, permettraient de réduire sans difficulté la ville en cendres dans les vingt-quatre heures. Il continuait à penser que si pendant une période de cette longueur on pouvait approvi-

174. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

175. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

176. BURTON, *Life of David Hume*, vol. 1, p. 454.

sionner suffisamment la batterie pour lui permettre de maintenir un feu soutenu, l'entreprise était encore praticable.

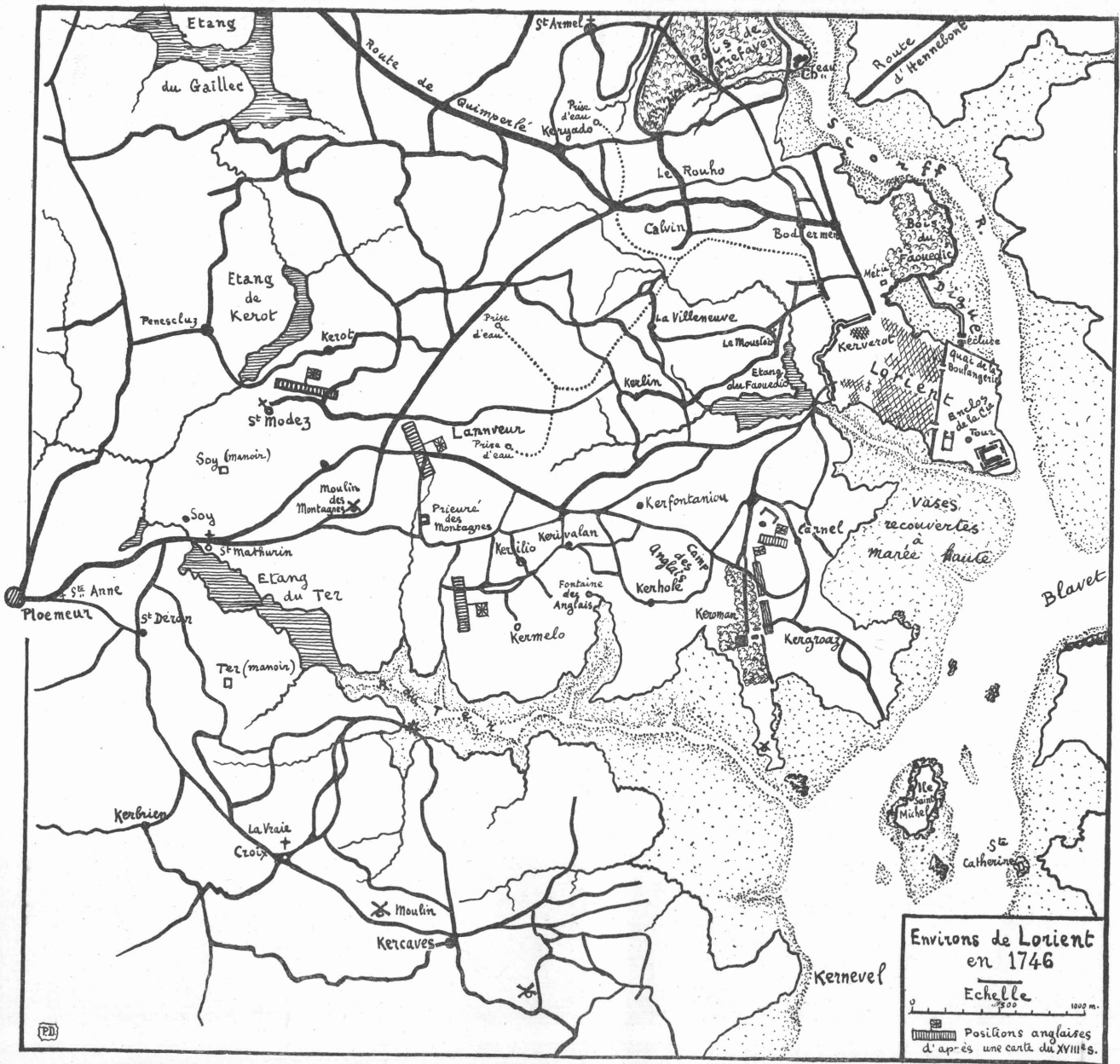
Le directeur général Thomas Armstrong reconnut avoir émis l'opinion, au cours du conseil de guerre tenu à bord de la *Princessa*, qu'avec deux canons de 12 livres, un mortier de 10 pouces et quelques « Royals », la ville pouvait être détruite en vingt-quatre heures. Il ajouta qu'en présence des difficultés rencontrées, des délais occasionnés par le transport des munitions de la côte à la batterie et des autres circonstances qui favorisaient l'ennemi, il pensait maintenant qu'il n'y avait plus aucun avantage à continuer l'attaque.

Le général Saint-Clair lui ayant alors demandé si on lui avait jamais refusé des soldats ou des travailleurs, il répondit par la négative. Le général lui ayant encore demandé s'il s'était jamais adressé au commandant en chef pour obtenir l'aide des « Royals », il répondit qu'il ne l'avait pas fait d'une façon formelle. Saint-Clair l'ayant de nouveau questionné pour savoir s'il avait mentionné les « Royals » dans une seule des listes adressées par lui au commissaire du Train au parc d'artillerie près du bord de la mer, il fut obligé de reconnaître qu'il ne l'avait jamais fait, car à son avis, il y avait d'autres choses dont le besoin se faisait sentir de façon plus urgente.

Comme c'était le tour de service du capitaine Chalmers à la batterie, son opinion ne fut pas entendue au conseil de guerre.

Le brigadier Richbell déclara qu'il était opposé à la continuation du siège de Lorient pour les raisons suivantes. Dans son opinion, les ingénieurs¹⁷⁷ s'étaient dès le début trompés dans leur estimation du temps nécessaire pour s'emparer de la ville. Les troupes avaient eu à supporter de grandes fatigues tant par l'inclémence du temps, que par le mauvais état sanitaire du corps expéditionnaire dont le

177. C'est-à-dire : les officiers du génie.



Environs de Lorient
 en 1746
 Echelle
 0 500 1000 m.
 Positions anglaises
 d'après une carte du XVIII^e s.

nombre de malades augmentait tous les jours. On se trouvait enfin dans la plus grande incertitude sur la question de savoir si les approvisionnements pouvaient être renouvelés en temps utile. Il craignait donc que si l'on continuait à assiéger Lorient, cette décision n'eût des conséquences fatales pour les troupes.

Le brigadier Graham fut du même avis. Considérant les raisons données par les trois ingénieurs, le petit nombre de troupes dont on disposait, les fatigues excessives causées par le service et le mauvais temps, le mauvais état sanitaire, le manque d'approvisionnements, il lui semblait urgent de rembarquer le corps expéditionnaire.

Le brigadier O'Farell remarqua que la raison principale qui avait déterminé l'attaque de Lorient avait été le court espace de temps réclamé par les ingénieurs pour mener à bien cette attaque. En ceci on avait été désappointé. De plus, les grandes fatigues, le mauvais temps, le fait d'être de service jour et nuit, le manque des choses les plus nécessaires, faisaient que le nombre des malades augmentait beaucoup parmi les troupes. L'artillerie ennemie s'était renforcée, les communications entre l'armée et sa base du Pouldu étaient très précaires et pouvaient être coupées d'un moment à l'autre. Il lui semblait donc raisonnable, après avoir employé les munitions dont on disposait pour l'artillerie lourde, de renoncer à l'entreprise et de rembarquer les troupes.

Cette séance du conseil de guerre terminée, le général Saint-Clair ordonna d'évacuer les malades de Plœmeur et de les transporter sur les navires au Pouldu. Puis il se rendit en personne reconnaître le terrain et les routes qui conduisaient à la mer¹⁷⁸.

Dès sept heures du matin, la batterie anglaise maintenant armée de quatre pièces, s'était mise à tirer sur la ville à boulets rouges, pendant que le mortier lançait des bombes

178. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

et des carcasses. Une vingtaine de maisons furent touchées, mais sauf deux, elles ne reçurent que peu de dommages¹⁷⁹. On avait eu la précaution de se munir d'eau dans les différents quartiers et dès qu'un incendie se déclarait, il était aussitôt éteint. Il y eut aussi quelques pertes subies du côté lorientais. Le premier projectile anglais tiré ce matin-là, tua paraît-il, un homme et en blessa sept parmi les miliciens de Vannes. Un peu plus tard, deux hommes en prières auprès de la croix de mission à la tête du camp eurent les jambes emportées¹⁸⁰.

La ville répondit à ce bombardement par un feu nourri. Plusieurs nouvelles batteries armées de canons de 24 entrèrent en action. Elles prenaient surtout comme objectif la batterie anglaise, mais chaque fois que des Anglais se montraient à portée de canon, les artilleurs lorientais les saluaient aussitôt de quelques boulets. Un navire mouillé en rade prit aussi part à la canonnade. Ils tirèrent encore plusieurs coups au jugé, probablement dans l'espoir d'atteindre le camp anglais placé à contre-pente. Cet essai de tir indirect, ne semble pas avoir causé grand dommage. Quelques bombes furent aussi lancées de Lorient ; l'une éclata dans l'angle de la batterie anglaise ne causant, dit-on, que des pertes légères¹⁸¹.

179. Relation de Pontvallon-Hervouet. — Le même auteur estime le dommage total causé par le bombardement à trois mille livres. Un boulet frappa la chapelle de la Congrégation, on dit aussi que les deux maisons démolies se trouvaient dans la rue Kerdanet (auj. rue du Blavet, d'après le colonel LE GOÏC et M. A. MELLAC). — Voy. article Lorient dans : Delaporte, *Recherches sur la Bretagne*, vol. II, p. 346. — Cet auteur parle de trois maisons et non de deux. Il ajoute qu'elles appartenaient à une certaine dame Poulain. Le *Journal* du Major Mac Donald dit que 20 ou 30 maisons furent détruites, mais ces nombres sont certainement très exagérés.

180. *Journal d'un Milicien de Vannes*. — Ces deux hommes étaient des miliciens de la paroisse de Plouay (Note du registre des baptêmes, mariages et sépultures de la Trêve de Calan, cahier de 1746. — Inventaire des Archives départ. du Morbihan, Commune de Calan, E. suppl. 332-662, Cahier in-folio).

181. Relation de Pontvallon-Hervouet. — MAC DONALD, *Journal*. D'après ce dernier, l'artillerie lorientaise qui prit part à ce duel se composait de 6 pièces de 24, 6 pièces de 12 et 4 pièces de 9, plus les canons du navire sur rade.

XII. — Levée du siège.

Cependant les renforts continuaient à affluer dans la ville. Ce jour-là, vers deux heures du matin, la garde-côtes de Concarneau forte de deux mille hommes et conduite par M. Kersalaun était entrée à Lorient, portant les forces de la garnison à quatorze ou quinze mille hommes et six cents cavaliers ou dragons. Toutes ces troupes réclamaient ardemment une sortie, mais d'après la relation de Barbarin, le commandant en chef ne jugea pas à propos d'accéder à leur désir¹⁸². Cependant le rapport officiel anglais mentionne que, vers deux heures de l'après-midi, une petite troupe ennemie fut aperçue au sommet d'une colline sur la gauche des Anglais, probablement de côté de Calvin. Comme on avait peur que cette troupe ne cherchât à élever une batterie de ce côté, le capitaine Campbell fut détaché avec soixante grenadiers pour les repousser, mais quand ils virent les Anglais s'avancer, les Lorientais tirèrent quelques coups de fusils et prirent la fuite. Avant de se retirer, le capitaine Campbell fit examiner le terrain pour voir s'il y avait un travail quelconque amorcé, mais rien ne fut découvert. Les Anglais, au cours de ces recherches, trouvèrent par hasard les conduites qui amenaient l'eau à la ville¹⁸³.

Au cours de la seconde sortie, se passa un fait assez curieux. Un récit anglais dit qu'une troupe de soldats habillés comme des Highlanders, s'avança contre la batterie. Les prenant pour quelques-uns des leurs, les troupes de soutien les laissèrent s'approcher à une distance assez courte pour essayer leur première décharge. S'étant alors aperçus de leur erreur, les Anglais leur envoyèrent un paquet de mitraille qui les fit se retirer en hâte¹⁸⁴.

182. Relation de Barbarin. — Le major Mac Donald dit au contraire que les Lorientais firent deux sorties ce jour-là.

183. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

184. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 15, col. 1. — Les Lorientais n'avaient certainement pas d'uniformes écossais à leur disposition. La méprise des

Une heure après son retour au camp, vers trois heures de l'après-midi, le général Saint-Clair fut informé par le directeur général Armstrong et le lieutenant d'artillerie Chalmers qu'il ne restait ni bombes ni carcasses, et qu'on ne disposait plus que de cent cinquante coups pour les pièces de 12. Cet approvisionnement n'étant pas suffisant pour permettre de continuer le feu pendant la nuit et le jour suivant, le général décida de convoquer un nouveau conseil de guerre qui se tint immédiatement. Etaient présents : le général Saint-Clair, les brigadiers O'Farell, Graham, et Richbell.

Le capitaine Chalmers interrogé sur la question de savoir si avec les munitions qui restaient il pouvait espérer créer une brèche ou incendier la ville, répondit que la batterie était certainement trop éloignée des murs et que sa position était aussi trop oblique pour permettre d'y faire brèche. Quant à incendier la ville, il pensait que c'était impossible. Le bois n'était que peu employé dans la construction des maisons qu'il avait vues dans le pays et il avait de plus observé que les carcasses, les bombes et les boulets rouges qui tombaient sur la ville n'avaient que peu ou pas d'effet¹⁸⁵. Du reste, il ne pouvait servir qu'une seule pièce avec des boulets rouges.

On demanda ensuite son opinion au directeur général Armstrong, mais il refusa d'émettre un avis.

Les trois brigadiers furent à l'unanimité d'opinion qu'il

Anglais peut cependant facilement s'expliquer si l'on admet que les troupes qui effectuèrent cette sortie étaient composées de paysans portant les bragou-braz. A une certaine distance, ces vêtements pouvaient être aisément confondus avec le kilt écossais. Il est donc probable que l'attaque fut menée par des milices de Cornouaille, assez vraisemblablement par celles de Concarneau arrivées le matin même. — D'après M. Jégou cinq hommes furent tués au cours des différentes sorties. Tous appartenaient aux milices des paroisses. « Le 5, le nommé J.-B. Bergne et un inconnu furent tués. Le 6, les individus » qui furent tués se nommaient : Alexis Goujon, Jean Padan et André Maguet : ces deux derniers étaient de Plouay » (Mss. JÉGOU, *Histoire de Lorient, Preuves*, vol. 4, p. 237).

185. Un édit du Roi, daté du 7 octobre 1730 ordonne que : « toutes les maisons, » qui seront construites à l'avenir à L'Orient seront couvertes d'ardoises, » fais deffence Sa Majesté à tous propriétaires des Maisons actuellement cou-

fallait faire partir les troupes immédiatement pour les rembarquer puisqu'il n'y avait aucune chance de faire brèche ou de brûler la ville. On pourrait d'abord user ce qui restait de munitions, puis on enclouerait les canons du moment que le capitaine d'artillerie déclarait qu'il n'y avait pas moyen d'en briser les tourillons. Il fut cependant décidé de ramener le mortier à la côte avec l'aide des marins, s'il pouvait être remplacé sur son affût de route. En conséquence, les instructions nécessaires furent données au capitaine Chalmers et au lieutenant de marine pour faire effectuer ce travail.

Afin de ne négliger aucune information ou aucun avis qui pût contribuer à choisir la meilleure solution possible, le général convoqua les officiers commandant les bataillons qui se trouvaient au camp et leur demanda quelle était leur opinion sur la situation. Tous furent unanimes. La batterie avait bombardé Lorient sans grand succès, la plupart des coups étaient trop courts ou les bombes éclataient en l'air. Il paraissait donc peu probable qu'il fût possible de brûler la ville ou les magasins de la Compagnie. La distance de la base du Pouldu au camp devant Lorient était au moins de trois lieues ; les routes étaient devenues très mauvaises à cause de la pluie qui n'avait pas cessé de tomber depuis deux jours et il serait bientôt impossible de se procurer les munitions et les approvisionnements puisqu'il fallait les amener à bras. Le mauvais temps joint à la nécessité d'un service très dur avait rendu tant d'hommes malades, que le nombre de ceux qui pouvaient encore faire leur service diminuait d'heure en heure. Pour ces raisons, ils étaient d'avis que l'évacuation s'imposait.

Devant l'unanimité de ces opinions, le général, considérant

» vertes en chaume d'en faire réparer et rétablir les couvertures qu'avec de
» l'ardoise soub peyne de tous depens, domage, et interest et cinq cent livres
» d'amende, fait pareillement deffence soub les mêmes peynes à tous archi-
» tectes, charpentiers et tous autre personne de travailler au restablisement
» des couvertures qu'en y employant de l'ardoise... » (Archives du Port de
Lorient, Boîte 299, Liasse 37, pièce n° 17). MANCEL, (*Chronique lorientaise*,
p. 62) date cette ordonnance du 7 novembre.

que ses instructions ne lui permettaient pas de risquer sans raisons les troupes du Roi dans des entreprises hasardeuses, décida qu'il fallait abandonner le siège¹⁸⁶.

Il était de plus très soucieux au sujet de ses communications avec la côte et craignait non sans raison de les voir couper d'un moment à l'autre. C'est pourquoi il faisait soigneusement escorter tous ses convois ce qui augmentait la fatigue des troupes et diminuait le nombre des soldats disponibles en cas d'attaque. On a vu que ce nombre se trouvait encore réduit par tous ceux qui se faisaient journellement porter malades. Les effectifs sur lesquels le général Saint-Clair pouvait donc compter, se trouvaient d'après son rapport être seulement de trois mille hommes, c'est-à-dire d'environ la moitié de l'effectif du corps expéditionnaire¹⁸⁷. Ce n'était pas tout. Des déserteurs anglais entrés en ville avaient, comme on l'a vu précédemment, renseigné les Lorientais sur la véritable force de l'armée anglaise. D'un autre côté, par un nègre, un trompette, le seul déserteur qui, de l'aveu du général, passa de chez les Lorientais du côté des Anglais¹⁸⁸, Saint-Clair avait une idée approximative de la force de la garnison qu'il estimait comme suit :

1. — Troupes régulières :

4 troupes de cavalerie à 41 hommes par troupe	164
8 troupes de dragons à 37 hommes par troupe	296
2 compagnies de sergents invalides à 35 hommes	70

186. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

187. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

188. On prétendit aussi que la retraite des Anglais avait été causée « par » l'avis que leur avoient donné deux filles de joie qui étoient allées se jeter » dans leur camp au moment que l'on battoit la générale. Ces créatures leur » ayant dit qu'on alloit faire sur eux une sortie de 10.000 hommes » (ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 429). — Remarquer que les troupes anglaises étoient déjà en retraite quand on battit la générale à Lorient.

[139]	L'ATTAQUE DE LORIENT PAR LES ANGLAIS	67
	2 compagnies d'invalides à 50 hommes.....	100
	2 — de la Compagnie des Indes	
	à 55 hommes.....	110
		<hr/>
		740

2. — Une grande quantité de troupes de milice pouvant obtenir de la campagne toutes les ressources dont elles avaient besoin.

3. — Les marins du port.

4. — La garnison du Port-Louis.

Le général jugeait donc qu'en présence de toutes ces forces, il eût été fou de tenter de s'emparer de la place par escalade. Pareille tentative n'aurait abouti qu'à une destruction certaine et totale de ses troupes. Même s'il avait été possible de défoncer une porte à coups de canon, il aurait été très difficile d'emporter la ville d'assaut, car l'ennemi avait creusé une fosse profonde exactement derrière chacune d'elles ¹⁸⁹ et avait élevé de l'autre côté un retranchement garni de chevaux de frise.

L'amiral Lestock avait résolu de demeurer au mouillage jusqu'à la fin de l'attaque contre Lorient ou jusqu'au départ de l'armée par voie de terre pour la baie de Quiberon ¹⁹⁰, mais sa position était assez critique. A l'ancre dans une rade foraine exposée aux vents du large, il risquait fort, si une tempête s'élevait, de voir ses navires jetés à la côte. Le temps devenait plus mauvais et son inquiétude augmentait au point qu'il avait cru devoir prévenir le général de faire toute diligence pour terminer l'attaque de Lorient et rembarquer les troupes, afin de permettre à l'escadre et au convoi de dérader et de gagner le large alors que l'état de la mer le permettait.

189. Sans nier l'exactitude de ce renseignement, on peut noter que les documents français ne le mentionnent nulle part.

190. Cette dernière entreprise avait été on s'en souvient, envisagée au début des opérations, mais elle fut abandonnée, dit le Rapport officiel anglais, parce que l'ennemi détruisit « les ponts sur les rivières à Pancors (Pont-Scorff) et à Hennebont ».

Toutes ces considérations, ajoutées à l'opinion générale des membres du conseil et à l'aveu d'impuissance des ingénieurs, déterminèrent Saint-Clair à lever le siège au plus vite et à reconduire ses troupes à la plage du Loc, décision qu'il regretta du reste amèrement plus tard quand il apprit qu'au moment où il s'y résignait, la ville décidait de capituler¹⁹¹.

En effet, pendant que les Anglais tenaient leur conseil de guerre, le conseil de défense s'était réuni à Lorient vers trois ou quatre heures de l'après-midi¹⁹². Étaient présents : M. le comte de Volvire, M. de l'Hôpital, colonel de dragons, M. d'Heudicourt, colonel de cavalerie, et d'autres officiers de leurs régiments, mais aucun représentant de la population n'y avait été appelé, pas même M. Perrault, maire de Lorient¹⁹³. Les opinions étaient partagées. Les uns, dont M. d'Heudicourt, voulaient continuer la résistance, les autres au contraire demandaient à capituler. Après bien des discussions, cette dernière opinion prévalut et il fut décidé de rendre à discrétion aux ennemis la ville et le port, si les troupes régulières obtenaient de sortir avec les honneurs de la guerre. On demanderait seulement au général Saint-Clair de ne pas livrer la ville au pillage¹⁹⁴. M. de l'Hôpital et M. d'Egremont, capitaine d'Heudicourt-cavalerie, furent désignés comme parlementaires¹⁹⁵. Grâce aux discussions, la séance du conseil de défense fut de beaucoup prolongée et ne se termina que vers sept heures du soir¹⁹⁶. Les officiers qui s'étaient opposés à la reddition sortirent du conseil bien décidés à se soustraire à une capitulation qu'ils considéraient comme indigne, car ils jugeaient que la place était loin d'avoir épuisé ses moyens de résistance¹⁹⁷. Le bruit se

191. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

192. Relation de Montigny.

193. Lieutenant BINET, *Lettre de Perrault*, loc. cit.

194. Relation de Pontvallon-Hervouet.

195. Relation de Montigny.

196. *Ibid.*

197. Relation de Pontvallon-Hervouet.

répandit bientôt en ville qu'on allait se rendre et l'indignation fut à son comble. Le maire, M. Perrault, accourut à l'hôpital où se trouvait réuni le conseil de défense et voulut « faire des représentations à M. de Volvire. La sentinelle l'empêcha de se présenter, disant qu'on le lui avait consigné nommément »¹⁹⁸. Nombre de gentilshommes et d'habitants parlaient de se révolter.

Pendant le bombardement continuait, allumant de temps à autre des incendies que l'on éteignait aussitôt¹⁹⁹. A neuf heures²⁰⁰, après deux coups tirés immédiatement l'un après l'autre, il se termina brusquement²⁰¹, puis « un grand feu parut dans la batterie anglaise »²⁰²; ensuite ce fut le silence du côté des Anglais.

En ville, la cessation subite du bombardement et l'explosion qui suivit, furent pris comme le signal de l'assaut général. Toutes les troupes se portèrent aux remparts, les milices occupèrent la partie ouest des fortifications devant la chaussée du moulin et le long de l'étang du Faouédic, la cavalerie et les grenadiers de Besson s'établirent sur la partie nord jusqu'à la lagune de l'hôpital²⁰³. Mais comme aucune attaque ne se produisait, M. de l'Hôpital debout sur le rempart avec M. d'Egremont, un tambour et un trompette, fit arborer le drapeau blanc et battre la chamade. Aucun ennemi ne se présentant, il sortit lui-même et s'avança jusqu'à une centaine de pas au delà du moulin du Faouédic, s'arrêta et fit au tambour rappeler. N'obtenant encore aucun résultat, et craignant un piège des Anglais, il rentra en ville et ordonna de battre la générale, puis il fit

198. Relation anonyme, Archives de la Section Technique du Génie.

199. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 15, col. 1.

200. A sept heures, d'après la relation anonyme publiée par le Lieut. BINET, *loc. cit.*

201. Relation de Barachin. — Il y eut « un signal le vendredi soir d'une bombe tirée de la flotte anglaise, qui fut répondu par une autre partie du camp » (Relation de De Luynes).

202. Relation de Pontvallion-Hervouet. — C'était le magasin à poudre qui sautait.

203. MANCEL, *Chronique lorientaise*, p. 109.

sortir un détachement de dragons qu'il envoya en reconnaissance. Ceux-ci s'avancèrent jusqu'à la batterie anglaise qu'ils trouvèrent abandonnée avec ses canons et son mortier encloués. Ils rentrèrent donc en ville où la nouvelle mit tout le monde en joie. Mais comme on craignait un retour offensif de l'ennemi, la garnison resta sous les armes jusqu'au lendemain matin ²⁰⁴.

XIII. — Retraite et rembarquement des Anglais.

Dans les ordres donnés ce jour-là, comme le général Saint-Clair prévoyait la retraite, il avait été recommandé aux troupes de plier les tentes et de cantonner dans les villages, car l'armée allait bientôt se mettre en mouvement. Mais afin d'éviter la mauvaise impression qu'aurait pu créer l'annonce de la retraite, on fit circuler le bruit qu'il s'agissait seulement de changer de position et de porter l'attaque sur l'autre face de la ville.

Au cours de l'après-midi, les détachements de soutien et les avant-postes reçurent l'ordre de rejoindre leurs régiments respectifs ²⁰⁵. Une heure environ avant le coucher du soleil, les troupes furent alertées, et quand il fit nuit, vers huit heures, elles commencèrent leur retraite vers Plœmeur en emportant leurs pièces de campagne ²⁰⁶. Les quatre pièces de 12 furent enclouées, quant au mortier, en raison d'une

²⁰⁴. Relations de Barbarin et de Pontvallon-Hervouet. — Il est assez difficile de savoir comment les choses se passèrent exactement, même en s'en tenant aux récits les moins fantaisistes. Barbarin dit que ne recevant aucune réponse du camp anglais, M. de l'Hôpital s'avança jusqu'aux canons qu'il trouva abandonnés ainsi que le mortier. Il ajoute encore qu'un peu plus tard on fit sortir un détachement de dragons qui trouva la batterie abandonnée et les canons encloués. De son côté, Pontvallon-Hervouet raconte que ne recevant pas de réponse après qu'il eût fait battre la chamade, M. de l'Hôpital pris de peur rentra en ville, fit battre la générale et que ce fut seulement le lendemain matin qu'on se rendit à la batterie. Ce qui paraît le plus probable est que M. de l'Hôpital rentra en ville sans avoir osé pousser jusqu'à la batterie anglaise, mais qu'après avoir ordonné de battre la générale, il fit sortir un détachement de dragons qui trouva la batterie vide et les pièces enclouées. Cette solution s'accorde du reste beaucoup mieux avec le caractère pusillanime de M. de l'Hôpital.

²⁰⁵. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

²⁰⁶. MAC DONALD, *Journal*.

erreur commise au sujet de l'heure fixée pour essayer de le placer sur son affût de route, il fallut lui faire subir la même opération et l'abandonner. D'ailleurs, comme on manquait de chèvre ou d'une autre machine propre à soulever un poids de cette sorte, il est fort probable qu'on n'aurait jamais réussi à le faire bouger ²⁰⁷.

Le général Saint-Clair était resté en arrière pour surveiller le départ de l'armée et la destruction des pièces, puis tout étant terminé, il prit le commandement des grenadiers qui formaient l'arrière-garde et quitta lui aussi la lande de Keroman ²⁰⁸.

La retraite se fit péniblement dans des chemins détrempés par les pluies, les hommes enfonçant dans la boue jusqu'aux genoux. Les Anglais ne furent d'ailleurs nullement inquiétés pendant leur marche, accomplie sans autre perte que celle de quelques soldats de marine qui, restés en arrière, furent faits prisonniers ²⁰⁹. Le samedi 8 octobre, vers deux heures du matin, les grenadiers qui formaient l'arrière-garde, arrivèrent sur la hauteur de Cleach où se trouvaient deux moulins à vent aujourd'hui détruits et ils reçurent l'ordre de s'y poster pour couvrir l'embarquement des troupes ²¹⁰. Celles-ci poussèrent plus près de la côte jusqu'au parc d'artillerie que les soldats de marine avaient protégé par un parapet en sable élevé à la hâte ²¹¹.

A trois heures du matin, toute l'armée était réunie au lieu d'embarquement ²¹² et celui-ci commença aussitôt. Les sloop et les annexes armées se rapprochèrent le plus

²⁰⁷. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

²⁰⁸. MAC DONALD, *Journal*. — Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

²⁰⁹. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 15, col. 1. — Il s'agit probablement de maraudeurs qui, n'ayant pas été prévenus de la retraite, ne rejoignirent pas à temps leurs corps respectifs. La relation de De Luynes dit qu'on fit aux Anglais huit prisonniers. Ils furent échangés plus tard contre les marins de l'*Ardent*.

²¹⁰. On se souvient qu'un retranchement dont les restes, d'après le colonel Le Goïc, se voyaient encore il y a quelques années avait été élevé en cet endroit et armé de pièces de campagne.

²¹¹. MAC DONALD, *Journal*.

²¹². Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

possible de la côte, et comme le vent soufflait très fort, le *Superb*, le *Hastings*, le *Saphire* et le *Ruby* les rejoignirent, afin d'activer les opérations et de recevoir des troupes à leur bord. Les *Frampton*, les *Richbell* et les soldats de marine furent ainsi embarqués en sécurité. Il n'y eut à déplorer que la perte d'une chaloupe qui se jeta sur les rochers dans l'obscurité. Elle portait quatorze soldats de marine et sept marins qui furent tous noyés ²¹³.

Le reste des troupes fut laissé à terre dans les positions suivantes. Sur la hauteur, aux moulins de Cleach, se trouvaient les grenadiers. Les « Royals » et les Highlanders étaient cantonnés en arrière et un peu à droite, dans un petit village, le Cosquer Keragan ou Locmikel Menez. Le régiment de Bragg était posté sous les armes un peu en arrière et à gauche des grenadiers probablement vers Lanredo. Le régiment de Harrison était sous les armes au lieu d'embarquement ²¹⁴.

Le samedi 8 octobre, voyant que les Anglais étaient définitivement partis, les Lorientais se décidèrent enfin à lancer des détachements à leur poursuite. Deux colonnes sortirent de la ville au point du jour. La première composée des dragons de l'Hôpital à pied et de sept mille paysans sortit par une des portes, la seconde comprenant le régiment d'Heudicourt-cavalerie et quatre mille paysans sortit par l'autre ²¹⁵. Ceci semble bien indiquer que l'une des colonnes suivit la route de Plœmeur ²¹⁶, tandis que l'autre prenait la route de Quimperlé pour aller sans doute à Guidel et de là se rabattre sur le Loc. Il ne faudrait pourtant pas y voir une tentative d'encerclement des Anglais, bien au contraire, on n'avait nulle intention de se livrer à de grandes opérations

²¹³. MAC DONALD, *Journal*. — Une autre relation dit vingt-neuf soldats de marine et ne mentionne pas les marins (P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 20, col. 2).

²¹⁴. MAC DONALD, *Journal*.

²¹⁵. Relation de Barachin.

²¹⁶. Il m'a malheureusement été impossible de savoir laquelle. D'après MANCEL (*Chronique lorientaise*, p. 111), le chevalier de Kermain harcela les Anglais avec les grenadiers de Besson.

militaires, car les troupes avaient reçu la défense formelle d'attaquer l'ennemi, tellement on avait peur de le voir revenir. La marche s'effectua du reste sans incident, puisque les poursuivants ne quittèrent la ville qu'à l'heure où l'arrière-garde anglaise atteignait le camp du Loc.

Ce fut vers midi que les premières troupes de la garnison de Lorient arrivèrent en vue des Anglais. Un groupe de cinq à six cents hommes fit son apparition en face des moulins de Cleach et, voyant cent grenadiers anglais marcher à leur rencontre, vint se ranger en bataille dans un champ. Le colonel Cotes détacha donc deux autres compagnies de grenadiers pour renforcer la première et il se disposait à les faire soutenir par toutes les troupes qu'il avait sous la main, ne laissant qu'une trentaine d'hommes et un officier aux moulins, quand leurs ennemis se dispersèrent et s'enfuirent précipitamment par-dessus les haies et les fossés. Les grenadiers s'en revinrent donc aux moulins et les troupes lorientaises ne se montrèrent plus que par petits groupes. Quelques-uns d'entre eux, parmi lesquels les Anglais reconnurent un de leurs déserteurs, s'avancèrent jusqu'à quelques maisons toutes proches et tirèrent à petits plombs ²¹⁷.

Vers trois heures de l'après-midi, une autre troupe de même force que la première apparut formée en colonne de bataillon sur le flanc d'une colline à l'est, peut-être sur la hauteur de Kergrois, en face de Cleach. Ils demeurèrent sur cette position couleurs déployées jusqu'au crépuscule, puis on les vit se mettre en marche et disparaître vers la gauche des Anglais.

Vers huit heures du soir, le colonel Cotes craignant que l'ennemi ne parvînt à s'approcher à la faveur de la nuit en se dissimulant derrière les maisons des villages situés en face des Anglais, envoya des patrouilles mettre le feu à ces maisons tant pour empêcher l'adversaire de s'y abriter que

²¹⁷. MAC DONALD, *Journal*.

pour voir quels mouvements il pourrait faire ²¹⁸. La nuit se passa cependant sans aucune alerte.

Le dimanche matin 9 octobre, les régiments de Harrison et de Bragg se rembarquèrent prenant avec eux les deux pièces de bronze enlevées au corps de garde de Guidel. On ne vit ce jour-là aucun ennemi, mais vers midi les Highlanders brûlèrent un village dont on ne donne pas le nom, parce que deux marins y avaient été assassinés ²¹⁹. A une heure, les « Royals » et les Highlanders couleurs déployées et tambours battant se dirigèrent vers la côte; ils se rembarquèrent sans opposition, vers trois heures, après avoir encore brûlé une maison contenant un approvisionnement de biscuit qu'ils n'avaient pu emporter ²²⁰. A cinq heures du soir tout était terminé et pendant la nuit le vent s'étant un peu calmé, les chaloupes de l'escadre furent employées à transborder les hommes des navires où ils se trouvaient sur leurs transports respectifs. Il était du reste temps de se hâter; à peine les troupes s'étaient-elles rembarquées que s'éleva un ouragan du sud-ouest et le vent souffla si fort pendant toute la journée du lundi 10 octobre, qu'il était dangereux pour une chaloupe de se rendre d'un navire à l'autre ²²¹.

Comme les Lorientais voyaient de terre les difficultés dans lesquelles cette tempête mettait la flotte anglaise, plusieurs proposèrent « au conseil de guerre d'établir une batterie de » 18 et de 24 sur la côte dans l'endroit où celle des » ennemis ²²² ne pouvait pas la démonter. D'autant mieux

²¹⁸. MAC DONALD, *Journal*. — Il doit s'agir des villages de Lanredo, Kergaer, Coatdole, ou peut-être de Kermabo et de Saint-Mathurin ?

²¹⁹. Il s'agit peut-être du village de Saint-Adrien. Celui-ci fut certainement brûlé et la chapelle détruite, mais il est possible que des maraudeurs aient été les coupables. Pendant le séjour de l'escadre dans la baie du Pouldu, les marins s'en allaient tous les jours piller les environs et plusieurs, surpris isolément, furent mis à mort par les paysans. La chapelle de Saint-Adrien ne fut jamais reconstruite. Elle se trouvait disent les habitants, derrière le village actuel, dans un champ qui descend en pente vers l'étang de Lannennec.

²²⁰. MAC DONALD, *Journal*.

²²¹. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

²²². C'est-à-dire, l'artillerie des navires de l'escadre.

» que la mer étant grosse et les vaisseaux dans un continuel
» mouvement, leur feu ne pouvait faire que très peu d'effet :
» une partie de leurs vaisseaux n'étant qu'à demi-pontée et
» les vents qui les chargeaient en côte ne leur permettant
» pas de s'en écarter, l'on en aurait indubitablement coulé et
» dégréé plusieurs. Cet avis fut goûté et l'instant après les
» canons furent attelés et prêts à partir, lorsqu'il survint des
» ordres contraires. M. de Volvire craignait, dit-on, qu'il
» n'eût pris envie aux Anglais de descendre une deuxième
» fois et d'enlever la batterie. On eut beau lui représenter
» que les vents qui régnaient rendaient la mer si grosse sur
» la côte que de 100.000 hommes qui auraient tenté la des-
» cente il n'en serait pas réchappé un seul, il ne voulut pas
» se rétracter »²²³. Rien ne fut donc tenté.

Le mardi 11 octobre, se tint à bord de la *Princessa* un conseil de guerre qui réunit les quatre officiers de marine les plus âgés, et les quatre plus anciens officiers des troupes de terre. Il s'agissait de décider si l'on devait continuer la campagne avec ou sans la flotte et en particulier si l'escadre devait ou non se rendre dans la baie de Quiberon. Tous furent d'accord qu'une fois l'expédition terminée, la flotte devait rentrer immédiatement à Spithead, tandis que les transports avec les troupes qu'ils portaient gagneraient, sous la protection d'une escorte suffisante, un port d'Irlande pour y passer l'hiver²²⁴.

Les officiers de marine, commodore et capitaines, considéraient qu'en se rendant dans la baie de Quiberon, on faisait courir à l'escadre de grands dangers. Les raisons qu'ils invoquèrent en faveur de cette opinion étaient les suivantes.

1° Il y avait peut-être sur la pointe de Locmariaker et sur la pointe opposée des batteries dont le tir serait gênant pour une flotte à l'ancre.

²²³. Relation anonyme jointe à la lettre de M. de Ravenel (Archives du Ministère de la Marine, B⁴ 58).

²²⁴. Les troupes devaient hiverner à Cork et à Kinsale.

2° L'ennemi pouvait réunir sous Belle-Ile, de Brest, de Rochefort et autres ports, une force navale suffisante pour détruire l'escadre de l'amiral Lestock.

3° La flotte devait jeter l'ancre dans cette baie exposée aux vents de l'ouest-nord-ouest au sud-est, et si une force supérieure se montrait, l'escadre anglaise, ses transports et les troupes, seraient infailliblement perdus, car pas un seul de ses navires ne réussirait à s'échapper par un chenal aussi étroit.

A ces raisons on opposa les instructions données par le duc de Newcastle. L'expédition avait été entreprise en vue de créer une diversion et de forcer le roi de France à retirer des troupes de Flandre. Le débarquement opéré à Lorient, s'il n'avait pas répondu à toutes les espérances, avait du moins eu pour effet de faire rappeler un corps de troupes considérable qui était maintenant en marche. Si on cessait les opérations, l'alarme se calmerait et ces troupes seraient renvoyées en Flandre. Le résultat cherché n'aurait donc pas été atteint. Pour ces raisons, en dépit de l'avis contraire de plusieurs membres du conseil, il semblait préférable de continuer les opérations. Comme d'un autre côté l'amiral venait de recevoir par le lieutenant Ourry, commandant le *Post Boy*, envoyé à Guernesey pour se procurer des pilotes, une lettre du capitaine Wickham qui commandait le convoi amenant les renforts, lettre par laquelle cet officier faisait savoir que ce convoi était arrivé à Plymouth, le 2 octobre, en route pour la Bretagne, tout le monde se mit enfin d'accord. Il fut donc décidé que la flotte se rendrait immédiatement dans la baie de Quiberon où elle jetterait l'ancre que les troupes seraient débarquées dans la presqu'île et que là elles attendraient l'arrivée des bataillons de la Garde et du régiment de Fusilliers gallois. Une fois ces renforts débarqués, on pourrait entreprendre telles opérations que l'on jugerait opportunes²²⁵.

²²⁵. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

Le lendemain 12 octobre, la flotte leva l'ancre et mit à la voile, mais son appareillage fut très pénible à cause de la force de la mer. Pendant la journée du 12 et la nuit du 12 au 13, elle eut à lutter contre le mauvais temps, plusieurs navires étaient même en danger de se voir drossés sur les rochers de Groix, quand survint une saute de vent qui les sauva²²⁶.

Quatre transports à bord desquels se trouvaient neuf cents hommes des régiments de Harrison et de Richbell, ainsi qu'un navire de ravitaillement, manquaient à l'appel. On sut plus tard qu'ils étaient revenus à Falmouth, car, d'après certaines relations, aucun lieu de rendez-vous n'avait été prévu sur les côtes de France en cas de séparation accidentelle, et l'amiral Lestock n'avait pas réussi, quand éclata la tempête, à communiquer à tous les navires la décision prise au cours du conseil de guerre²²⁷. Cependant, dans une lettre au duc de Newcastle, l'amiral dément en partie cette version. D'après lui, les capitaines de ces navires avaient rendez-vous dans les parages de Groix où, quand il fit route pour Belle-Ile, il avait laissé deux unités de son escadre qui auraient renseigné les bâtiments égarés. Pour lui, ce retour n'avait rien d'accidentel. A plusieurs reprises il avait eu à se plaindre de la conduite des capitaines des transports et il était moralement certain que les capitaines de ces cinq navires étaient rentrés volontairement en Angleterre, soit qu'ils eussent pris d'eux-mêmes cette décision, soit qu'ils eussent cédé aux instigations des officiers commandant les troupes embarquées à leur bord²²⁸.

Le 13 octobre au matin, l'amiral Lestock signala de faire route sur Belle-Ile et le soir, son escadre jetait l'ancre à l'entrée de la baie de Quiberon²²⁹.

226. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 11, col. 1. — BURTON, *Life of David Hume*, vol. 1, p. 455.

227. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 11, col. 2.

228. Lettre de l'amiral Lestock au duc de Newcastle, datée de la *Princessa*, à St Helens, 26 octobre (6 novembre) 1746 (P. R. O., Dom. Naval, 42/98, f. 237).

229. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 430.

XIV. — Lorient après le départ des Anglais.

Le jour qui suivit la levée du siège, alors que les troupes de la garnison de Lorient suivaient à distance prudente l'armée ennemie en retraite, une curiosité bien naturelle avait poussé les habitants à visiter la batterie ²³⁰ et le camp des Anglais, « dans lequel il y avait des cabanes de » branchages en forme de tentes, des abris le long des fossés » et quantité de têtes et d'entrailles de bestiaux ». Au moulin des Montagnes, il ne restait d'autres vestiges des ennemis « que les piquets de leurs tentes ». Le Prieuré était intact, mais la chapelle était remplie de paille, les deux bras d'une statue de saint avaient été brisés ainsi que les gradins et le marchepied de l'autel. Dans une autre chapelle, dont le nom n'est pas donné ²³¹, toutes les statues étaient détruites et plusieurs villages des environs réduits en cendres ²³².

Les dragons de l'Hôpital, dont le peu d'empressement à marcher contre l'ennemi avait été remarqué pendant le siège, se signalèrent encore d'une façon peu glorieuse. Un certain nombre d'entre eux se rendirent à Keroman où ils pillèrent la ferme et le château que les Anglais avaient laissé intacts, puis ils vendirent à vil prix aux acheteurs de bonne volonté, les objets dont ils s'étaient emparés ²³³.

²²⁹. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 11, col. 2.

²³⁰. D'après certaines relations, on avait trouvé près de la batterie anglaise, une douzaine de fusils, quelques projectiles, la fournaise à rougir les boulets, quantité de pioches, pelles, etc., un veau écorché pendu à un arbre, plusieurs uniformes et les cadavres d'un officier d'artillerie et d'un soldat (*Journal d'un Milicien de Vannes*, MANCEL, *Chronique lorientaise*, p. 110, Relation de Barachin). Selon d'autres, le veau était revêtu d'un uniforme de bombardier, enfin, certaines personnes renchérissant encore sur ces renseignements fantaisistes, affirmaient qu'avant de partir, les Anglais avaient pendu leurs bombardiers parce qu'ils n'avaient pas tenu leur promesse de brûler la ville (Lieut. BINET, *Relation anonyme*, loc. cit., *Relation de De Luynes*). La relation de Pontvallou-Hervouet signale aussi qu'à côté de la batterie et à droite, il y avait un fossé dans lequel les Anglais avaient croyait-on enterré leurs morts. Ce fossé était peut-être tout simplement l'amorce de l'une des tranchées que les troupes anglaises devaient construire de chaque côté de leur batterie.

²³¹. C'est peut-être la chapelle de Saint-Modéz ou celle de Saint-Mathurin ?

²³³. Archives d'Ille-et-Vilaine, Série C. Llasse 1083. — Les dragons de l'Hôpital, dit un autre chroniqueur, « sont des misérables et des voleurs

Quant aux quatre canons et au mortier abandonnés par les Anglais, ils furent confiés à la garde d'un détachement de milice commandé par un certain Louis Mélo²³⁴ et entraînés en ville par ce détachement le 8 octobre 1746²³⁵, pendant que des ouvriers se mettaient immédiatement en devoir de raser la batterie²³⁶. On sait que peu de temps après, à la demande de M. de Montigny, le Roi fit don à la ville de Lorient des pièces avec lesquelles elle avait été bombardée²³⁷.

Comme on craignait une tentative des Anglais contre le Port-Louis, M. de Ravenel et M. de Marolles, ingénieur en chef, se rendirent à Gâvres, le 18 octobre, pour en inspecter la batterie. A cette époque, Gâvres n'était presque qu'à marée basse, et on craignait de voir l'ennemi profiter d'un moment où l'isthme serait à sec pour venir attaquer l'ouvrage dont la prise « pourrait nuire à la citadelle du Port-Louis » et rendre plus facile à la flotte anglaise le

qui ont fait plus de tort et de pillage dans la ville et dans les campagnes que tous les Anglais ensemble » (*Journal d'un Milicien de Vannes*). Ces dragons ne restèrent d'ailleurs pas à Lorient. On les expédia du côté de Carnac pour se joindre aux troupes qui défendaient la région (ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 435). Cent d'entre eux passèrent ensuite à Belle-Ile avec leur colonel qui devait servir d'aide de camp au comte de Saint-Sernin, (Lettre de M. de Maurepas à M. de Clairambault, 13 novembre 1746. Archives du Port de Lorient, *Lettres du Ministre*, 1746, p. 425). D'après la relation du Milicien de Vannes, M. de l'Hôpital reçut l'ordre « de se défaire de son régiment sous trois mois, lequel on envoie en Flandre pour le placer à l'embouchure du canon comme on nous a fait à Lorient ».

234. Enseigne de la Compagnie du sieur Causer du village de Keruel en la paroisse de Plœmeur (Arch. d'Ille-et-Vilaine, Série C, liasse 1083).

235. Archives d'Ille-et-Vilaine, Série C, liasse 1083).

236. ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*, p. 430.

237. Par une lettre de M. de Maurepas, datée de Fontainebleau, le 20 octobre 1746 :

« J'ai reçu Monsieur votre lettre du dix de ce mois par laquelle vous demandez qu'il soit fait don à la ville de Lorient des 4 canons et du mortier que les Anglais ont laissés dans leur camp et que vous avez fait entrer dans la ville.

» Le Roy à qui j'ay rendu compte de ce que vous me marquez à ce sujet a bien voulu consentir à faire ce don à la ville de Lorient. Je vous en informe avec plaisir et je suis, Monsieur, très parfaitement à vous.

Signé : MAUREPAS. »

(Mss. JÉGOU, *Histoire de Lorient, Preuves*, vol. 4, p. 233). — Il a été jusqu'à présent impossible de découvrir ce que sont devenus ces canons. Il paraît que pendant un certain temps ils firent partie de l'armement de la place.

forcement des passes. Il fut donc décidé de fortifier cette batterie à la gorge où il n'y avait aucun retranchement et d'y mettre en position quelques pièces de canon ²³⁸.

La batterie de Locqueltas avait été remise en état. A celle de Discot, après avoir d'abord essuyé un échec, on avait fini par réussir à désenclouer les canons ²³⁹, puis, comme on avait appris au Port-Louis que les Anglais avaient laissé « plusieurs ancres avec des bouées sur leurs câbles », M. de Saint-Paul qui commandait cette batterie envoya, sur l'ordre de M. de Ravenel, une chaloupe couper les orains de ces bouées ²⁴⁰.

Ce fut seulement à partir du 30 octobre, quand on apprit le départ définitif des Anglais, que la ville de Lorient se sentit réellement délivrée de la menace d'une attaque. Les choses reprirent alors leur train accoutumé. Ce même jour du 30 octobre, arriva le duc de Penthièvre qui venait inspecter les fortifications de la place, le lieu de la descente des Anglais et les batteries de côte. Le 4 novembre, le duc passait au Port-Louis d'où il se rendit à Quiberon. Le résultat de cette visite, fut de décider le gouvernement à activer les travaux des ouvrages en construction et à en faire élever de nouveaux, notamment le fort du Loc commandant les deux plages sur lesquelles les Anglais avaient effectué leur débarquement. On sait qu'en dépit de l'étrange façon dont ils s'étaient comportés, M. de Volvire fut fait lieutenant général ²⁴¹ et M. de l'Hôpital reçut la croix de Saint-

²³⁸. Lettre de M. de Ravenel du 19 octobre 1746 (Archives Nationales). — Les seules pièces dont il était possible de disposer n'étaient que « six canons de 12 de balle et quatre canons de 6 livres » qui se trouvaient « à l'amiral » (*ibid.*).

²³⁹. Lettre de M. de Maurepas à M. de Clairambault, 1^{er} novembre 1746 (Archives du Port de Lorient, *Lettres du Ministre*, 1746, p. 403).

²⁴⁰. Lettre de M. de Ravenel du 19 octobre 1746. — M. de Ravenel avait pensé se servir de ces cordages pour fourrer les câbles de l'estacade barrant la passe entre la citadelle et Kernevel, mais le juge de l'amirauté M. Keranforest en prit possession, ce qui donna lieu à un procès entre l'Amirauté et la Marine (Voy. Colonel JUGE, *Les Anglais à Quiberon*, p. 9, note 19).

²⁴¹. M. de Volvire, malgré sa promotion, ne reconquit jamais la confiance du Ministre. Il fut maintenu en Bretagne mais « en raison de la réorganisation du commandement dans la province, il n'eut plus que des situations

Louis²⁴². Un grand nombre de gratifications furent aussi accordées à différentes personnes qui s'étaient signalées par leur zèle²⁴³. Le 15 novembre 1746, le conseil municipal de Lorient tenait une assemblée mémorable dont voici le procès verbal :

« Du 15^e jour de Novembre 1746, en l'assemblée de ville tenue en la maison de M. Perault, maire et président de la dite assemblée, présents M. de Montigny, lieutenant de Maire, Droneau fils, procureur du Roy, Droneau père, échevin, La Fontaine et Deffond, assesseurs, La Freté, avocat du Roy, Cordé, contrôleur du Greffe, Brossière et Dussault, échevins électifs, Bourgogne, Le Febvre, Duplessix-Jores et Rahier, délibérants.

» Le dit sieur Procureur du Roy a représenté que l'événement qui vient d'arriver à cette ville par la levée du siège que les Anglois ont été obligés de faire le vendredy septième octobre dernier est l'effet de la protection singulière de Dieu et de la Sainte Vierge; événement dont il convient de perpétuer au public la mémoire en consacrant à l'avenir le même jour de chaque année à en rendre au Seigneur des actions de grâces. Sur quoy il requiert qu'il soit délibéré et a signé : Droneau.

» Les dits sieurs ont, pour le bon plaisir de Monseigneur l'Intendant, délibéré qu'à l'avenir il sera chanté le sept octobre de chaque année une grande messe sollonelle (*sic*) dans l'église paroissiale de Saint-Louis de cette ville devant l'autel de la Sainte Vierge et ensuite fait procession générale dans l'intérieur et autour de l'enceinte de cette ville où sera portée la statue de Notre-Dame de Victoire qui sera faite en argent aux dépens de la communauté et qu'il sera aussi fait un tableau qui sera porté à l'autel de la Sainte Vierge, et ont signé : Perault, de Montigny, Droneau, Deffond, Cordé, Lafontaine, Brossière, Dussault, Lefebvre, Rahier, Plessix Jorres. »

Cette délibération fut ratifiée le 2 décembre 1746 par l'intendant de Bretagne et approuvée, le 23 février 1747, par l'évêque de Vannes²⁴⁴.

en sous-ordre ou des sinécures » (Colonel JUGE, *Les Anglais à Quiberon*, p. 8, voir aussi même page, note 15).

²⁴². Parmi les autres chevaliers on relève les noms de MM. de Vincelle, ingénieur et Jouenne de Losrière, lieutenant de la maréchaussée de Bretagne (Col. JUGE, *loc. cit.*, p. 7). On a vu qu'en dépit de cette récompense, le colonel de l'Hôpital fut disgracié et ses dragons envoyés en Flandre après que le régiment eût été débandé.

²⁴³. Voy. Archives du Port de Lorient, *Lettres du Ministre*, 1746, lettre du 5 décembre, p. 441. — *ibid.* 1747, lettres du 5, 8, 27 février, 16 avril, pp. 45, 61, 63, 149.

²⁴⁴. Mss. JÉGOU, *Histoire de Lorient, Preuves*, vol. IV, p. 233.

XV. — Les renforts du général Fuller.

Pendant que se passaient ces événements, l'inquiétude était grande en Angleterre où l'on ne recevait aucune nouvelle de l'expédition. « Nous ne savons rien de l'amiral Lestock; la violente tempête de la nuit dernière et d'aujourd'hui nous donne des craintes à son sujet », écrivait M. Pelham²⁴⁵ au duc de Bedford²⁴⁶. Le courrier de Hollande qui arriva le mercredi 19 octobre, apportait enfin quelques renseignements. « Il y a des lettres de Paris qui donnent un compte rendu du débarquement de nos troupes près de Port-Lorient, et disent que la ville a offert de capituler si elle n'était pas secourue dans les vingt-quatre heures »²⁴⁷ écrivait au même, un autre correspondant, M. Leweson Gower qui, quelques jours plus tard, remarquait que M. Lestock avait dû causer de lourdes pertes aux Français puisque ceux-ci avaient arrêté toutes les lettres. Il espérait que l'attaque anglaise allait obliger l'ennemi à détacher en Bretagne des forces importantes ce qui faciliterait les négociations à Breda. Cependant des nouvelles plus précises lui furent sans doute communiquées pendant qu'il écrivait cette missive, car il ajoutait en post-scriptum : « Les lettres de Paris d'aujourd'hui mentionnent que nos troupes se sont rembarquées après avoir échoué dans leur attaque contre Port-Lorient; mais je ne le crois pas »²⁴⁸.

Le pays était encore dans l'incertitude, quand les renforts commandés par le général Fuller arrivèrent à Plymouth. Après bien du temps perdu, soit à cause des vents défavorables, soit à cause des ordres contradictoires du gouver-

²⁴⁵. Chancelier de l'Échiquier du cabinet dans lequel le Duc de Bedford était Premier Lord de l'Amirauté.

²⁴⁶. M. Pelham au Duc de Bedford, 30 septembre (11 octobre) 1746. — *Correspondence of the Duke of Bedford*, vol. I, p. 140.

²⁴⁷. M. Leweson Gower au Duc de Bedford, 14 octobre (N. S.) 1746. — *Ibid.* vol. I, p. 148.

²⁴⁸. M. Leweson Gower au Duc de Bedford, de La Haye, 18 octobre (N. S.) 1746, *loc. cit.*, vol. I, p. 152-153.

nement britannique, la flotte qui devait les transporter mit enfin à la voile, mais arrivée au large du cap Lizard, elle aperçut les cinq navires qui, séparés de l'amiral Lestock par la tempête, regagnaient Falmouth. Ceux-ci ayant déclaré que l'expédition était terminée, que l'escadre anglaise et les troupes rentraient en Angleterre, la flotte transportant les renforts vira de bord et regagna Plymouth²⁴⁹.

Ce fut à l'arrivée des cinq transports de Lestock à Falmouth qu'on obtint enfin un récit de l'attaque de Lorient. Le major Mac Donald qui se trouvait à bord de l'un de ces navires, écrivit immédiatement au duc de Newcastle, en lui expédiant le *journal* qu'il avait tenu quotidiennement avec le plus grand soin²⁵⁰ puis un certain nombre de marins, de soldats et d'officiers adressèrent à leurs parents et amis des lettres dans lesquelles ils donnaient de leurs exploits un compte rendu beaucoup plus glorieux mais beaucoup moins véridique qui ne trompa personne²⁵¹. L'inquiétude persistait cependant, car une fois de plus on ne savait ce qu'était devenu l'amiral Lestock, puisque contrairement à ce qu'avaient annoncé les transports, il n'était pas rentré. On finit par apprendre d'une façon indirecte que l'escadre s'était rendue à Quiberon où les troupes avaient été une seconde fois mises à terre²⁵².

249. Voir à ce sujet : Major Robert Bell à Fox, 10 octobre (21 octobre) 1746, P. R. O., S. P. Dom. Naval, 42/98. — Duc de Newcastle à l'amiral Lestock et au général Saint-Clair, 14 octobre (26 octobre) 1746, P. R. O., S. P. Dom. Naval, 42/69, p. 5. — M. Grenville au Duc de Bedford, 24 octobre (4 novembre) 1746, *loc. cit.*, vol. i, p. 157-158.

250. Major Mac Donald au Duc de Newcastle, 9 octobre (20 octobre) 1746, P. R. O., S. P., Dom. Naval, 42/98.

251. Le 14 octobre (28 octobre) 1746, Horace Walpole écrivait à Horace Mann que la perte de la bataille de Raucoux avait été contrebalancée par « un compte rendu pompeux » de l'invasion de la Bretagne « qui pour parler franc se réduit je crois à l'incendie de deux ou trois villages, après quoi on s'est remarqué » (Horace WALPOLE'S *Letters*, vol. ii, p. 245). — Quelques-unes des lettres écrites de Falmouth par des gens ayant pris part à l'expédition, furent publiées dans la presse anglaise de l'époque (voy. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 13 et seq.).

252. Lord Vere Beauclerk au Duc de Bedford, 21 octobre (1^{er} novembre) 1746 (*Correspondence of the Duke of Bedford*, vol. i, p. 154). — Duc de Newcastle

Comme on avait cru l'expédition terminée, le gouvernement anglais avait donné l'ordre aux navires qui transportaient le général Fuller et ses renforts, de regagner le mouillage des Downs²⁵³, mais en apprenant la nouvelle du second débarquement, cet ordre fut contremandé. Le mercredi 2 novembre, un message fut envoyé au général pour lui faire savoir que lui et ses troupes devaient rester à Plymouth, attendre les instructions du général Saint-Clair; en même temps, le duc de Newcastle écrivait à ce dernier et à l'amiral Lestock que les renforts étaient toujours à leur disposition à Plymouth, n'attendant que l'ordre de rejoindre²⁵⁴. Sur ces entrefaites, on apprit que le message du gouvernement au général Fuller était arrivé trop tard et que la flotte avait appareillé pour les Downs, le mardi 1^{er} novembre. Cette nouvelle réveilla les inquiétudes, car aucun des transports n'était arrivé à destination et une tempête assez violente avait sévi sur la côte anglaise dans la nuit du 3 au 4 novembre²⁵⁵. Ce fut seulement le lendemain 5 novembre, que la flotte atteignit les Downs, mais si avariée à la suite du gros temps, que le duc de Newcastle lui donna l'ordre de se rendre immédiatement à Gravesend²⁵⁶ où les troupes furent débarquées. Ainsi se terminèrent leurs aventures, que Horace Walpole résumait comme suit : « Les gardes sont revenus, eux qui ne partirent jamais. En un seul jour, ils reçurent à quatre reprises des ordres différents ! »²⁵⁷.

à Lestock et Saint-Clair, 22 octobre (2 novembre) 1746 (P. R. O., S. P. Dom. Naval, 42/98).

253. Entre Deal et Ramsgate.

254. Duc de Newcastle au Major général Fuller. — Deux lettres contenant des ordres contradictoires, datées du 22 octobre (2 novembre) 1746 (P. R. O., S. P. Dom. Ms. Calendar, 1746, 88/110; 88/111).

255. M. Grenville au Duc de Bedford, 24 octobre (4 novembre) 1746 (*Correspondence of the Duke of Bedford*, vol. 1, p. 157-158).

256. Duc de Newcastle au Duc de Bedford, 25 octobre (5 novembre) 1746 (*Correspondence of the Duke of Bedford*, vol. 1, p. 160-161).

257. Horace Walpole à Horace Mann, 4 novembre (15 novembre) 1746. — *Horace Walpole's Letters*, vol. II, p. 250-251.

QUATRIÈME PARTIE

QUIBERON

I. — Combat de l'Ardent.

Le 11 octobre, « vers 6 heures du soir, parut dans la rade de Belle-Ile un vaisseau, avec pavillon français, de 60 canons dont la dernière batterie était toute de fonte »¹. Ce navire, l'*Ardent*, commandé par M. de Sainte-Colombe²,

1. LE GALLEN. — *La flotte hollando-anglaise devant Belle-Ile*, p. 41.

2. Le Rapport officiel Saint-Clair-Lestock l'appelle M. de Colombe, directeur général de l'artillerie et capitaine de l'*Ardent*. Le même rapport donne le récit suivant des aventures du malheureux navire d'après son Journal de bord et les interrogatoires des marins prisonniers.

L'*Ardent* mit à la voile de l'île d'Yeu, le 22 juin, avec le navire qui portait le duc d'Anville, six autres vaisseaux de ligne, quelques frégates et environ quatre-vingt navires marchands. Deux autres vaisseaux de ligne et un navire de 40 canons, tous trois venant de Toulon, rejoignirent la flotte peu après son appareillage. Ces derniers navires, avec la plus grande partie des bâtiments marchands, quittèrent bientôt l'escadre pour une destination inconnue. Il restait du convoi onze navires chargés d'approvisionnements et de munitions. Neuf d'entre eux furent expédiés à Québec, et, le 19 juillet, un vaisseau de guerre fut envoyé à Sainte-Marie. Pendant plus de trois mois, l'escadre tint la mer, personne ne sachant où elle devait aller et au cours de cette croisière, elle s'empara de deux navires anglais qui se rendaient à la Jamaïque. M. de Colombe, capitaine de l'*Ardent*, se rendit à plusieurs reprises à bord du vaisseau amiral pour demander au duc d'Anville quelle était la destination de l'escadre, mais celui-ci refusa toujours de rien dévoiler. En réalité, son intention aurait été de chercher à intercepter les transports anglais qui, croyait-il, se rendaient en Amérique convoyés par la division Cotes. Il ignorait que cette division était devenue une escadre et que la destination de l'expédition avait été changée. A environ vingt lieues du cap Sable, la flotte française fut dispersée par un coup de vent. Comme les équipages, au cours de leur longue croisière, avaient été grandement éprouvés par la maladie et le mauvais temps, le capitaine de l'*Ardent* dut choisir entre deux solutions : soit de se rendre aux îles Sous-le-Vent pour y réparer son navire et donner aux malades le temps de se remettre, soit de rentrer en France. Il choisit la seconde et mit le cap sur Brest avec un équipage extrêmement réduit, puisque 110 hommes étant morts, beaucoup d'autres malades surtout du scorbut, il ne restait pas plus de 20 hommes par quart. En cours de route, l'*Ardent* s'empara d'un navire anglais de Virginie rempli de provisions fraîches et après une traversée de un mois, arriva en rade du Palais à Belle-Ile (*Rapport*

appartenait à la fameuse escadre du duc d'Anville, dont les mouvements avaient si fort inquiété les Anglais quelques semaines auparavant. Il s'en vint mouiller sous la citadelle du Palais « dans une triste situation puisqu'il n'avait que très peu de vivres et que, de 300 hommes d'équipage, il y en avait 280 malades du scorbut ». M. de Sainte-Colombe demanda donc au gouverneur de l'île, M. de Saint-Sernin, de lui fournir un renfort de deux cents hommes, mais celui-ci, « de concert avec M. de Keruzoret, chef de la Marine », craignant de trop affaiblir ses forces et pensant avec raison que les Anglais pouvaient attaquer l'île, ne lui accorda que « 94 hommes et des vivres pour deux jours »³.

L'*Ardent* se trouvait dans une position périlleuse, car il avait été repéré par la flotte anglaise. Le cutter *Royal George* ayant rejoint, le 12, l'amiral Lestock, lui avait annoncé la présence d'un navire français en rade du Palais. L'amiral avait donc détaché le commodore Coles avec le *Hastings*, le *Ruby* et un brûlot lui donnant pour mission de rechercher le navire et, par tous les moyens en son pouvoir, de l'attaquer, de le prendre et de le brûler⁴. Si l'escadrille du commodore avait été seule lancée à la poursuite de l'*Ardent*, ce dernier aurait peut-être échappé aux Anglais. Il aurait eu certainement le temps soit de se réfugier dans le golfe du Morbihan dont l'entrée était défendue par les batteries de Kerpenhir et de Port-Navalo, soit de gagner l'embouchure de la Loire ou même Rochefort⁵. Malheureusement une autre division anglaise com-

Saint-Clair-Lestock). Aux Archives du Finistère (Fonds du Dresnay des Roches, série E, 232²) se trouve le journal d'un officier du *Trident* de l'escadre du duc d'Anville. On y relève la mention suivante : « Depuis le coup de vent du 13 septembre, on n'a eu aucune connaissance dans l'escadre de l'*Ardent*... ». Aux Archives de la Marine au Port de Lorient, se trouve une série de documents intéressants sur la constitution du convoi et de l'escadre du duc d'Anville.

3. LE GALLEN. — *La flotte hollando-anglaise devant Belle-Ile*, p. 41.

4. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

5. Il semble cependant avoir cherché à gagner Lorient ou le golfe du Morbihan. Contre la première hypothèse, on peut faire remarquer qu'à Belle-Ile on avait dû mettre son commandant au courant de la présence de la flotte

posée du sloop *Tavistock*, du *Fly*, du *Pool* et de l'*Exeter*, se trouvait aussi dans ces parages. Le *Fly* était momentanément absent ainsi que le *Pool* envoyé à sa recherche, l'*Exeter* était au large « de la côte sud de Belle-Isle »; quant au *Tavistock*, il était allé croiser probablement du côté de la pointe de Kerdonis, car il aperçut ce matin-là, 12 octobre, l'*Ardent* qui, toujours en rade du Palais, s'apprêtait à appareiller. Le capitaine Mackensie du *Tavistock* s'en vint immédiatement prévenir le capitaine Lake de l'*Exeter* qu'il trouva près « de la pointe sud-ouest » de l'île, et celui-ci, en entendant cette nouvelle, fit aussitôt virer de bord, puis, accompagné du *Tavistock*, se mit à contourner Belle-Ile par le sud-est. Comme il doublait la pointe de Kerdonis, ils aperçurent l'*Ardent* sous voiles, cap au nord-ouest, marchant avec toute la toile qu'il pouvait porter. Le vent était alors ouest-sud-ouest, les Anglais appuyèrent la chasse. L'*Ardent* qui cherchait probablement à franchir la Teignouse pour entrer dans le golfe du Morbihan, voyant que les navires anglais gagnaient sur lui et qu'ils réussiraient à lui couper la route, vira de bord, à neuf heures du matin, et mit le cap au sud avec l'intention de regagner l'abri des canons du Palais. Mais le vent sauta subitement au sud-ouest, ce qui fit dériver le navire français sous le vent des Anglais qui eux, recevaient toujours la brise bâbord amures. M. de Sainte-Colombe s'en étant aperçu, fit changer d'amures, établir les bonnettes et hisser une flamme blanche, puis, laissant porter à l'ouest enseigne déployée, l'*Ardent* tira plusieurs coups de canon. La chasse continua, les Anglais gagnant de plus en plus⁶. M. de Sainte-Colombe s'en vint mouiller sous Port-Maria, à Quiberon, dans un

anglaise. Contre la seconde il n'y a que la relation du Père Le Gallen d'après laquelle M. de Sainte-Colombe ne chercha à gagner le golfe du Morbihan que quand il se vit sur le point d'être attaqué. Il semble bien au contraire que quand il vit les Anglais, il s'aperçut qu'il n'avait aucune chance d'atteindre le golfe et chercha à rentrer en rade du Palais.

6. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

endroit où il était complètement à l'abri d'un abordage et sous la protection de « huit canons mis en batterie à différents points du pourtour de la baie »⁷, puis quand les navires anglais furent à portée, il ouvrit le feu.

A onze heures et demie, les Anglais ayant cargué les voiles et dérivé assez près de l'*Ardent*, lui retournèrent « son salut ». A midi, ils mouillèrent à une distance aussi petite que le permettait leur sécurité puis commencèrent à tirer. Pendant que l'*Exeter* canonnait le navire français, le *Tavistock*, sur l'ordre du capitaine Lake, avait pris pour objectif « la batterie de deux canons qui se trouvait devant lui ». A midi et demi, arrivèrent le *Fly* et le *Pool*. Le capitaine Lake leur ordonna de mouiller à quatre ou cinq encablures devant l'*Exeter* de façon à le déhâler dès que le combat serait terminé, car ce navire se trouvait à moins d'une encablure de rochers découverts par la mer et de brisants. Le *Pool* ayant mouillé, ouvrit lui aussi le feu sur l'*Ardent* pendant que le *Fly* tirait sur la seconde batterie dont les boulets enfilèrent l'*Exeter* par l'arrière.

A trois heures et demie, un projectile anglais ayant semble-t-il coupé le câble de l'*Ardent*, ce navire vint s'échouer par l'avant et dans une position telle qu'il ne pouvait plus pointer sur les Anglais que quelques canons en plus de ses pièces de retraite. A quatre heures, le mât de misaine et le grand mât tombèrent à la mer, tous deux en même temps sur tribord et le vaisseau se mit à donner une forte bande de ce côté ce qui gêna encore plus son tir⁸. Malgré tout, il continua quand même son feu par les deux canons de la Sainte-Barbe⁹ et ne cessa que vers sept heures¹⁰, parce qu'il avait épuisé toutes ses munitions.

7. LE GALLEN. — *La flotte hollando-anglaise devant Belle-Ile*, p. 42.

8. Rapport Saint-Clair-Lestock. — Le récit du P. Le Gallen est ici légèrement différent. Il dit que ce fut sur l'ordre du commandant que les trois mâts furent abattus. Le récit anglais m'a semblé plus précis, c'est pourquoi j'ai préféré le suivre.

9. LE GALLEN. — *La flotte hollando-anglaise devant Belle-Ile*, p. 48.

10. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

Pendant la nuit, le capitaine fit faire des radeaux avec la mâture et se sauva lui-même dans la chaloupe qu'il avait fait mettre à l'eau. On enleva du vaisseau le plus d'effets possible et le navire fut évacué sans pertes à l'exception de deux ou trois hommes de Belle-Ile « qui se néièrent par leur précipitation pour aller à terre et quelques malades qui n'étaient pas en état d'être mis sur les radeaux »¹¹. Comme le vent souffla assez frais de l'ouest-sud-ouest toute la nuit, les Anglais ne purent envoyer des chaloupes incendier l'*Ardent*. Les vagues étaient si fortes qu'avec l'assistance des embarcations des autres navires, il aurait été impossible de remorquer le grand canot de l'*Exeter*. Ce vaisseau, à cause de l'état de la mer et de la présence des brisants à proximité, fut affourché sur ses ancres de bossoir. Au jour levant, l'épave de l'*Ardent* apparut toute délabrée avec sa proue presque au sec. La coque était criblée de trous de projectiles, le gouvernail avait été arraché par un boulet, le plat-bord était sous l'eau à tribord et on n'apercevait personne remuer sur le navire.

Quand l'*Exeter* voulut appareiller, il se trouva de suite en difficulté. Il réussit d'abord à lever et à saisir sa petite ancre de bossoir, puis le capitaine Lake essaya de faire croupiat en frappant une aussière sur le câble de la seconde ancre. Mais si l'abattée du navire fut suffisante pour lui permettre d'éviter les brisants, on ne réussit pas à relever la seconde ancre dont il fut nécessaire de couper le câble. Enfin dégagé, l'*Exeter* mit à la voile et les autres bâtiments le suivirent bientôt après.

Les pertes anglaises étaient seulement de deux blessés, mais l'*Exeter* avait souffert plusieurs dégâts matériels. Le petit hunier était criblé de trous, les haubans et les galhaubans du grand mât de hune avaient été emportés à bâbord, ainsi qu'un certain nombre de manœuvres courantes. La seconde pièce du côté bâbord de la batterie avait été

11. LE GALLEN. — *La flotte hollando-anglaise devant Belle-Ile*, p. 47-48.

démontée, la meilleure ancre de bossoir, une ancre de touée avec son câble ainsi que trois aussières étaient perdues. Enfin, le bâtiment avait encore souffert quelques légères avaries sous sa voûte d'arcasse, mais ces dernières étaient dues au mauvais temps ¹².

II. — Second débarquement des Anglais.

Ce jour-là, 13 octobre, vers dix heures, la division Lake rejoignit la division Cotes qui était partie la veille à la recherche de l'*Ardent*, et le capitaine Lake reçut du commodore l'ordre de faire voile avec toute la toile que les navires pourraient porter afin de conduire la flotte de Lestock dans la baie de Quiberon.

Bientôt après, l'*Exeter* aperçut cette flotte qui contournait Belle-Ile, et la division s'en vint courir la bordée en dehors des Cardinaux, rangeant les récifs d'aussi près que pouvait le permettre la sûreté des navires. Le *Tavistock* cependant ne l'accompagnait pas; il venait d'être détaché pour s'en aller de conserve avec le *Hastings*, à la recherche des cinq transports séparés de la flotte pendant la tempête du 12 ¹³.

Il semble que la flotte de transports accompagnée des frégates, contourna Belle-Ile par le sud, mais que les vaisseaux de haut bord, conduits par l'*Exeter* et le *Pool*, doublèrent la pointe des Poulains et, longeant la côte, gagnèrent les Cardinaux où ils firent leur jonction avec les transports ¹⁴. « Quantité de monde était monté dans les huniers pour observer ce qui se passait dans l'île » ¹⁵ et comme cette

12. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

13. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

14. Le rapport anglais mentionne seulement que l'*Exeter* gagna les Cardinaux et que la flotte fit le tour de Belle-Ile. Le P. Le Gallen déclare qu'elle se sépara en deux groupes, l'un passant par le sud, l'autre par le nord et que le gouverneur fit lancer une bombe contre les Anglais (LE GALLEN, *loc. cit.*, p. 43-44). Ceci s'accorde avec un autre récit anglais déclarant que la batterie de Sauzon tira un coup de canon sur la flotte anglaise (voy. P. DIVERRES, *Le siège de Lorient*, p. 22, col. 1).

15. LE GALLEN, *loc. cit.*, p. 43.

escadre défilait assez près de la côte, M. de Saint-Sernin, gouverneur de Belle-Ile, fit tirer sur elle par la batterie de Sauzon, mais sans leur causer de dommage¹⁶. Contournant les Cardinaux, « la flotte alla mouiller dans la rade de l'île de Houat ou dans ce qu'on appelle le Parc, vers les parages de Heydick et de la côte de Saint-Jacques ou de Rhuys, peu distante de la baie du Croisic ». Elle passa la nuit à ce mouillage, et le lendemain matin, 14 octobre, remettant à la voile, elle vint s'ancre le long de la côte de la presqu'île de Quiberon, « du côté de la baie de Crak, entre l'île de Houat et le cap de Quiberon »¹⁷.

La situation de cette baie était particulièrement bien choisie comme base, pour permettre à l'escadre de Lestock d'inquiéter le commerce maritime. « Elle est à égale distance de Brest et de Bordeaux, proche des ports du Port-Louis, Lorient, Le Croisic, Nantes, Rochefort, La Rochelle et de plusieurs autres villes commerçantes, et rien ne peut plus contribuer à la destruction du commerce français et de notre prospérité qu'une escadre stationnée ici, car généralement tout navire à destination d'un port quelconque de la baie de Biscaïe vient reconnaître Belle-Ile, de sorte que, par une disposition judicieuse permettant aux croiseurs de se relever mutuellement, tandis que les vaisseaux de ligne seraient au mouillage dans cette baie excellente, on pourrait retirer de grands avantages ainsi que frustrer les desseins de l'ennemi par le blocus de ses ports et l'observation de ses mouvements »¹⁸. D'ailleurs, tout le temps que leur flotte fut à ce mouillage, les frégates anglaises croisèrent entre

16. P. DIVERRÈS, *loc. cit.*, p. 22, col. 1.

17. LE GALLEN, *loc. cit.*, p. 44.

18. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock. — En apprenant que la flotte de l'amiral Lestock était mouillée à Quiberon, l'amiral Anson qui se trouvait alors à Plymouth en train de former une escadre destinée à intercepter à leur retour d'Amérique, les débris de celle du duc d'Anville, écrivit au duc de Bedford : « Je suis surpris que M. Lestock connaissant d'après les renseignements recueillis par lui sur le navire français brûlé dans la baie de Quiberon, le mauvais état dans lequel se trouve la flotte de d'Anville, ne croise pas au large d'Ouessant pour l'attendre, d'autant que son escadre à lui ne manque de rien... » (Amiral Anson au Duc de Bedford, 4 novembre (15 no-

les Cardinaux et la pointe de Penmarc'h¹⁹. L'amiral Lestock craignait en effet d'être surpris au mouillage par des vaisseaux de l'escadre du duc d'Anville revenant en France. C'est pourquoi le *Saphire* eut à surveiller la mer entre les Glénans et l'île de Groix, le *Pool* entre Groix et Belle-Ile, l'*Exeter*, le *Ruby*, le *Tavistock* et le *Post-boy* entre Belle-Ile et les Cardinaux²⁰.

De bonne heure le matin du 15 octobre, l'amiral Lestock envoya son capitaine de pavillon à terre pour sommer la péninsule de se rendre²¹. M. du Penhoët, capitaine général, qui commandait les troupes de la défense, milices mal armées et mal disciplinées²², insista pour poser ses conditions. Le parlementaire lui répondit que les Anglais n'accepteraient que la reddition à discrétion et qu'il n'obtiendrait rien d'autre. Sur quoi, M. du Penhoët lui répliqua qu'ayant des hommes en nombre suffisant pour résister aux forces anglaises, il refusait de se rendre et que ses troupes se défendraient jusqu'au dernier homme. L'officier anglais se retira muni de cette réponse, et aussitôt ordre fut donné aux navires de faible tirant d'eau de se rapprocher de la côte, puis d'ouvrir le feu afin de protéger le débarquement des troupes²³. La mise à terre se fit du reste sans coup férir, car les milices prises de peur « se débandèrent en jetant

vembre) 1746. — *Correspondence of the Duke of Bedford*, vol. i, p. 174). On peut faire cependant remarquer que si, à leur retour d'Amérique, les vaisseaux du duc d'Anville venaient reconnaître le cap Finistère, chose après tout fort possible, l'escadre de Lestock était en bonne position pour les surprendre s'ils cherchaient ensuite à gagner Brest.

19. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock. — Voilà pourquoi on vit de temps à autre des navires ennemis aux environs de Lorient. L'un d'eux même, passa une nuit mouillé sous Groix. Le 13, vers huit heures du matin, il leva l'ancre puis, ayant échangé quelques coups de canon avec la batterie du Grognon, seul ouvrage de l'île qui fût en état de servir en ce moment, le vaisseau anglais fit le tour de Groix « par la pointe de l'Est et rejoignit sa flotte qui était alors entre Quiberon et Belle-Ile » (ANNEIX DES MILLERIES, *Journal*).

20. Rear Admiral H. W. RICHMOND, *The Navy in the War of 1739-1748*, vol. III, p. 33 et note.

21. Rapport Saint-Clair-Lestock.

22. Colonel JUGE, *Les Anglais à Quiberon en 1746*, p. 12.

23. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

leurs armes; les batteries furent abandonnées²⁴ et tous les fuyards gagnèrent les environs de Carnac laissant Quiberon sans défense²⁵.

Le général Saint-Clair détacha, aussitôt débarqué, le lieutenant-colonel Monro avec cent cinquante Highlanders sur une éminence qui commande l'isthme, de façon à empêcher les habitants de se retirer avec leur bétail, puis il partit lui-même à la tête d'une troupe de « Royals » et de Highlanders prendre possession d'un petit fort et des canons qui se trouvaient dans la péninsule, en tout dix-huit pièces. Il se rendit ensuite à Port-Maria où gisait l'*Ardent* et fit chasser à coups de fusil une embarcation de ce navire qui devait encore se trouver aux environs, après quoi il envoya sur l'épave un de ses aides de camp pour veiller à ce que rien ne fût dérangé à bord, car l'amiral voulait faire examiner par le capitaine Lake, la condition dans laquelle se trouvait le bâtiment.

Dans la soirée, après avoir opéré une reconnaissance de l'isthme, le général plaça un poste sur une hauteur²⁶ d'où il était possible de déceler les mouvements d'un ennemi qui aurait tenté de pénétrer dans la presqu'île. Il fit ensuite cantonner ses troupes de telle manière qu'elles fussent en état de soutenir le poste et il ordonna de construire des chemins de communication. Au cours de la reconnaissance de l'après-midi, les Anglais avaient trouvé dans le bourg quatre-vingt-sept malades débarqués de l'*Ardent*, aussi le général Saint-Clair écrivit-il, le lendemain, 16 octobre, une lettre au gouverneur du Port-Louis, M. de Rothelin, le priant d'envoyer un commissaire chercher ces marins et de lui en délivrer reçu comme étant prisonniers de guerre²⁷. Leur transport devait s'effectuer par chariots²⁸.

24. Colonel JUGE, *loc. cit.*, p. 12.

25. LE GALLEN. — *La flotte hollando-anglaise devant Belle-Ile*, p. 44.

26. Probablement une des éminences qui se trouvent aux environs de Saint-Pierre.

27. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

28. Colonel JUGE, *Les Anglais à Quiberon en 1746*, p. 13.

Pendant la nuit, l'*Ardent* fut incendié par le maître d'équipage du *Post boy* l'un des navires annexes, qui ayant reçu l'ordre de quitter l'épave, y fit mettre le feu par dépit de ne plus pouvoir le piller²⁹. Le navire brûla jusqu'au ras de l'eau et les Anglais le regrettèrent d'autant plus qu'ils pensaient avoir des chances de le remettre à flot. Ils n'étaient pas sûrs si la coque était ou non défoncée et de plus, il restait à bord des approvisionnements qui auraient pu être sauvés et qu'on estimait au moins à 15.000 livres. Le seul butin qui resta aux mains des Anglais fut un certain nombre de canons que relevèrent des hommes sous les ordres du capitaine Upton. Ils sauvèrent dix-huit pièces, douze de 12 et six de 24 qui furent envoyées à bord de la *Princessa*. Les tourillons de celles qui restaient furent brisés pour les rendre inutilisables³⁰.

Le 16 octobre, ordre fut donné à M. Armstrong, directeur général de l'artillerie, de faire construire sur la falaise, une batterie qui serait armée de huit canons de 20 et de 22 trouvés dans la péninsule et d'élever un retranchement « sur la gorge de cette péninsule, appelée pointe de la Basse-Ile, vers l'entrée de la falaise, crainte de surprise ». Les soldats de marine furent débarqués pour être employés au traînage des pièces et des munitions et l'avant-garde postée sur l'isthme fut remplacée par des piquets³¹. Ces travaux de fortification furent terminés le jour suivant, 17 octobre, et complétés par l'érection d'une redoute dans laquelle un piquet d'infanterie prit position.

Le général Saint-Clair avait pensé effectuer une descente aux environs de la pointe du Grand-Mont ou de Saint-Jacques, et à sa requête l'amiral Lestock avait envoyé le capitaine Baird avec le sloop *Fly* effectuer une reconnais-

29. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 16, col. 1.

30. Rapport Saint-Clair-Lestock. — D'après le récit du P. Le Gallen, les canons de l'*Ardent* ne furent relevés que le 17 et l'incendie du navire eut lieu le même jour (LE GALLEN, *La flotte hollando-anglaise devant Belle-Ile*, p. 44-45).

31. LE GALLEN, *loc. cit.*, p. 44. — Rapport Saint-Clair-Lestock.

sance de cette partie de la côte. Le lendemain, sur le rapport que fit cet officier après une première inspection, on lui adjoignit le brigadier général Graham pour une seconde reconnaissance. Le même jour, les Anglais choisirent l'emplacement d'un camp et y plantèrent leurs tentes, mais les hommes eurent la permission de rester cantonner dans les villages à l'arrière du camp, afin d'empêcher autant que possible parmi eux une augmentation du nombre des malades ³².

Ce jour-là, arriva du Port-Louis le commissaire chargé du transport des malades de l'*Ardent*, un certain Bourhis ³³, écrivain de la Marine qui pendant tout son séjour à Quiberon fut confiné dans une chambre dont on ne le laissa pas sortir. Malgré cela, le général Saint-Clair lui fit « toutes sortes de politesses » et l'invita à « manger avec lui ». Quatre-vingt-un malades furent transportés par chaloupes au Port-Louis. Les malades furent embarqués avec leur cadre, et, comme la place manquait, on fut obligé de faire venir trois chaloupes supplémentaires. Une quarantaine d'hommes qu'on n'avait pu débarquer de l'*Ardent* au moment de l'échouage, avaient été noyés quand, à marée basse, le navire s'était renversé sur tribord. D'après ce que rapporta M. Bourhis à M. de Ravenel, quelques officiers anglais qui parlaient très bien le français lui auraient dit qu'ils avaient l'intention d'hiverner à Quiberon ³⁴. Était-ce bravade de leur part ou le croyaient-ils sérieusement ? Quoi qu'il en soit, à ce même moment, le 18 octobre, se tenait un conseil de guerre au cours duquel la situation des troupes anglaises fut envisagée d'une manière toute différente.

Les navires expédiés à la recherche des transports égarés

³². Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

³³. Le colonel JUGE (*loc. cit.*, p. 13) lit : Bourhiec. — Le nom dans le document qu'il cite doit être orthographié : Bourhice, hypothèse confirmée par une lettre de M. de Maurepas à M. de Clairambault datée du 23 octobre 1746, et dans laquelle le nom est écrit : Bourhis (Archives du port de Lorient, *Lettres du Ministre*, 1746, p. 389).

³⁴. Lettre de M. de Ravenel au Ministre, datée de Port-Louis, 19 octobre 1746.

au cours de la tempête du 12 étaient revenus sans les avoir rencontrés. Tout espoir de voir arriver les renforts que devait amener le général Fuller était maintenant perdu car le vent avait été en général favorable pour leur traversée d'Angleterre en Bretagne. Les effectifs du corps expéditionnaire, réduits à 2.600 hommes, ne semblaient donc pas suffisants pour espérer pouvoir déboucher de la presqu'île, d'autant plus qu'en face, du côté de Carnac, les Anglais apercevaient journellement de forts mouvements de troupes. Il est même probable qu'ils craignaient une attaque à laquelle ils n'auraient pas été capables de résister en dépit de leur position favorable et de la présence de leur escadre qui pouvait balayer l'isthme avec son artillerie. D'un autre côté, le but principal de l'expédition étant d'attirer en Bretagne des troupes de Flandre pour réduire les effectifs dont disposait le maréchal de Saxe semblait atteint, puisque ces troupes étaient en route³⁵ et elles devaient se trouver maintenant si près de la Bretagne que même si elles apprenaient le départ des Anglais elles ne pourraient rejoindre l'armée de Flandre avant le milieu de novembre. Pour toutes ces raisons, le conseil estimait qu'il était inutile de rester plus longtemps à Quiberon et que le mieux à faire était de rembarquer les troupes, puis de rentrer en Angleterre.

Comme le commissaire Bourhis retournait au Port-Louis, il fut chargé d'une lettre pour le gouverneur de cette place, demandant le retour de quelques soldats et marins égarés dans la campagne³⁶ et faits prisonniers par les paysans³⁷.

III. — Départ des Anglais.

Le 19 au matin, l'*Exeter*, le *Hastings* et le *Tavistock* reçurent l'ordre d'attaquer le fort élevé à l'extrémité sud de l'île de Houat. Les navires furent obligés de mouiller à une

35. Vingt bataillons d'infanterie, un régiment de dragons et deux régiments de cavalerie. — Voy. pour détails, Colonel JUGE, *loc. cit.*, p. 8 et note.

36. Ou plutôt en maraude.

37. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

distance un peu trop grande à cause des récifs et des bas-fonds; mais les chaloupes de l'escadre purent s'approcher et débarquer cent trente marins sous les ordres du capitaine de pavillon de l'amiral. Ces hommes marchèrent contre un fortin élevé sur la côte ouest de l'île, et à leur grande surprise, le trouvèrent abandonné bien qu'il fût de construction moderne. Il aurait pu, dit le rapport anglais, être aisément défendu contre des forces très supérieures à celles amenées contre lui, ayant onze embrasures et deux canons de six en batterie. Situé « sur une pointe élevée, étroite et rocailleuse », ses meurtrières pour armes portatives auraient rendu facile la défense de l'étroite langue de terre qui y conduisait. Du côté de la mer, les rochers étaient escarpés, du côté de la terre, le chemin était coupé par un pont-levis et un fossé d'environ quinze pieds de large. Le parapet avait environ quinze pieds de haut et autant d'épaisseur, il était fait d'un double mur en maçonnerie, le mur extérieur d'environ quatre pieds d'épaisseur, le mur intérieur de deux pieds; l'espace compris entre les deux murs était rempli de terre.

De ce fortin, les marins marchèrent sur celui qui se trouvait à l'extrémité sud de l'île et quand ils s'en furent approchés à portée de mousquet, un officier fut envoyé en exiger la reddition. Le capitaine qui commandait l'ouvrage un certain Beauvais³⁸, demanda de sortir avec les honneurs de la guerre. Ceci lui ayant été refusé, il fit abaisser le pont-levis et se rendit prisonnier avec la garnison qui consistait en un sergent, deux caporaux, un tambour et trente soldats. « Ce fort était circulaire, entouré d'un fossé que traversait le pont-levis. Dans le mur du fort qui avait environ douze pieds de haut comptés du fond du fossé, étaient percées treize embrasures pour l'artillerie bien qu'il n'y eût que sept canons en batterie. Au milieu de l'ouvrage, s'élevait une

38. Il avait avec lui un détachement de la milice de Mayenne en garnison à Belle-Ile (Voy. Colonel JUGE, *loc. cit.*, p. 21). La brochure du colonel Juge contient aussi p. 22 un plan et une élévation de la tour de Houat.

tour de veille ronde et forte qui par sa structure, semblait extrêmement vieille. Elle avait environ quatre-vingts pieds de haut, le mur, à la partie inférieure avait une épaisseur de neuf pieds et à la partie supérieure de cinq pieds. Elle avait six étages avec des meurtrières pour armes portatives, les deux étages supérieurs étaient voûtés et à l'épreuve des bombes. Autour du sommet de l'étage supérieur, étaient disposées une quantité de grosses pierres destinées à défendre la base de la tour »³⁹.

Les prisonniers furent l'occasion d'un échange de lettres assez curieuses entre l'amiral Lestock et M. de Saint-Sernin, gouverneur de Belle-Ile. Le 20 octobre, un frégate anglaise se présenta au Palais avec les prisonniers de Houat⁴⁰, mais le gouverneur refusa de les reprendre. L'officier parlementaire M. Watson, aurait été porteur d'une seconde lettre qu'il ne remit pas à M. de Saint-Sernin⁴¹.

Les Anglais ce jour-là et les jours suivants procédèrent au rembarquement des troupes dans l'ordre que voici : le 20 octobre, les soldats de marine, le 21, le Harrison, le Frampton et le Richbell; le 22, le Bragg, les Highlanders et les « Royals ». D'après le P. Le Gallen, pendant les journées des 18, 19, 20 et 21, « les Anglais s'occupèrent à » piller et à ravager toute la presqu'île, ils brûlèrent onze

39. Rapport Saint-Clair-Lestock. — D'après le P. Le Gallen, les navires de guerre canonèrent l'ouvrage pendant une heure au bout de laquelle la garnison « se rendit prisonnière et livra lâchement à l'ennemi une tour qu'on avait inutilement attaquée durant six jours en juillet 1696 » (LE GALLEN, *loc. cit.*, p. 45-46).

40. Comme le pavillon blanc de la frégate était trop petit et que M. de Saint-Sernin, ainsi qu'il l'avoue lui-même, était de méchante humeur ce jour-là », il fit tirer trente à quarante coups de canon sur le vaisseau ennemi. Celui-ci s'arrêta, mit sa chaloupe à la mer avec un pavillon blanc et le gouverneur fit cesser le feu. — Voir pour cet incident ainsi que les échanges de bouteilles de vin entre l'amiral Lestock et M. de Saint-Sernin, la brochure du colonel Juge, p. 23-24. Voir aussi à l'annexe de la même, p. 40-43, le texte des lettres de l'amiral et du gouverneur.

41. Peut-être était-ce une lettre sommant M. de Saint-Sernin de rendre Belle-Ile aux Anglais. Comme elle ne fut pas remise et que les documents anglais ne mentionnent pas cet incident, il est impossible de savoir la vérité. — D'après le *Journal d'un Milicien de Vannes*, la sommation aurait été faite et repoussée. Noter cependant que l'auteur de ce récit ne fut pas un témoin oculaire.

» villages... Si les églises ne furent pas brûlées, elles furent
» horriblement prophanées, les ornements des autels
» emportés ou déchirés et des images, ils n'épargnèrent que
» celle du Christ »⁴².

Le 21, un officier, le lieutenant Waller, passa en conseil de guerre et fut cassé de son grade « avec infamie » pour lâcheté. Le 22, les dix-huit canons trouvés dans la presqu'île furent rendus inutilisables et un grand nombre « de barques, chasse-marées, toutes les chaloupes du port », ainsi que les magasins des usines de pêche contenant une grande quantité de matériel furent brûlés. Le même jour, le *Fly* fut envoyé au large pour rappeler les navires qui croisaient entre Penmarc'h et les Cardinaux. Le 23, la flotte anglaise mit à la voile, mais vint mouiller près de l'île de Houat pour donner le temps aux croiseurs de rallier. L'attente fut employée à détruire les forts et à s'emparer du bétail⁴³.

Le 24, l'*Exeter*, le *Hastings* et le *Tavistock* furent envoyés bombarder le fort élevé sur la pointe sud de Hoedic. Ils vinrent mouiller à deux encablures de l'ouvrage et ouvrirent le feu; en même temps, une troupe d'environ cinq cents marins sous les ordres du capitaine Pearse, étaient mis à terre et marchaient sur le fort. Celui-ci construit sur le même plan que celui de Houat, comprenait un retranchement circulaire avec, au centre, une tour. L'officier commandant l'ouvrage se rendit à discrétion avec la garnison composée d'un sergent, d'un caporal, d'un tambour et de vingt soldats⁴⁴. Afin de se débarrasser d'eux et des prisonniers de

42. LE GALLEN, *loc. cit.*, p. 45.

43. Rapport Saint-Clair-Lestock. — Une lettre écrite par un membre de l'expédition embarqué sur l'un des transports, donne de cette affaire une description tout à fait imagée (Voy. P. DIVERRÈS, *Le siège de Lorient*, p. 16, col. 1).

44. Rapport Saint-Clair-Lestock. — Le colonel JUGE (*loc. cit.*, p. 31) dit que « la défense de la tour d'Hoedic fut plus honorable que celle de la tour d'Houat; le Sr Quéru des Chapelles qui y commandait, tira 55 coups de canon, consommant toute sa poudre ». D'un autre côté, LE GALLEN (*Histoire de Belle-Ile*, p. 146) juge que « le commandant de la tour de Hoedic fut plus lâche que celui de Houat, car sa tour était plus solide ». Le P. Le Gallen, (*loc. cit.*, p. 46) mentionne seulement la reddition sans commentaire.

Houat que refusait le gouverneur de Belle-Ile, l'amiral Lestock les fit débarquer, au nombre de soixante-et-un⁴⁵ dans la presqu'île de Quiberon où ils furent acceptés par le major général, M. de Goëzac de Lesquen⁴⁶ qui en délivra un reçu à l'amiral.

Les forts de Houat et de Hoedic furent détruits⁴⁷ et les tourillons de leurs canons brisés, puis avec tous les croiseurs, à l'exception du *Tilbury* que l'on comptait rencontrer en chemin, l'escadre de l'amiral Lestock appareilla définitivement⁴⁸, le 28 octobre, à sept heures du matin. A dix heures elle était sous voiles. « Elle prit ce jour-là sa route » par les Cardinaux où elle passa vers les cinq heures du » soir. A la hauteur du sud-est de Belle-Ile et à une lieue et » demie de la côte, elle mit quatre heures en panne comme » si l'amiral avait projeté de faire le lendemain, dès la pointe » du jour, une descente au grand sable; mais il n'y eut » qu'une frégate d'environ 40 canons qui entra dans la rade » du Port-Fouquet, où elle mouilla la nuit et le lendemain à » la pointe du jour, elle fit voile vers les hauteurs de l'île » de Grois pour aller rejoindre la flotte »⁴⁹.

Pendant toute la durée du séjour des Anglais à Quiberon la garnison de Belle-Ile⁵⁰, craignant une attaque, avait été constamment gardée sur le qui-vive. Le soir du départ de la flotte, quand on vit celle-ci mettre en panne, « il y eut un » bivouac général vers une plaine dite Gougic, à peu près » au centre de l'île, comme le lieu le plus propre et pour

45. Rapport Saint-Clair-Lestock. — Il y en avait soixante-deux d'après une lettre de M. de Kermellec (col. JUGE, *loc. cit.*, p. 31).

46. Colonel JUGE, *Les Anglais à Quiberon en 1746*, p. 31.

47. Ces destructions eurent lieu les 27 et 28 octobre (Col. JUGE, *loc. cit.*, p. 31).

48. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

49. LE GALLEN, *La flotte hollandano-anglaise devant Belle-Ile*, p. 47.

50. Elle se composait de bataillons de milice d'Angers et de Mayenne, de 200 garde-côtes de la capitainerie d'Auray, 300 dragons de l'Hôpital, 1.200 garde-côtes de Belle-Ile et 410 canonniers. Dans la nuit du 28 au 29 on fit encore passer dans l'île 300 hommes de la milice de Rennes et 33 gentilshommes volontaires. Le 29 passèrent 100 dragons à pied, le 30 et le 31, 150 autres dragons avec leur colonel le marquis de l'Hôpital. L'arrière-ban fut rappelé le 4 novembre et la milice de Rennes se rembarqua le 7 du même mois (LE GALLEN, *loc. cit.*, p. 48, 49).

» découvrir le projet de l'ennemi et pour être plus à portée
» de distribuer le secours en cas d'attaque; on y avait trans-
» porté six pièces de canons de campagne et deux caissons
d'artillerie ». Le 29 au matin, la flotte profitant « d'un vent
d'est frais » qui avait soufflé pendant la nuit, était hors de
vue, sauf pour quelques voiles qu'on apercevait encore sur
l'horizon. Tout danger paraissant écarté, on fit rentrer les
troupes au Palais⁵¹.

La flotte anglaise quitta donc les parages de Belle-Ile dans
la nuit du 28 au 29 octobre 1746. Ainsi qu'on l'a vu, le
Pool envoyé en mission spéciale le 23 octobre, ne l'accom-
pagnait pas. Le capitaine Tomson, qui le commandait, avait
été chargé par l'amiral Lestock de se rendre avec son navire
entre l'île de Groix et les Glénans où il rencontrerait le
Saphire et lui donnerait l'ordre de rallier l'escadre à Qui-
beron. Puis le *Pool* resterait croiser entre Groix et Pen-
marc'h au cas bien improbable où arriverait le convoi por-
tant les deux bataillons de la Garde et le régiment de
Huske en route pour rejoindre l'expédition du général Saint-
Clair. S'ils étaient signalés, le capitaine Tomson devait
remettre au capitaine Wickham de la *Panther* l'ordre de
rallier Spithead, et l'accompagner⁵². Si le convoi ne parais-
sait pas, le capitaine resterait croiser dans les environs tant
qu'il aurait une provision d'eau suffisante pour lui permettre
de regagner un port quelconque d'Angleterre. Mais il avait

51. LE GALLEN, *La flotte hollando-anglaise devant Belle-Ile*, p. 47, 48, 49. —
Pour reconnaître la belle conduite des habitants, « le roi leur fit présent de
» six drapeaux de taffetas avec de très belles inscriptions. Des trois du Palais,
» il y en a un blanc aux armes de France avec cette inscription : *Nec pluribus*
» *impar* et sur les deux autres de couleur bleue et jaune à croix blanche,
» l'un a cette inscription : *In omni malo fidelis*; et l'autre : *Virtutem auctori*
» *refert* » (*ibid.*, p. 50-51).

52. L'ordre portait qu'avant son départ de Plymouth, l'amiral Lestock avait
écrit au duc de Newcastle pour le prier d'envoyer directement au capitaine
Wickham ses instructions au sujet de la destination des renforts une fois
l'expédition terminée. L'amiral ne pouvait donc que dire au capitaine de
suivre ces instructions. Mais si par hasard le capitaine n'avait reçu aucun
ordre du Duc, il devait rallier l'escadre de Lestock à Spithead (Ordre de
l'amiral Lestock au capitaine Wickham de la *Panther*, daté de Quiberon,
12 octobre (23 octobre) 1746. P. R. O., S. P. Dom. Naval, 42/98, ff. 240).

l'ordre exprès de ne courir aucun risque de voir l'équipage manquer d'eau, en prolongeant sa croisière. Pendant son séjour dans ces parages, il devait intercepter tous les navires ennemis, les prendre, les couler, les brûler; en un mot, détruire par tous les moyens en son pouvoir; il ferait aussi son possible pour obtenir des renseignements sur les mouvements et les dispositions des Français. Il rapporterait à l'amiral, à Spithead, ou au secrétaire de l'Amirauté, tous les incidents qui arriveraient au cours de sa croisière et les renseignements qu'il pourrait avoir obtenus⁵³.

Le 1^{er} novembre, l'escadre se trouvait au large d'Ouessant où, le 3, elle essuyait un coup de vent de l'ouest-sud-ouest. Le *Ruby*, le *Saphire* et le *Tavistock* furent alors détachés pour escorter le convoi de transports à Cork et à Kinsale où ils devaient aller hiverner. Quant à l'escadre, elle rallia Spithead⁵⁴, et, le 5 novembre au soir, elle venait mouiller en rade de St. Helens⁵⁵.

CONCLUSION

Ainsi se termina cette expédition aussi peu glorieuse pour les uns que pour les autres.

Le gouvernement anglais, dès le début, commit la faute de n'avoir aucun plan bien défini. Il avait promis des secours aux colonies d'Amérique et semble n'avoir organisé son expédition de Louisbourg qu'un peu à contre-cœur. Il devait en effet se rendre clairement compte qu'en ce faisant il violait le principe si important de la concentration de tous les efforts sur le théâtre principal des opérations qui alors

53. Ordres de l'amiral Lestock au capitaine Tomson, P. R. O., S. P. Dom. Naval 42/98, f. 239.

54. Rapport officiel Saint-Clair-Lestock.

55. Lettre de l'amiral Lestock au Duc de Newcastle datée : *Princessa* at St. Helens, 26 october (6 novembre) 1746. P. R. O., S. P. Dom. Naval, 42/98, ff. 237-238. — On sait qu'à son arrivée, l'amiral Lestock reçut l'ordre d'amener son pavillon. Il espérait pourtant un autre commandement au printemps de 1747, mais le 18 décembre 1746 il fut emporté par une attaque de goutte.

était la Flandre. La marche victorieuse de l'armée du maréchal de Saxe, dut le faire hésiter à expédier dans le Nouveau-Monde des troupes dont la présence à l'armée des Pays-Bas pouvait faire pencher la balance en faveur des Alliés. D'un autre côté, retenu par sa promesse et aussi par l'opinion publique, il n'osait peut-être pas renoncer ouvertement à ses projets primitifs, d'où les atermoiements qui retardèrent le départ. La nouvelle de l'appareillage de la flotte du duc d'Anville, obligeant à renforcer l'escadre anglaise qui devait accompagner le convoi de troupes à Louisbourg, occasionna de nouveaux retards. Le cabinet anglais se trouva bientôt en face d'une situation embarrassante, ou bien faire partir les troupes pour l'Amérique, chose dangereuse à cette époque de l'année, car elles seraient dans la nécessité d'hiverner jusqu'au printemps suivant avant de pouvoir commencer les opérations militaires, ou renoncer simplement à l'expédition. Tout bien considéré, la seconde solution était la plus sage, mais si elle était adoptée, il faudrait compter avec l'opinion publique qui blâmerait vivement le gouvernement pour avoir engagé de telles dépenses sans en retirer aucun résultat. Ce fut alors que le duc de Newcastle, se rappelant une idée du général Saint-Clair, décida qu'on attaquerait les côtes de France.

Le général Saint-Clair et l'amiral Lestock n'acceptèrent cette solution qu'à contre-cœur et parce qu'on les y forçait. Ils ne se sentaient nullement préparés pour une opération de ce genre, en vue de laquelle leur expédition n'avait du reste pas été préparée. Ce fut donc sans aucun enthousiasme, et pour ainsi dire à l'aveuglette, qu'ils vinrent débarquer près de Lorient. Leur état d'esprit les mettait déjà dans une position d'infériorité vis-à-vis de l'adversaire. Leurs hésitations à débarquer aussitôt arrivés, puis à marcher de suite sur Lorient, le temps précieux perdu en pourparlers inutiles, furent probablement le résultat de leur ignorance du pays et des moyens de défense des Lorientais.

Les officiers du génie furent certainement eux aussi bien au-dessous de leur tâche. Ils ne firent aucune reconnaissance sérieuse de la place et cependant leurs ennemis les laissèrent s'en approcher autant qu'ils le voulurent sans jamais les molester. Ils attaquèrent la ville sur son front le mieux protégé, là où le seul chemin d'accès était la chaussée du moulin, facile à défendre par les assiégés, au lieu de diriger leurs efforts du côté de la porte d'Hennebont où les fortifications n'étaient pas encore terminées. S'ils avaient fait brèche dans le mur d'enceinte entre la lagune de l'hôpital et la queue de l'étang du Faouédic, il aurait été bien difficile aux Lorientais de repousser leurs colonnes d'assaut.

La position occupée par leur batterie d'ailleurs placée trop loin des murs pour les battre de plein fouet et selon la normale, était rendue dangereuse par la proximité de la rade, car cet ouvrage risquait ainsi d'être pris à revers par l'artillerie de vaisseaux mouillés en rade⁵⁶. De plus, sur ce front, les Lorientais pouvaient mettre beaucoup plus de canons en batterie que cela n'aurait été possible sur la face nord. Comme aucun document anglais ne donne les raisons qui décidèrent les officiers du génie à choisir cet emplacement, on est réduit à des conjectures. Il semblerait que leur idée ait été plutôt de brûler Lorient que de l'enlever de vive force, et, dans ce cas, on comprend qu'ils aient été séduits par l'emplacement auxquels ils s'arrêtèrent, car de là ils commandaient la ville entière. Mais on peut alors leur reprocher de n'avoir pas prévu les difficultés du transport des munitions, ce qui les empêcha de maintenir un feu suffisamment nourri pour atteindre leur but. Peut-être aussi pensaient-ils que les premiers projectiles détermineraient chez les Lorient-

56. Y eut-il de la part de la garnison du Port-Louis une tentative de ce genre ? Il se peut en effet qu'on ait essayé de mettre quelques canons en batterie sur la rive droite du Ter, en face de Keroman, puisque des boulets ont été découverts en cet endroit (voy. *Echo paroissial de Lorient*, 1928). Cependant, comme aucun document ne signale ce fait, il demeure à l'état de pure hypothèse.

tais une panique qui aurait pour conséquence la reddition immédiate de la ville. Enfin, la protection des communications avec la base du Loc imposait des fatigues excessives à des troupes dont l'état sanitaire était déjà mauvais et qui ne paraissent pas avoir joui d'un moral excellent, car elles firent preuve dans plusieurs circonstances d'une grande timidité.

L'expédition de Quiberon fut une mauvaise opération, entreprise avec des forces trop réduites. On doit en toute justice reconnaître que le général Saint-Clair ignorant de ce que devenaient les renforts du général Fuller, comptait toujours sur leur aide, et cependant, même avec l'appoint de cette force, il n'avait guère de chance de succès. Son débarquement s'était bien effectué; solidement retranché dans la presqu'île avec les canons de la flotte anglaise balayant l'isthme sur lequel fut élevé peu après le fort Pen-thièvre, il occupait une position dont il serait difficile de le déloger, mais d'un autre côté, il ne pouvait guère songer à déboucher de son camp retranché pour prendre pied sur le continent. Il se trouvait donc absolument immobilisé. On peut même penser qu'il eût été possible avec des batteries établies sur la côte de Carnac, de forcer l'escadre anglaise à quitter le mouillage qu'elle occupait et à se retirer hors de portée du côté de Houat ou de Hoedick, ce qui eût compliqué beaucoup la situation du corps de débarquement et favorisé la réussite d'une attaque fatale aux Anglais.

Il semble qu'il eût été plus pratique de s'emparer de Belle-Ile, où une fois établies, les troupes du général Saint-Clair auraient pu demeurer en parfaite sécurité tant que la flotte de l'amiral Lestock serait demeurée maîtresse de la mer. On objectera que Saint-Clair atteignit malgré tout son but principal puisque le gouvernement français rappela des troupes de Flandre. Mais on peut faire remarquer que de ce côté la campagne était terminée pour cette année-là et que les belligérants allaient prendre leurs quartiers d'hiver.

Le retrait de quelques régiments ne pouvait donc influencer beaucoup les événements, tandis que la possession de Belle-Ile aurait été aux mains des Anglais un gage inestimable au moment des négociations de paix à Aix-la-Chapelle.

L'escadre de l'amiral Lestock ne montra pas non plus beaucoup d'activité. Il est difficile de comprendre qu'il n'ait pas essayé de forcer la passe de Lorient. Cette opération tentée dans la journée du 30 septembre avec les navires déjà arrivés aurait certainement réussi et les troupes de Saint-Clair auraient pu débarquer sans coup férir dans l'Enclos de la Compagnie. L'ignorance de l'état précaire des défenses du front de mer et surtout le manque de pilotes, empêchèrent sans doute l'amiral d'essayer pareil coup de main.

On voit donc que du côté anglais, l'expédition fut mal préparée et mal conduite. Cependant le blâme ne doit pas en être entièrement rejeté sur les deux chefs, car le duc de Newcastle eut une grande part dans l'échec de cette tentative, non seulement en lançant ces deux officiers dans une pareille aventure sans renseignements suffisants et contre leur avis formel, mais surtout en leur recommandant particulièrement d'éviter toute opération qui pourrait faire courir quelque risque à l'escadre et aux troupes. Cet ordre semble avoir été pour beaucoup dans les hésitations et la pusillanimité vraiment extraordinaires dont firent preuve en maintes circonstances le général et l'amiral.

Du côté français, les critiques qu'on peut faire sont tout aussi nombreuses.

Le gouvernement et la Compagnie des Indes avaient certainement montré une négligence coupable en ne s'occupant pas plus sérieusement de la défense des côtes et de celle de la ville. Pourtant, même avec les choses dans l'état où elles se trouvaient, les événements auraient pu prendre une autre tournure, si les Anglais avaient trouvé devant eux des troupes mieux aguerries que les milices, et commandées par des chefs moins pusillanimes. Les forces

dont on disposait au Loc rendaient peut-être difficile d'empêcher le débarquement des anglais, mais il semble que si M. de l'Hôpital avait voulu montrer un peu plus de courage, il aurait réussi à gêner et à retarder beaucoup la mise à terre des troupes du général Saint-Clair. Il est aussi inconcevable qu'on n'ait pas cherché à défendre le passage de Saint-Mathurin où une poignée d'hommes décidés aurait pu arrêter quelque temps l'armée anglaise. On ne comprend pas que les Lorientais aient laissé les officiers anglais venir examiner à loisir les fortifications de la place, alors qu'il n'y avait pas de suspension d'armes. Plus tard, il aurait été, semble-t-il, assez facile de trouver parmi les miliciens quelques hommes courageux qui, joints à des soldats réguliers, auraient pu faire une guerre d'embuscade sur les lignes de communication des Anglais et les harceler pendant leur retraite. La décision de rendre Lorient était absolument honteuse, car la ville n'avait pas encore épuisé tous ses moyens de défense. Enfin, il est impossible de comprendre l'état d'esprit de M. de Volvire quand il empêcha, au cours de la tempête, de mettre en batterie quelques canons qui auraient certainement causé beaucoup de dommage à l'escadre ennemie.

Tout ce qu'on peut accorder en fait de circonstances atténuantes, c'est que M. de Volvire et M. de l'Hôpital savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur militaire des milices et n'avaient en elles aucune confiance. Cette attitude fut certainement justifiée par les événements⁵⁷, mais si au lieu de faire marcher à l'ennemi des troupes mal entraînées, composées d'hommes dont beaucoup n'avaient pour armes que des fourches et des bâtons, on avait formé des corps

57. Une partie du détachement des milices de Morlaix se révolta à quatre lieues de cette ville, comme cette troupe se rendait au secours de Lorient. La rébellion fut apaisée mais avec de grandes difficultés. Une fois à Lorient, les miliciens consommèrent « plus de vin que de poudre » (voy. BOURDE DE LA ROGERIE, *Inventaire sommaire des Archives départementales du Finistère*, vol. III, p. xxx, d'après DAUMESNIL, *Histoire de Morlaix*, p. 89-99).

moins nombreux composés de volontaires bien armés et commandés par des officiers judicieusement choisis, il semble qu'en dépit de leur manque d'instruction militaire, on aurait pu obtenir de meilleurs résultats.

D'ailleurs, les milices étaient-elles à blâmer quand les troupes régulières, dragons et cavaliers, leur donnaient un si mauvais exemple? La vérité est que le colonel de l'Hôpital et M. de Volvire manquèrent de courage au point d'oublier leurs devoirs de soldats. Le second surtout, d'une manière inconsciente, fit si complètement le jeu des Anglais qu'on alla jusqu'à crier à la trahison. Mais, ainsi que le fait remarquer un auteur anonyme, « un homme de concert avec le général Saint-Clair aurait mieux couvert son jeu; ce qui fait attribuer toutes ces différentes manœuvres à la faiblesse d'un cerveau qu'une peur panique avait déjà dérangé »⁵⁸. Le jugement était sévère mais semble justifié.

58. Relation anonyme. — Archives de la Section technique du Génie, Sièges, Places françaises, n° 15, Section 2, Lorient, Carton 1.

APPENDICE

PORT DE LORIENT

I

Folio 155a

Magasin des Marchandises.

Etat général des armes qui ont été fournies par le magasin des marchandises de la Compagnie des Indes En ce port pour le Service du Roy Et de la ville pendant le Siège de Lorient.

SCAVOIR :

Fusils Grenadiers à Bayonnettes.

Mrs.	Livré du magasin.	Remis en magasin.	Reste à remettre
Le Lay, Capitaine d'Inguiniel, capitainerie de Boideru.....	25	25	»
L'evesque	15	»	15
Le Boeuf capitaine de Lorient.....	25	»	25
Mardrinière capit. de la Capitainerie de Boideru	100	»	100
Le Goluan Lieutenant de Cleguer, capitainerie de la Berray.....	9	»	9
Perrault pour les compagnies d'Auray.	150	»	150
Le houx pour celles de Simon d'Hennebont	30	»	30
Rocherousse Et rossiene.....	2	»	2
Le Guerelle Cap ^{ne} de Pleumeur.....	50	»	50
Duboir faisant pour Mr. de La Berray fils	100	65	35
Querel Capitaine	25	»	25
Joannic de Kervilio capitainerie d'Auray	100	»	100
Dozon même Capitainerie.....	100	»	100
Corithon même capitainerie.....	100	»	100
Poulain	50	»	50
Brochereuil capitaine aide major de Boideru	25	»	25
Châtelier	1	»	1
Durour capitaine de dragons.....	1	»	1
Le Borne.....	40	»	40
	948	90	858

1. Extrait de : JÉGOU, *Histoire de Lorient, Preuves*, vol. III, fol. 155-156.

Folio 155 b

Fusils demi-Boucaniers.

	Livré du magasin.	Remis en magasin.	Reste à remettre.
Mrs.			
Kerhouant Capitaine garde-côte.....	6	»	6
Kermaduit fagant ² de la Paroisse de Plufugant ³	1	»	1
Bois Daniel Cap ^{ne} de Concarneau.....	14	»	14
Bois Gueheneu de Kermainguy d ^o	10	»	10
Masele Capitainerie de Concarneau.....	33	»	33
Guyat cap ^{ne} du Faouet.....	74	66	8
Le housse Lieutenant de La Comp ^{ie} de Keranflec fils	40	»	40
Gerard Lieutenant de la paroisse de Locornan ⁴ capitainerie de Concarneau	29	»	29
Dubois de La haye.....	8	»	8
Treymonieux pour le détachement de Gourin capitainerie de Concarneau....	12	»	12
Martin de la Comp ^{ie} du grand Teguié ⁵ .	10	»	10
Poulpiquet de la paroisse de Foenan...	22	»	22
Rouillé cap. de Perguet capitainerie de Concarneau	12	»	12
Duleniou furic capitaine de la paroisse de Sacher ⁶ capitainerie de Concarneau	43	»	43
Mareau cap ^{ne} du Faouet.....	76	75	1
Bessonnet cap ^{ne} de la paroisse de Lan- vaudan capitainerie de Boideru.....	20	19	1
Forgeret de Kergal ⁷ de Quimperlé.....	50	48	2
Castillon de la paroisse d'Arzano capi- tainerie de la Berray.....	51	48	3
Le Page cap ^{ne} de Quimperlé capitainerie de Concarneau	30	22	8
Le Joncourt lieutenant de la paroisse de Lignol capitainerie de Boideru.....	23	»	23
Joachim lucas	1	»	1
Melin de Lorient.....	12	12	»

2. Le texte porte « fagant » ou « fagaut ».

3. Leg. Pluguffan.

4. Leg. Locronan.

5. Leg. Grand Ergué (Ergué Gaberic).

6. Leg. Scaer (?).

7. Leg. Frogerais.

Folio 155 b (suite).

	Livré du magasin.	Remis en magasin.	Reste à remettre.
Guillaume Henry de la paroisse de Belz capitainerie d'Auray	66	»	66
Jean Hervo pour la compagnie de Ker- nivinen de Pontivy.....	5	5	»
Piou pour la paroisse Queguerec, Con- carneau	5	»	5
Poulon de Pontivy.....	3	3	»
Jean Noel pour la Comp ^{ie} de Kerni- vinen de Pontivy.....	1	1	»
Steuff pour la Comp ^{ie} de Persienne ⁸ capitainerie de Boideru.....	15	»	15
Le Mât de Kernivel lieutenant de Roy de Pontivy	6	6	»
Sonnie capitaine de la paroisse de Plu- neret d'Auray	61	»	61
Kernmorgan pour la comp ^{ie} de fermier...	1	»	1
René Coulon pour la comp ^{ie} de Billy de Vannes	1	1	»
	741	306	435

Folio 156 a

	Livré du magasin.	Remis en magasin.	Reste à remettre.
Suite Et Montant des Demi-Boucaniers.	741	306	435
Mrs.			
Le Baiz Lieutenant de la Compagnie de dozon d'Auray.....	3	»	3
Le Brec brigadier de la Maréchaussée d'hennebont	1	»	1
hautteville cap ^{ne} de détachement d'hen- nebont	70	68	2
Kerouallan cap ^{ne} de la Paroisse de Pluergut ⁹	36	34	2
Cochoir	1	»	1
Naugret de la comp ^{ie} d'hommes de Gue- mene	1	»	1

8. Leg. Persquen.

9. Leg. Ploerdut.

Folio 156 a (suite).

Livré du magasin. Remis en magasin. Reste à remettre.

Mrs.			
Brochereuil cap ^{ne} aide major de la Comp ^{ie} de Boideru.....	12	»	12
Le Borne	1	»	1
Le Goffe pr. la comp ^{ie} de Langoelan...	54	41	13
Boulbard capitaine de Pleumur.....	45	»	45
Louis Perron cap ^{ne} du détachement de la paroisse de Meleran ¹⁰	12	12	»
Robien cap ^{ne} du détachement de Belz et d'Ardeven	98	»	98
Gego Lieutenant de La Colonelle de Pontivy	16	16	»
	1091	477	614

Fusils de Traite.

fraboulet pour armer 63 paisans.....	63	»	63
Billy major du détachement de Vannes	167	149	18
Canlou	2	»	2
Le Roux Lieutenant d'une des compa- gnies de la capitainerie de Kersalarn pour le détachement de Kerfunten...	10	»	10
Tout en outre pour la paroisse de Guisriff	4	»	4
Kerguelen cap ^{ne} de Melven.....	6	»	6
Kerguen Penfrat cap ^{ne} Garde-Côte.....	34	»	34
Aleno cap ^{ne} de la paroisse de Langonet.	16	»	16
Charrier d'Auray	120	»	120
Jobelon capitaine détaché.....	2	»	2
	424	149	275

Fusils d'officiers à Bayonnettes.

Mrs.			
Cordé Pour 2 capitaines de la comp ^{ie} de Boideru	2	»	2
Masle cap ^{ne} de d ^o	1	»	1
Bonnezo le Cadet.....	1	»	1
	4	»	4

10. Leg. Melrand.